

A photograph of a cobblestone path leading through dense green foliage towards modern skyscrapers in a city. The path is made of grey stones and is flanked by thick green bushes and trees. In the background, several tall glass skyscrapers are visible under a cloudy sky. A few birds are flying in the sky. A white van is parked on the path in the distance. A circular sign with the number '50' is visible on the right side of the path.

La grande entreprise

Chapitre 1 : Inith

I

Il faisait particulièrement chaud aujourd'hui, et ce même pour une matinée estivale. Le soleil n'était pas à son zénith que déjà les températures atteignaient les vingt-cinq degrés, et il n'y avait pas assez de vent pour venir caresser et rafraîchir la peau des cultivateurs. Travailler au Champ à cette période de l'année était ce qu'il y avait de plus difficile au village d'Inith. Cret, lui, avait de la chance : il n'était là que le matin et n'aurait pas à subir ce que d'autres allaient endurer après le repas. C'était probablement pour cette raison que sa peau blanche était plus pâle que la moyenne, en-dehors des taches de rousseur qui couvraient ses joues. En outre, ses cheveux se maintenaient plutôt bien, tandis que beaucoup de ses voisins avaient perdu l'espoir de pouvoir les ramener en arrière, même avec la meilleure cire : la transpiration abondante avait tôt fait de les désordonner, et au vu de la difficulté de leur travail, c'était un moindre mal.

Pour ce que Cret en savait, cela faisait longtemps que le Grand Champ n'avait pas changé. Auparavant, des siècles auparavant, il ne s'agissait que d'une vaste étendue d'herbes folles. Certains disaient aussi que la forêt était jadis arrivée jusqu'ici. Pour l'heure, il était constitué de dix hectares de plantations diverses, allant du blé à l'herbe à pipe, en passant par les tomates et les pommes de terre. L'engrais spécial permettait de tout maintenir et assurait chaque année des récoltes fructueuses. Dans les temps anciens, avait-on raconté à Cret, il fallait le mettre en jachère pendant des mois une fois qu'on l'avait épuisé. Plus aujourd'hui : le Coffre donnait l'engrais spécial, et en échange, les humains nourrissaient le Coffre. Et chaque Coffre couvrait un village en lui demandant la même quantité de ressources.

Aussi Cret venait-il chaque jour travailler ici, aidant aux plantations, répétant avec une faux électronique les mêmes mouvements de robot. Cette dernière lui facilitait le travail mais réduisait ses tâches au

minimum. Pour autant, personne n'allait s'en plaindre, puisque ç'avait toujours été comme ça – du moins aussi loin que les vivants pouvaient se souvenir. Seul Cret et son aîné et ami Akept en savaient un peu plus à ce sujet, mais même pour eux, rien n'allait au-delà du stade des théories. Et de toute façon, remettre en cause le fonctionnement bien huilé des cultures, c'était prendre le risque de freiner le travail, de diminuer les rendements et donc de ne pas fournir ce qui était dû au Coffre. Inith faisait en effet partie de ces villages qui produisaient juste assez pour nourrir leur Coffre et se nourrir eux-mêmes.

— Tue-ti pas au travail, tu veux ?

C'était Akept qui venait de parler. Tout comme Cret, sa peau était pâle et hâlée, et ses cheveux courts étaient fixés de part et d'autre de son visage. Comme trait distinctif, une fine natte se détachait du reste de sa coiffure et tombait à droite de son front. Il s'empara de la faux électronique et laissa le temps au contrôle digital de le reconnaître, lui aussi, comme un travailleur du Grand Champ, avant de reprendre le travail de son ami. Ce dernier se redressa et s'épongea le front, avant de jeter un œil autour de lui. De tous les côtés, le reste de la centaine d'agriculteurs s'activaient comme ils pouvaient, tandis que d'autres prenaient eux aussi leur pause en laissant leurs partenaires de travail les soulager un peu de leur propre poids. Cret le rendrait de toute façon le lendemain, comme il avait rendu la veille le service de l'avant-veille. C'était ainsi que la confiance s'établissait et que la motivation se maintenait malgré la menace constante de l'explosion du Coffre, explosion qui fauchait tous ceux qui ne le nourrissaient pas suffisamment.

Muni de deux faux, Akept s'activait avec efficacité, rajoutant de l'engrais là où il n'y en avait pas et coupant tout ce qui devait être coupé. Il ne savait pas plus qu'Akept pourquoi la façon de faire qu'on leur avait enseignée étant petits était celle qu'il fallait appliquer. Elle n'avait jamais été remise en question et ne devait jamais l'être. Car la remise en question était un risque vis-à-vis du Coffre.

Midi arriva enfin dans le retentissement habituel de l'horloge du village d'Inith. La sonnerie était un vrombissement tonitruant qui se maintenait sur dix secondes et qui aurait pu être insupportable s'il n'était pas annonciateur de la fin de six heures d'un labeur implacable. Tous les travailleurs se réunirent, jetant leurs faux électroniques dans un large sac de macramé avant de s'installer sur le petit muret pierreux au bord lisse qui longeait tout un côté du Grand Champ. Là, les cuisiniers du village, reconnaissables à des vêtements d'un blanc sali par les sauces et le gras, arrivaient les bras chargés de plats divers, principalement végétaux et issus des précédentes récoltes, mais aussi dans une certaine mesure de petites portions de viande ; on élevait des porcs, mais il n'y en avait pas assez pour nourrir trois cents personnes, et les tranches étaient presque aussi fines que des feuilles de papier. On s'en satisfaisait quand on n'avait rien d'autre.

Certains travailleurs s'étaient réunis dans un petit groupe peu apprécié du plus grand nombre et dont Cret et Akept faisaient partie : celui des temps partiels. Il y en avait qui ne passaient pas toute leur journée à travailler dans le Grand Champ et possédaient d'autres attributions au sein du village pendant la seconde partie de cette dernière. Certains n'étaient, eux, pas là le matin et ne rejoignaient leurs camarades que l'après-midi, notamment des cuisiniers qui s'étaient d'ailleurs assis aux côtés des agriculteurs pour partager la chaleur de leur repas. À temps égal, ceux qui rejoignaient l'effort au lieu de le quitter étaient toujours mieux intégrés.

— Bordel, ça va faire du bien... lâcha Akept en s'asseyant aux côtés de Cret, un plateau en plastique sur ses genoux.

Tous deux avaient reçu la même chose : une portion de tomates-cerises fraîchement coupées, un peu de laitue couverte de vinaigrette, une tranche de jambon quasi-transparente, une petite miché de pain et un verre de vin pour accompagner le tout. C'était le seul alcool que l'on produisait à Inith, mais ils avaient déjà pu importer de la bière depuis Peripith, village voisin et plaque tournante du commerce de la région – même s'il était difficile de dire jusqu'où cette région

s'étendait dans la mesure où l'horizon de Cret et Akept se limitait à trois patelins.

Le repas de midi était le premier plaisir de la journée, et les deux jeunes gens en profitèrent comme ils pouvaient le faire en une demi-heure de pause. Autour d'eux, les discussions allaient bon train sur des sujets tous aussi terre-à-terre les uns que les autres, et chacun s'efforçait d'oublier un peu qu'il allait falloir se remettre au travail, comme tous les jours depuis leurs huit ans. Quelques enfants plus jeunes, vêtus de tee-shirts et de pantalons synthétiques grisâtres, passèrent derrière eux en courant, profitant de leurs premières et dernières années d'insouciance. Certains s'arrêtèrent pour dire bonjour à leurs parents avant de repartir aussi vite qu'ils étaient venus.

— Eh, bouquiniers ! Ils avancent sur vos machins ?

La voix railleuse qui avait interpellé Cret et Akept venait, de l'autre côté de la ligne des agriculteurs, d'une femme rougie par le soleil et légèrement ivre après avoir réussi à négocier un deuxième verre de vin en échange d'un peu plus de travail dans les champs.

— Merci de t'inquiéter, Friid, ferme-la un peu maintenant, répondit Cret le plus placidement possible.

Il fut alors tiré du muret par son aîné et tous deux saluèrent poliment leurs quelques amis avant de se diriger d'un pas tranquille mais peu assuré vers la sortie du champ. Ils récupérèrent au passage leurs sacs en bandoulière respectifs avant de battre en retraite sous les railleries imbéciles de quelques-uns de leurs collègues.

Bouquinier était une insulte pour qui n'aimait pas des temps partiels qui semblaient passer la moitié de leur journée à paresser sur des livres dans une mansarde bien fraîche pendant que le reste du village suait sang et eau pour apporter au Coffre la ration quotidienne à laquelle tous étaient astreints.

Quittant le Grand Champ, les deux jeunes gens remontèrent un sentier abrupt et caillouteux qui avait été aménagé sommairement jusqu'au village d'Inith. On était toujours dans la plaine mais c'était désormais ici que s'étendaient les herbes folles – il n'y avait pas assez d'agriculteurs pour s'occuper des ces terres-là. Après quelques

minutes, ils étaient arrivés en haut de la colline. Il y avait ici et là quelques arbres aux troncs fins qui avaient été plantés par les villageois, des décennies plus tôt, pour tenter de cacher l'aspect morne et déprimant d'un paysage visible depuis l'aval. Entre les arbres se tenait le Coffre.

Si l'on approchait par derrière, on ne voyait qu'un cube noir de trois mètres que le temps avait à peine abîmé. Personne ne savait en quoi les Coffres étaient construits, quelle technologie ils contenaient et depuis quand ils étaient là, même si cela devait dater plus ou moins de la fin de la Dernière Guerre.

Cret et Akept approchèrent par devant. De ce côté-ci, le cube noir était ouvert sur un rectangle d'un mètre trente de largeur pour cinquante centimètres de hauteur. Ils levèrent leurs sacs en bandoulière et commencèrent à déverser leur contenu dans l'interstice. Derrière s'ouvrait un trou béant dont on ne pouvait apercevoir le fond. Dans la mesure où l'on n'entendait plus aucun bruit après la chute, sans doute n'y en avait-il tout simplement pas.

Au moins, le Coffre n'était pas particulièrement pointilleux dans ce qu'il réclamait : on ne pouvait pas jeter de terre, mais tous les aliments de base, ainsi que les engrais agricoles hors d'usage, pouvaient être engloutis. De même que les livres, les sacs et tous les produits manufacturés. Difficile de savoir pourquoi.

En échange de tout ce qu'on lui accordait, il fournissait de la technologie. La quasi-totalité de ce qui était électrique dans le village d'Inith et chez ses voisins sortait du côté gauche des Coffres, par un deuxième interstice. Quand une faux se brisait ou tombait en panne, on la jetait avec le reste des ressources de la journée et une nouvelle apparaissait. Cela arrivait régulièrement. Il en allait de même pour les stylos. Le savoir écrit ne s'était pas perdu, et ici, c'étaient Cret et Akept qui étaient chargés de le perpétuer.

Une fois toutes les victuailles entassées, ils récupérèrent deux nouveaux stylos à bille – les précédents étaient tombés à court d'encre la veille – et quittèrent le Coffre pour rejoindre le village. La descente,

le long d'un escalier peu entretenu, aux marches craquelées et jonchées de débris, était aussi ardue que la montée.

Ne se laissant pas aller à courir, Cret et Akept rejoignirent Inith en quelques minutes. Cet agglomérat de maisons rustiques était extrêmement ancien. À l'origine, il s'agissait d'un double-village, avec une partie en bas de la colline et une partie en haut de la suivante. Mais l'installation du Coffre avait conduit les habitants de la partie haute à émigrer rapidement vers la partie basse, qui se trouvait plus proche de lui, et accessoirement, plus proche du Grand Champ. C'était du moins ce qui était indiqué dans le treizième livre racontant l'histoire du village, dont le précédent garant était feu le sage Décovarr.

À sa mort, c'étaient Cret et Akept qui avaient hérité de sa tâche en tant qu'historiens du village, après avoir été pendant cinq ans ses apprentis. Leur tâche la plus évidente était de continuer à perpétuer la chronologie des événements, notamment pour que les éventuels désastres pussent être prévenus à l'avance. C'était par exemple grâce au cinquième livre que l'on avait été capable d'endiguer la contamination du blé trois ans plus tôt, lorsqu'un villageois était mort subitement dans la nuit après avoir consommé du pain.

Avant de se rendre à leur atelier de travail, Cret et Akept devaient faire leur passage quotidien à l'auberge du village. Elle était sa place forte, le lieu où passaient les voyageurs venus des autres patelins, où l'on s'échangeait toutes les informations à propos des différents événements, et enfin, l'endroit où l'on faisait la fête quand on en avait le temps. La raison pour laquelle les deux jeunes gens s'y rendaient était un mélange des trois : ils s'informaient pour consigner les événements les plus atypiques ou inhabituels dans leurs manuscrits, éventuellement connaître les histoires des gens du voyage, mais aussi afin de profiter de l'après-midi pour s'enivrer quelque peu avant la reprise obligatoire du travail.

Le village actuel d'Inith était organisé autour d'un seul axe routier fait d'un ancien granit qui partait en miettes, et dont les fissures étaient couvertes avec du sable et de la terre. Les maisons étaient

faites selon une méthode millénaire dans un habile mélange de bois et de pierre, mais leur mauvaise isolation les rendait très froides l'hiver venu, même quand le chauffage tournait. L'auberge, elle, était un bâtiment un peu plus grand construit au bout du village, de sorte que c'était la première mesure qu'apercevait, à son arrivée, un ressortissant de Peripith. Plus récente que les habitations du reste d'Inith, elle était faite en bois de chêne, dont le Coffre fournissait des planches solides. Seule la large porte d'entrée était construite en hêtre.

Lorsqu'ils entrèrent, l'aubergiste, Dalétic, une femme avenante et d'âge mûr au sourire espiègle, leur adressa un signe de tête appuyé en les saluant.

— Cret, Akept ! J'ai vu le Présidore, il est passé ce matin. Il veut que vous alliez le voir quand vous aurez fini de bosser.

— Vraiment ? répondit Akept. C'est un conflit d'intérêt ?

— Non, il a dit affaires étrangères, affirma Dalétic. Si vous voulez mon avis, doit y avoir un problème avec Perteb.

Elle se trompait rarement dans ce genre de déductions. Elle était très perspicace, tout autant qu'elle était ouverte au reste du monde. Dans sa jeunesse, elle avait tenu le rôle de messagère attitrée du village, et à ce titre, avait voyagé d'Inith jusque dans les villages voisins, et parfois même plus loin. De fait, elle s'entendait très bien avec Cret et Akept, toujours avides de connaissances et prompts à élargir leur vision du monde, de même qu'elle était l'une des rares personnes avec le Présidore à s'intéresser à leur travail.

— On a reçu des litres de bière ce matin, pendant que vous étiez au Champ. Ça vous dit d'inaugurer un peu ?

— Carrément ! répondit Akept, subitement assoiffé.

Son cadet esquissa un sourire et acquiesça derechef.

— Ça vous coûtera une heure de vaisselle.

Les deux jeunes gens pincèrent les lèvres, mais ils savaient que Dalétic ne reviendrait pas là-dessus. Ils tendirent alors les mains en signe de reddition. L'aubergiste s'approcha d'abord de Cret, lui attrapa les avant-bras et remonta jusqu'aux coudes, puis le regarda dans les yeux.

— C'est un contrat, dit-elle.

Puis elle le lâcha, et effectua la même procédure avec son voisin.

— C'est un contrat, répondit Akept. Allez, s'il te plaît, vite !

Dalétic éclata de rire et s'en alla vers un bout du comptoir. Elle sortit un bac en plastique stérilisé dans lequel baignait un liquide jaunâtre, puis le plaça juste en-dessous d'un tube de métal avant d'activer le mécanisme, qui se mit en marche dans un léger vrombissement. Elle se dirigea ensuite de l'autre côté et attrapa deux verres dans leur placard, avant de les mettre, chacun leur tour, sous l'autre extrémité du tube de métal, dont la liqueur sortit pour aller les remplir. Elle tendit enfin deux pintes de bière mousseuses aux deux garçons, et saisit un autre verre pour s'en servir une à elle-même.

— À la vôtre, lâcha-t-elle avant de la porter à sa bouche.

Après en avoir bu plusieurs gorgées, elle s'essuya prestement les lèvres et demanda :

— Alors, votre théorie, ça avance ?

Les deux jeunes gens échangèrent un sourire complice. Ils adoraient parler de ça.

— On a trouvé quelque chose dans les écrits de Décovarr, commença Akept. Un truc un peu anodin mais c'est notre piste.

Dalétic approcha la tête, et le jeune homme baissa le ton comme s'il allait lui faire une confidence.

— Y a cinquante ans, paraît que les faux électroniques duraient cinq jours, alors qu'aujourd'hui elles durent six à sept.

— Ça veut dire que la technologie a progressé un peu, reprit Cret. Il a fallu quarante ans pour ça mais l'autonomie des faux a gagné deux jours. Si on trouve plus de petits détails comme ça, on va peut-être être capables de déterminer l'âge du postanthropocène. Là, on planche sur six-sept siècles parce que c'est la fin de la guerre, mais on veut être plus précis.

L'aubergiste acquiesça, vraiment intéressée. Autour d'eux, la plupart des quelques consommateurs déjà présents sur place affichèrent des airs dédaigneux et se détournèrent rapidement pour se concentrer sur

leurs boissons. Mais l'un d'eux, sans doute un peu plus téméraire que les autres, se leva de sa chaise et alla à la rencontre du trio.

— Et alors ? C'est quoi l'intérêt de votre charabia, en fait ? À part de retarder tout le monde.

Akept se retourna et considéra l'homme à la barbe fournie avec un mépris palpable. Cret, lui, cherchait à calmer le jeu et souriait bêtement, mais il n'eut pas le temps d'empêcher son ami de répliquer :

— Tu veux pas savoir pourquoi on est là et où on se dirige ? Non, tu préfères continuer à avancer comme un abruti toute ta vie.

— Ah, mais je vois très bien où, connard. Avec vous qui bossez pas et retardez les récoltes, le Coffre, il va finir par en avoir marre et on va tous crever à cause de vos conneries !

— Tu m'étonnes que tes arguments valent rien, tu fais que prêcher, t'es comme tous les autres.

— Mon poing, il va prêcher, fils de chien.

— DEHORS.

Les deux belligérants regardèrent dans la direction de Dalétic, qui les toisait et serrait fermement son verre comme si elle allait les frapper avec. C'était la première et dernière règle de l'auberge : on ne s'y battait pas. L'homme barbu, penaud, secoua vivement la tête et s'en alla sans demander son reste. Akept, lui, resta sur place quelques secondes de plus en se mordillant la lèvre inférieure, puis se retourna pour sortir lui aussi.

— On se retrouve à l'atelier, dit-il avant de passer la porte.

Une fois que le calme fut revenu, Cret adressa à l'aubergiste une moue contrite.

— Ça va, lâcha-t-elle, t'y es pour rien si Akept a le sang chaud.

Le jeune homme soupira avant de prendre la défense de son aîné :

— C'est ce type qui l'a provoqué.

— Et il est rentré dedans. En plus franchement, y en avait pas un pour rattraper l'autre. On partage ? demanda-t-elle en désignant la pinte qu'Akept n'avait pas achevée.

Tandis qu'elle l'attrapait pour verser une moitié du contenu restant dans son verre et l'autre dans celui de Cret, elle continua :

— C’est bien beau de penser avoir raison, mais tu conviendras que c’est beaucoup mieux de le montrer.

Le jeune homme acquiesça silencieusement avant de reprendre quelques gorgées d’alcool. Décidément, la bière était meilleure que le vin.

II

Akept était déjà au travail lorsque Cret entra sans faire de bruit dans l’atelier. C’était une petite pièce, trop étroite pour deux personnes, mais ils n’avaient pas d’autre choix que de travailler dans l’ancien bureau de leur professeur décédé. Les murs étaient en pierre et l’air était humide. Deux tables de bois fixées aux murs avaient été disposées là et ils travaillaient le plus souvent dos à dos. Néanmoins, comme leurs deux tabourets pouvaient tourner sur eux-mêmes, il leur était aisé de virer à cent quatre-vingt degrés pour se parler en face à face si nécessaire.

De plus, ils passaient finalement peu de temps dans l’atelier. Ils ne s’y rendaient que quand il fallait coucher sur papier leurs récentes découvertes ou études, ainsi que lorsque leurs travaux nécessitaient de se plonger dans les annales du village d’Inith. Mais dans la mesure de ce qu’ils faisaient depuis maintenant un mois, ils allaient sans doute cette fois-ci passer toute la journée attablés à leurs bureaux.

À peu près bien installé, Cret commença à travailler sur ses écrits. C’était lui qui, le premier, avait eu l’idée d’étudier l’histoire des Coffres et leurs origines, et c’était aussi lui qui avait repéré la variation dans la durée de vie des faux électroniques dont ils avaient tiré de nouvelles théories. Mais les choses étaient loin d’être terminées. Il était en train de lire pour la quatrième fois l’intégralité des précédents ouvrages d’histoire rédigés par Décovarr et ses prédécesseurs.

S’ils avaient su de quand datait le premier, ils auraient peut-être pu théoriser l’apparition des Coffres. Malheureusement, une partie des ouvrages avaient été brûlés dans un autodafé soixante-dix ans plus tôt

– c’était en effet le premier événement mentionné dans le plus vieux volume encore en état. Et les pertes de mémoire de Décovarr n’avaient pas aidé les deux jeunes gens à en apprendre plus sur leur passé lointain. Ainsi, tout ce qui était antérieur à trois quarts de siècle devenait irrémédiablement flou. Et ils n’avaient jamais pu obtenir l’autorisation d’accéder aux ouvrages de leurs collègues d’autres villages. En effet, faire ainsi était considéré comme de l’espionnage, et donc très mal vu. Pour ce que Cret en savait, plusieurs patelins punissaient cette action de mort, en jetant le contrevenant dans leur Coffre.

La seule solution qu’ils avaient pour en savoir plus venait d’un projet fou qu’ils caressaient depuis leur jeunesse : se rendre à la Ville pour y trouver les écrits antérieurs à la Dernière Guerre. La première fois qu’Akept avait évoqué le sujet, cela était apparu à son cadet comme une chimère : ils ne pouvaient quitter le village, et s’ils le faisaient, ils ne savaient pas s’ils pourraient revenir. Mais plus le temps passait, plus cette idée devenait claire et limpide dans les esprits des deux historiens. Ils avaient même déjà fait l’inventaire de tout ce dont ils avaient besoin pour s’y rendre, et de la façon dont ils devaient trouver l’itinéraire.

Après une heure d’une lecture laborieuse, il referma le livre. En cinquante-cinq pages, il n’avait rien découvert qui fût digne d’intérêt. Soupirant silencieusement pour ne pas être entendu par son ami, il attrapa une feuille de papier et un stylo à bille et se mit à écrire un petit compte-rendu, tout en laissant son esprit vagabonder vers le passé qu’il explorait avec tant d’insistance. Il imaginait une famine, une crise, une guerre entre les habitants. Et il imaginait aussi les États, ces empires gigantesques depuis longtemps disparus.

À quoi avaient pu ressembler les structures étatiques était l’une des principales interrogations que nourrissaient Cret et Akept. Depuis leur village, ils se demandaient souvent comment quelqu’un avait bien pu réussir à administrer des territoires aussi vastes pendant aussi longtemps. La raison de leur disparition, elle, en revanche, ne faisait que peu de doutes : la Dernière Guerre en était la cause. La Dernière

Guerre, le conflit qui avait embrasé le monde et dont le dénouement avait inauguré le début du postanthropocène. Désormais, l'homme était libéré des structures et des chaînes qui le poussaient à affronter ses semblables, ces mêmes chaînes qui causaient la guerre. Aujourd'hui, la guerre, il était vrai que l'on avait du mal à percevoir à quoi cela ressemblait. Et la Dernière était si ancienne que personne ne se souvenait des morts et de la dévastation qu'elle avait pu causer. Là encore, le seul moyen d'en savoir plus pour eux était de se rendre un jour à la Ville, le haut-lieu désormais abandonné de ce qu'avait été l'État.

— Cret, viens voir ça. On est passés à côté d'un détail. C'est juste incroyable qu'on ait réussi à le louper.

Le jeune homme se leva de son siège, intrigué, et se pencha sur le bureau de son ami. Akept était en train d'étudier l'un des très rares documents datant d'avant l'autodafé. Il n'avait pas été rédigé par un historien mais était la copie d'une brochure issue d'un autre village, qui avait été rapportée à Inith suite à moult tractations lorsque les deux jeunes gens avaient appris son existence par un messenger de passage à l'auberge, un an plus tôt.

Le document en question traitait des festivités organisées en l'honneur d'un Présidore du nom de Nassas, suite à sa mort quatre-vingt-cinq ans plus tôt. Décovarr leur en avait parlé, lui qui avait été enfant à la fin de son mandat à vie : c'était elle qui avait été à l'origine d'une rationalisation des heures de travail ayant permis d'augmenter drastiquement les rendements et donc d'échapper à la subsistance qui avait jusqu'ici été de rigueur.

— Regarde là. *Une délégation de Peripith est dépêchée juste pour la cérémonie d'enterrement et pour le banquet qui vient. Au total, 400 personnes sont présentes.* On l'a, notre preuve que le nombre d'habitants a pas augmenté en 80 ans.

Tout cela venait répondre à une des questions que les deux historiens s'étaient posées lorsqu'ils avaient pris la suite de leur vieux professeur à la mort de ce dernier. Nassas était révérée encore aujourd'hui dans le village, cette adulation s'étant transmise par les

deux dernières générations à la génération actuelle. Tous disaient qu'elle avait ouvert une ère prospère dans laquelle les gens ne souffraient plus de la peur et de la faim. Or, si aujourd'hui on n'avait effectivement plus de problèmes à nourrir l'intégralité de la population du village, la marge était faible et la peur était là, implicite mais bien présente.

Au début, ils avaient simplement pensé que les actes de Nassas, avec le temps, s'étaient retrouvés embellis et exagérés, mais ils avaient développé une théorie à ce sujet : selon eux, la croissance de la population et le fait qu'il y aurait eu plus de nouveaux-nés qu'à la génération précédente avait eu un impact sur le nombre de ressources. Or, la surface cultivée grandissait et aurait dû pouvoir pallier ce problème. Et cette faille venait enfin de trouver sa preuve.

— Y a pas eu d'augmentation forte de population, dit Akept. C'était une impression, mais pendant quatre-vingt ans, on dirait qu'elle est restée stable. Même si tu retires les dix personnes de la délégation de Peripith, 390 personnes, c'est vingt personnes de moins que le village compte aujourd'hui. C'est pas assez pour justifier l'écart des rendements. Et puis en plus, y a eu l'extension des terres.

— Donc si je comprends bien, compléta Cret, le problème, c'est autre chose. L'engrais spécial suffit plus. Les terres sont fatiguées.

C'était exactement ce que Décovarr avait prédit quelques temps avant sa mort. Mais le Présidore n'avait pas pris cet avertissement au sérieux et avait jugé ces élucubrations peu dignes d'intérêt du fait de l'âge avancé du vieil historien.

Cette fois-ci, il allait bien être obligé d'écouter.

Le projectile traversa l'unique fenêtre de l'atelier comme un boulet de canon et frôla Cret de justesse avant de se cogner contre le mur de pierre puis de tomber sur le sol, fort heureusement sans avoir fait beaucoup plus de dégâts. Complètement sidérés, les deux amis restèrent immobiles pendant plusieurs secondes, jusqu'à ce qu'Akept se lève prestement de sa chaise et coure à la fenêtre pour retrouver le coupable, qui s'enfuyait déjà.

— Je suis sûr que c'est encore ce barbu à la con, fulmina-t-il.

Il s'apprêtait à quitter l'atelier pour courir à sa poursuite, mais son cadet le retint.

— Stop, dit-il, ça sert à rien.

Une légère brise s'infiltrait maintenant par le trou ouvert dans la fenêtre et vint leur rafraîchir les côtes. En repensant à la chaleur de la matinée, Cret se fit la réflexion que les cultivateurs du Grand Champ devaient l'avoir accueillie comme un vent divin venu les encourager dans leur tâche.

Akept se laissa retomber sur son siège, et prit sa tête dans ses mains.

— Faut qu'on se barre d'ici, Cret. J'en peux plus. Faut qu'on aille à la Ville.

Son ami posa une paume compatissante sur son épaule. Il ressentait la même chose.

— Bientôt, Akept, bientôt. C'est pour bientôt.

La deuxième partie de la journée de travail se termina sans incident, et à dix-huit heures, les deux historiens sortirent de leur atelier pour retourner à l'auberge s'acquitter de leur tâche. Akept s'excusa prestement auprès de Dalétic et ils passèrent une heure à faire la vaisselle, nettoyant au passage leurs propres verres.

À dix-neuf heures, ils se rendirent à la Chambre du Présidore. Cette dernière était à l'autre extrémité du village et était légèrement surélevée par rapport au reste des maisons. C'était un bâtiment plus récent que ses voisins et fait d'un marbre blanc sali par les âges.

On y entrait par une porte coulissante, et l'intérieur était tout aussi sobre que l'extérieur : une salle carrée assez spacieuse, aux murs de pierre blanche légèrement brunie, avec un parquet semi-artificiel, et quelques meubles. Au centre, la Grande Chaise du Présidore, faite de branchages et de plantes soutenus par une armature métallique que l'on ne distinguait qu'aux pieds.

Le Présidore Dener était un homme d'un âge avancé à la barbe de trois jours. Son regard était celui d'un humain désabusé et pragmatique qui avait été idéaliste dans un temps révolu. Aujourd'hui,

il se contentait d'aborder sérieusement toutes les nouvelles qui lui étaient rapportées et de voir ce que lui et son village pouvaient en tirer. Il n'était pas quelqu'un que Cret et Akept appréciaient beaucoup, mais ils le respectaient pour sa sagesse malgré l'archaïsme qu'ils lui prêtaient. Pour autant, il était l'une des rares personnes à les écouter.

— Bonsoir, dit-il sobrement en les invitant à s'asseoir sur des chaises en plastique situées derrière eux.

Une fois installés, les deux historiens voulurent lui rapporter leurs récentes découvertes, mais, d'un signe de la main, il les invita à se taire pour le laisser leur expliquer la raison de leur convocation.

— On a un problème, commença-t-il. Un problème de politique étrangère.

Il marqua une pause, et Cret et Akept le dévisagèrent en attendant la suite. Il fallait aussi avouer qu'il y avait dans sa voix une force telle que les gens l'écoutaient attentivement dès qu'il commençait à parler.

— Ça fait trois semaines qu'on ne reçoit plus de messages de Perteb. J'ai envoyé un émissaire pour les observer un peu, et si nécessaire, entrer en contact. Il est revenu et les nouvelles qu'il m'apporte sont effrayantes. Les Pertebiens s'arment.

— Ils s'arment, Présidore ?

— Ils fabriquent des épées, des lances, des arcs et des arbalètes. Je ne sais pas où ils ont trouvé ces savoirs, parce que franchement, je pensais qu'on les avait perdus. Mais visiblement, ils les ont, et je ne vois pas ce qu'ils comptent faire à part nous attaquer. On est le village le plus près du leur sur la carte.

L'éloquence de Dener était forte, et il appuyait toujours ses négations, ce qu'il était probablement l'une des dernières personnes à faire, du moins dans la région. Mais cela lui donnait, en vérité, une certaine prestance.

— Vous attendez quoi de nous, Présidore ?

L'intéressé s'éclaircit la gorge puis répondit :

— Tout ce qui peut nous être utile maintenant. S'ils vont nous attaquer, si ce genre de chose s'est déjà produit à votre connaissance,

quand est-ce qu'ils comptent le faire, comment on peut se défendre contre eux. Et d'autres choses, si vous avez des idées.

Les deux amis se regardèrent, puis se tournèrent à nouveau vers le Présidore.

— À notre connaissance, dit Cret, ça s'est jamais produit. Enfin, pas dans la région en tout cas, sinon un messenger quelconque aurait fini par raconter l'histoire. C'est complètement nouveau. Et super étonnant.

— Franchement, je pense que si j'étais eux, j'attaquerais le plus vite possible, compléta son aîné. Je sais pas à quel niveau de préparation ils sont, mais si ça se trouve, ils viendront dans une semaine ou deux, ou peut-être moins d'une semaine. Sans aucune information, c'est difficile à dire. L'émissaire a dit quoi exactement ?

Le Présidore se leva de son siège et se posa une main sur le front comme si cela allait lui permettre de se souvenir d'un détail important.

— Il a dit exactement ce que je vous ai rapporté. Rien de plus, rien de moins.

— Soit pas grand-chose... déplora Akept.

Dener lui adressa un regard désolé. Tout cela était au-dessus de ses forces, car bien qu'étant l'homme le plus puissant du village, il était quelqu'un qui n'avait jamais aspiré à se retrouver à prendre les décisions dans une période de crise qu'Inith n'avait pas connue depuis le dernier autodafé, et probablement pas depuis plus de cent ans.

Cret se leva alors et déclara :

— Faut prévenir Peripith. C'est le village le plus gros de la région, doivent avoir de quoi se défendre. Surtout que si Perteb nous veut nous, ils vont les vouloir eux aussi après. Nous, on vaut pas grand-chose, mais on est entre eux et Peripith.

Voyant que personne ne lui répondait mais qu'Akept appuyait sa déclaration d'un hochement de tête, il inspira pour se donner du courage et asséna :

— On peut aller à Peripith, Présidore. On aura qu'à les avertir dès qu'on y sera, comme ça ils seront au courant avant qu'on se fasse attaquer.

— Ça paraît juste, approuva Dener. Partir demain, ça vous va ?

Les deux amis échangèrent un sourire.

— Demain, c'est parfait, Présidore, répondit Akept.

Ils se levèrent alors et se dirigèrent vers la Chaise. Ils joignirent deux de leurs mains, et des deux autres, saisirent chacun un avant-bras du Présidore.

— C'est un contrat, dirent-ils en chœur.

— C'est un contrat, répéta Dener.

Les Pertebiens attaquèrent le soir même.

III

Cret fut réveillé vers vingt-trois heures ; alors que plus personne n'aurait dû traîner à l'extérieur du village, il avait entendu des cris venant de son extrémité nord. Il se leva de son lit en hâte, toujours embrumé, et se dirigea vers l'entrée de sa maison. Entrouvrant la porte, il risqua un œil à l'extérieur. Un vent frais le raviva un peu et il put voir l'étendue de la catastrophe qui se profilait.

Des hommes et des femmes armés de lances, d'épées, d'arcs et d'arbalètes défonçaient les portes de toutes les chaumières en amont et en sortaient les habitants pour les rassembler devant la Chambre du Présidore. Ils se rapprochaient peu à peu de sa propre demeure, et abattaient quiconque tentait de résister. Une mère de famille qui avait voulu rester à l'intérieur de chez elle venait juste d'être transpercée au ventre et s'était écroulée au sol devant les regards horrifiés de son mari et de ses enfants.

Cret mit la main sur sa bouche, et se retint de vomir avant de fermer la porte. Il s'appuya contre le bois et se mit à réfléchir. La conclusion n'était pas difficile à trouver : c'était le moment ou jamais de partir.

Il enfila ses chaussures de marche, puis courut jusqu'à sa chambre et contourna son lit pour y récupérer son sac en bandoulière. De l'eau, des barres nutritives, un couvre-chef et un manteau de pluie vinrent le remplir. Soit de quoi aller jusqu'à Peripith, voire sans doute un peu

plus loin. Mais c'était là-bas que lui et Akept comptaient récupérer leur matériel le plus important lorsqu'ils étaient encore en train de planifier le voyage.

L'atelier. Il devait se rendre à l'atelier. Akept vivait dans une maison plus haute que celle de son cadet, aussi Cret devait espérer qu'il l'attendrait à cet endroit. Alors ils pourraient partir. Il enfila son sac, le passa sur son dos et se dirigea vers la porte avant de se raviser. Les Pertebiens avaient des lampes torches. S'il sortait maintenant en courant par l'entrée principale, il se ferait voir immédiatement. Il fallait qu'il passe par derrière.

Il se retourna et se dirigea vers la cuisine au sol carrelé. Au fond de cette dernière, juste au-dessus du lavabo, se trouvait une large fenêtre qu'il gardait habituellement fermée. Il la déverrouilla, serrant les dents au grincement produit, et l'ouvrit en grand avant de se hisser sur le plan de travail, puis sauta à travers et se réceptionna sur l'herbe fraîche. Il la referma ensuite pour effacer toute trace trop visible de son passage et courut vers le sud.

Lorsqu'il arriva au niveau de l'atelier, qui fort heureusement se situait du même côté du chemin que sa maison, lui évitant de traverser, Akept l'attendait déjà depuis quelques minutes. Lorsqu'il vit son cadet, il souffla de soulagement.

— Tu es prêt ? demanda-t-il.

— Toujours, répondit Cret. Faut prendre nos livres.

— Déjà fait. (Il tapota de sa main droite son large sac à bandoulière.)

Les deux amis sourirent nerveusement, et, entendant que les hurlements, les bruits de pas et d'autres sons auxquels ils préféraient ne pas penser se rapprochaient, ils se dépêchèrent de partir dans la direction opposée. Avant de sortir du village, Cret regarda l'auberge avec insistance, mais lorsque Akept le remarqua, il le tira par la manche pour lui intimer de continuer.

— On a pas le temps. Si elle résiste pas, ils la tueront pas. Simple.

Son cadet le regarda avec tristesse et acquiesça douloureusement. Ils quittèrent alors Inith, pour la première fois de leur vie, courant droit devant eux pour s'éloigner le plus vite possible du danger que représentait l'armée des Pertebiens.

Dans la direction où ils allaient, le chemin descendait dans un faux plat. Lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés pour ne même plus distinguer les derniers toits du village à travers le feuillage des châtaigniers sous lesquels ils se trouvaient, ils se permirent un moment de répit et stoppèrent leur course pour faire une pause de quelques minutes.

Cret se laissa tomber au sol et enfouit sa tête dans ses bras. Son aîné, lui, se contenta de s'adosser au tronc d'un arbre pour reprendre son souffle.

— À ton avis, ils vont faire quoi ?

Akept le dévisagea, puis éclata d'un rire nerveux avant de répondre :

— Pas besoin de chercher longtemps. Des esclaves. Des esclaves...

Sa voix mourut tandis que son visage s'assombrissait.

— Des esclaves... répéta Cret. Putain, mais comment ils ont pu faire ça ? Ils prennent un risque énorme, en plus !

— Ils sont plus nombreux que nous, Cret, c'est sûr, répliqua son aîné. C'est comme ça qu'ils vont faire. Ils vont nous occuper parce qu'on sera obligés d'aller nourrir le Coffre quand même. Et comme on a même pas d'armes, on aura rien pour leur résister.

— Tu dis nous comme si on comptait dedans.

— On compte dedans, Cret, c'est notre village ! Même si on part, faudra bien qu'on revienne un jour. Et franchement, je pense pas qu'ils vont être cool avec nous. Mais tu voudrais qu'on aille où, sinon ?

Le cadet du duo le regarda avec inquiétude et sourit nerveusement.

— Autant dire qu'on a plus de maison.

— C'est ça, asséna Akept.

Cret soupira en se relevant.

— Faut qu'on bouge d'ici. Dès qu'ils vont comprendre qu'on est pas dans nos maisons, ils vont rappliquer, et je te parie qu'ils ont déjà compris.

— C'est clair, confirma son aîné. Faut qu'on aille à Peripith et qu'on alerte leur Présidore. Et après...

Il sourit à son tour.

— ... après, on ira à la Ville, compléta Cret.

Chapitre 2 : Peripith

I

Cret et Akept avaient passé toute leur vie dans une région relativement plate. Aussi, tout ce qui leur apparaissait comme pentu ne l'aurait sans doute pas été pour quelqu'un qui était né dans les montagnes de leurs livres. Mais pour eux, ces gigantesques reliefs n'étaient jamais que des images dans les ouvrages que leur ancien maître avait réussi à sauver de l'autodafé.

Cet aspect de leur espace leur apparut néanmoins d'autant plus frappant lorsqu'ils commencèrent à marcher dans cette rase campagne. Au fil des années, la nature reprenait peu à peu ses droits et nombreux étaient les signes que d'ici quelques siècles, ce seraient des forêts qui s'étendraient là.

Pour l'heure, les deux historiens marchaient dans une grande plaine et tout autour du chemin mal entretenu qui liait le village d'Inith au petit bourg de Peripith s'étendait ce qu'il restait des champs qui avaient autrefois rempli cette région, autour d'autres villages aux noms désormais oubliés, et dont la plupart des habitants devaient de toute façon avoir été tués pendant la Dernière Guerre.

Lorsqu'il avait commencé son métier d'historien, Cret s'était senti déçu de vivre dans une telle période. Il ne voyait aucun horizon autre que celui de l'autarcie dans laquelle il vivait, tout en étant complètement assujéti au Coffre pour le restant de ses jours. Mais plus le temps était passé, plus il avait appris à relativiser cette opinion. Si les humains vivaient ainsi depuis des siècles, c'était peut-être parce qu'il s'agissait du moyen le plus sûr pour eux de ne pas faire de vagues. Dans ce monde, tous étaient égaux en devoirs et en droits. Du moins était-ce ce que ses parents lui avaient appris durant son enfance. Tous deux avaient eu leur enfant unique très tard et étaient morts désormais, avant d'atteindre l'âge déjà vénérable de soixante ans.

Leur première heure de voyage fut excessivement laborieuse. Du fait de la saison, ils avaient au moins l'avantage de ne pas avoir froid

et la nuit leur permettait de ne pas ressentir la chaleur non plus. Mais on était bien en pleine nuit : Cret, tiré de son lit à une heure où il était déjà dans les bras de Morphée, se sentait comme anesthésié, suivant le chemin mais marchant surtout dans les pas d'Akept. Au début, c'était l'adrénaline consécutive à la fuite qui lui avait permis de continuer, mais elle s'était estompée bien vite.

De plus, le chemin persistait dans une montée légère mais suffisamment présente pour qu'il la remarquât et que le constat alourdisse encore plus des pieds déjà éprouvés. Son aîné ouvrait la marche et ne le laissait pas voir son visage. Le jeune homme se demanda s'il était toujours en forme ou s'il était aussi exténué que lui.

Il obtint la réponse lorsque Akept s'effondra sur le bas côté. Cret eut à peine le temps de courir vers lui pour le soutenir, et le poids de son aîné le fit chavirer à son tour. Ils s'écroulèrent dans les herbes hautes qui environnaient la route vers Peripith, et ne purent lutter contre le sommeil. Ils n'avaient plus la force de continuer et étaient si fatigués qu'ils ne tentèrent même pas de bouger ne fût-ce que pour trouver un confort sommaire.

Ils se réveillèrent au petit matin. Il devait être six heures car le soleil commençait juste à amorcer sa montée, et une obscurité moins forte qu'à leur assoupissement emplissait l'espace. Akept était déjà levé et était occupé à boire tout en dévorant sa première barre nutritive. Cret le salua en silence et fit de même : s'asseyant en tailleur, le sac sur les cuisses, il sortit une barre et une bouteille plastique de ce dernier.

Ces barres nutritives étaient les rares produits d'alimentation donnés par le Coffre. Offertes en quantité limitée, elles étaient principalement utilisées par les messagers dans leurs voyages de plusieurs heures à plusieurs jours vers d'autres villages. Leur composition était inconnue des habitants d'Inith, mais elles avaient pour avantage de couper la faim et d'être mangeables, sans être un véritable plaisir gustatif. Ils n'avaient pas besoin de plus pour un long voyage, et elles ne prenaient pas de place.

Une fois qu'ils eurent fini leur petit-déjeuner improvisé, ils se relevèrent, revigorés pour un temps. Akept bâilla toutefois à s'en

décrocher la mâchoire avant de se tourner dans la direction qu'ils devaient prendre, tout en passant la bandoulière de son sac sur son épaule.

— Tu es prêt ? demanda-t-il.

Cret acquiesça, et ils reprirent la marche amorcée la veille. Ils avaient déjà effectué un cinquième du chemin, et la deuxième heure de voyage se ferait sur une pente descendante, leur offrant un répit temporaire avant de recommencer à monter. Même si les reliefs étaient peu développés, ce fait était trompeur : les faux plats pouvaient être bien plus fatigants qu'une montée claire et précise pour un marcheur non avisé.

Accélérant le pas et marchant sans faire aucune pause car craignant d'être poursuivis, ce fut vers midi qu'ils atteignirent Peripith. Le soleil commençait à leur brûler la nuque et s'ils restaient trop longtemps ici sans autres protections que leurs menus couvre-chefs, ils risquaient d'attraper des coups. Aussi furent-ils extrêmement soulagés de voir enfin les premiers toits des maisons du bourg apparaître devant leurs pas.

Peripith devait facilement être cinq fois plus grand que le petit village d'Inith où les deux historiens avaient passé toute leur vie. Le bourg était organisé sur plusieurs axes et passait aussi au-dessus de deux rivières, la plus petite se fondant dans la plus grande au niveau du centre. On ne trouvait des maisons simples qu'en périphérie, et au centre, elles étaient toutes sur deux étages.

Dans les cent derniers mètres qui les séparaient de l'entrée de la petite ville, la terre qui constituait le sentier y menant était remplacée par un pavement dallé, bien plus agréable pour marcher. Trois individus étaient occupés à discuter activement au niveau de l'entrée, derrière laquelle le chemin se prolongeait jusqu'à une place bordée par une fontaine de marbre. Ils furent étonnés de voir deux hommes arriver si tôt depuis le petit village voisin qu'ils connaissaient à peine, mais Akept ne leur laissa pas le temps de parler :

— Faut que vous alliez prévenir votre Présidore. Le village d’Inith a été envahi par les gens de Perteb, et y a aucune raison qu’ils s’étendent pas jusqu’ici après. Dépêchez-vous !

Les trois villageois, bouche-bée, restèrent là quelques secondes avant de hocher la tête en chœur pour aller avertir l’autorité supérieure du village. Dix minutes plus tard, c’étaient les deux historiens qui étaient invités à entrer dans la Chambre de cette dernière.

Sur la chaise était assise une femme au ventre rebondi, presque chauve et dont le regard affichait de la curiosité vis-à-vis de ces deux jeunes gens sortis de nulle part pour lui annoncer une catastrophe.

— Bonjour, je suis la Présidore Téodora, dit-elle. Il paraît qu’un village qui s’appelle Perteb veut nous envahir. Et il aurait même envahi Inith. Vous confirmez ?

Cret et Akept hochèrent la tête, et Téodora continua :

— Pourtant, Inith n’a jamais rien demandé à personne. Ils vivent en paix. Il y a quelque chose qui aurait pu motiver Perteb à vous envahir ?

Le cadet des deux amis prit alors la parole :

— On pense que c’est pour avoir plus de ressources. Ils nous ont envahis parce qu’ils étaient assez nombreux pour ça. Nous, on l’est pas, on peut que cultiver, alors ils en ont profité. Vont sûrement pas venir à Peripith tout de suite, surtout qu’ils doivent savoir qu’on est venus vous prévenir, mais ils vont pas tarder. Dès qu’ils vont pouvoir, c’est vous qu’ils attaqueront.

Il avait appuyé sa déclaration d’un regard précis et droit en direction de la Présidore Téodora. Cette dernière se caressa le menton quelques secondes, puis prit une inspiration avant de répondre :

— Vous ne seriez pas venus d’aussi loin pour raconter n’importe quoi. Nous allons nous armer, nous allons nous défendre. Il va bien falloir. Vous pouvez disposer, habitants d’Inith. Merci de m’avoir prévenue.

Les deux historiens soupirèrent de soulagement avant de sortir en inclinant la tête en signe de respect. Une fois dehors, ils échangèrent

un sourire puis se dirigèrent vers le centre du village, leurs sacs en bandoulière toujours sur eux. Tout autour passaient de nombreux habitants du petit bourg, et la première chose qui frappait en les regardant était leur jovialité. Ils ne vivaient pas dans la crainte du lendemain, et ne regardaient pas non plus les étrangers comme des bêtes curieuses. Peripith était la plaque tournante du commerce de la région, et cela se sentait.

Cette jovialité était communicative et Cret et Akept se laissèrent aller à chantonner. Ils avaient rempli la mission que le Présidore Dener leur avait confiée et étaient désormais libres de tout contrat. De fait, ils étaient maintenant bien plus à même de réfléchir à la suite de leur voyage. Un premier constat leur sauta rapidement aux yeux.

— On a juste pris de quoi aller à Peripith, dit Akept. On pourra pas aller à la Ville avec ça, surtout si on croise aucun village en chemin. Et on a aucune protection en cas de problème. Faut qu'on trouve de l'équipement.

Son cadet acquiesça et ils commencèrent à chercher une échoppe dans laquelle ils pourraient trouver leur bonheur. Ils la repérèrent finalement une fois arrivés en face de la fontaine de la place principale de Peripith. Il y avait en effet, sur leur gauche, une petite mansarde tout en bois qui tranchait radicalement avec le reste des maisons du bourg.

Le magasin, précédé par une pancarte « Vente / Échanges », n'avait pas de porte. Derrière le comptoir se tenait un homme dans la quarantaine, mal rasé et mal coiffé de ses cheveux grisâtres, et vêtu d'une salopette en mauvais état. Au mur du fond étaient accrochés des combinaisons et des outils de jardinage. De part et d'autre du comptoir étaient posés des vieux livres et des jouets d'une autre époque.

À cette heure de la journée, les deux amis semblaient être les seuls clients. Le vendeur leva la tête et se montra heureux de voir que ces curieux n'étaient pas juste curieux, mais potentiellement preneurs.

— Bonjour ! Vous faut quelque chose ?

— Oui, monsieur, répondit Akept. On a besoin d'équipement et de provisions pour aller à la Ville. Mais pardon, on a rien à échanger.

Le sourire sur le visage de l'homme s'effaça.

Après avoir réfléchi pendant quelques longues secondes sans se départir d'un air déçu, il pointa vivement son index dans leur direction et dit :

— Ça vous tente, un job de farfouilleurs ?

Perplexes, Cret et Akept ne répondirent pas tout de suite. Puis l'aîné se risqua :

— En quoi ça consiste ?

— Eh ben, expliqua le vendeur, moi, je vous prête de l'équipement gratos, et vous, vous allez à la Ville et vous récupérez tout ce qui a l'air d'avoir de l'intérêt. Gagnant-gagnant.

Akept ouvrit la bouche sans dire un mot et Cret se mordit discrètement la lèvre inférieure. Cette proposition les mettait en face d'un autre point auquel ils avaient oublié de repenser : ce qu'ils allaient faire ensuite. Ils avaient pour plan d'aller à la Ville et de trouver des réponses à leurs questions. Mais c'étaient ces questions qui les obsédaient. Comme si, une fois les réponses obtenues, ils allaient trouver une paix intérieure et tomber dans un sommeil profond.

Pourtant, après cela, il y aurait un avenir. Un futur. Et qu'allaient-ils faire maintenant qu'Inith était tombé sous le joug de son voisin ? Auraient-ils le cran d'y retourner ? L'entrée leur serait-elle seulement ouverte ?

Voulaient-ils rentrer ?

— C'est d'accord, dit Cret, coupant court à ses propres pensées.

— Tu es sûr ? lui demanda son aîné.

— On a pas le choix de toute façon.

Akept fit la moue mais acquiesça. Puis ils joignirent les mains et attrapèrent les deux avant-bras du vendeur.

— C'est un contrat.

— C'est un contrat, répondit-il en souriant malicieusement.

II

L'après-midi venait de commencer lorsque après avoir dévoré deux autres barres nutritives, Cret et Akept quittèrent le bourg de Peripith. À leurs menus sacs en bandoulière désormais remplis de nourriture s'étaient ajoutés deux havresacs en cuir contenant des combinaisons de protection et un compteur de sécurité. Enfin, le vendeur de la boutique leur avait donné une véritable carte, vieille et flétrie, mais authentique et bien meilleure que le bout de papier avec lequel ils avaient quitté Inith.

Dès qu'ils furent passés devant la dernière maison du village et se retrouvèrent devant une mer de verdure à perte de vue, sans aucun autre signe de civilisation, ils se décidèrent à consulter leur carte pour être à peu près sûrs de leur direction.

— Bon, au moins la Ville est au nord, comme on pensait, dit Akept. Faut qu'on dérive toujours un peu vers l'ouest mais pas trop non plus et on y arrivera.

— Mais t'es sûr qu'on risque pas d'aller trop loin vers l'est, justement ? Imagine qu'on rate la Ville parce qu'on a dévié.

— Y a peu de chance, quand même. Tu te souviens de ce que disait Décovarr sur la Ville ? Elle est tellement grande qu'on peut pas la rater, même si on passe à vingt kilomètres.

— Oui, mais Décovarr disait ça parce que son maître à lui lui avait dit ça, et son maître lui avait dit ça parce que le maître d'avant l'avait dit aussi. Y a aucune raison que ce soit vrai.

L'aîné soupira et conclut :

— De toute façon, on saura pas avant d'essayer. Donc on commence par marcher, et si dans deux jours on a toujours pas croisé la Ville, ben on tourne à gauche et on finira bien par tomber dessus.

Cret approuva d'un signe de tête et ils rangèrent la carte avant de se mettre en route.

Après quelques heures de marche, ils n'étaient même plus tout-à-fait sûrs de la direction dans laquelle ils allaient. Mais comme ils n'avaient pas l'impression d'avoir bifurqué sans le faire exprès dans un sens ou dans un autre, ils ne s'inquiétèrent pas trop. Tout se ressemblait un peu dans cette région : des plaines à perte de vue, parfois boisées, parfois

non. À certains endroits, la forêt reprenait peu à peu ses droits dans des lieux desquels elle avait été chassée auparavant.

Tout était incroyablement calme, mais beaucoup d'animaux passaient dans leur champ de vision. De nombreux renards, dont le pelage roux contrastait avec le paysage verdoyant, des nuées d'insectes de toutes les sortes, et même quelques taupes rentrant ou sortant de leurs terriers. Le plus impressionnant fut toutefois le groupe de chevaux sauvages dont les membres décampèrent dès qu'ils virent les deux humains s'approcher d'eux.

En milieu d'après-midi, ils passèrent près des ruines d'un village depuis longtemps abandonné. Si les maisons qui le composaient ressemblaient sur certains aspects à celles d'Inith, leur construction était bien plus grossière et bien moins uniforme que celle du patelin des deux jeunes gens. Il s'en dégagait toutefois une impression de nouveauté et d'authenticité qu'ils n'avaient jamais pu voir, même au contact des habitants de Peripith, qui, tout comme les confrères de Cret et Akept, devaient eux aussi nourrir leur Coffre.

Alors que le soleil commençait à décliner sous les coups de sept heures du soir, le compteur de sécurité que le vendeur leur avait fourni commença à émettre un inquiétant son strident. Akept s'arrêta net et se saisit de la petite machine aux rebords en plastique grisâtre, dont l'écran indiquait un chiffre. En-dessous de 0, leur avait dit le vendeur, ils pouvaient commencer à s'inquiéter.

L'écran affichait -3,10.

— Les combinaisons, tout de suite ! cria l'aîné.

Récupérant leurs sacs à dos, ils s'empressèrent d'en sortir les tenues cirées jaunes d'un seul tenant qui leur avaient été fournies le midi même. Particulièrement lourdes et difficiles à enfiler, elles étaient rembourrées de plomb, auquel s'ajoutaient d'autres composantes dont les deux historiens ignoraient l'origine. Tout ce qu'ils savaient, c'était que ces combinaisons spéciales avaient été conçues pour la première fois avant la Dernière Guerre afin de se protéger au maximum d'une contamination bactériologique et/ou radioactive. Les Coffres

pouvaient en offrir s'ils recevaient un surplus de ressources, ce qui était impossible à Inith mais pas à Peripith.

Avant d'enfiler sa combinaison, Cret crut y voir, au dos, un léger trait noir. Sans se poser de question, il acheva de la mettre et serra le masque filtrant sur son visage, avant de placer son sac en bandoulière dans le havresac fourni par le vendeur, hermétique selon ses propres mots.

Et ils notèrent vite qu'ils avaient très bien fait de mettre leurs protections immédiatement, car plus ils avançaient, plus la dangerosité augmentait. Mais cela ne faisait que cinq heures qu'ils avaient commencé leur périple et ils ne s'étaient pas attendus à tomber sur un foyer contenu aussi rapidement, si toutefois c'en était un.

Ils continuèrent malgré tout à avancer dans la même direction, certains de ne rien craindre du chiffre de plus en plus alarmant affiché par le compteur. Une heure plus tard, ils n'étaient toujours pas ressortis de la zone à risque, et ce dernier s'affolait complètement à tel point qu'ils hésitaient à l'éteindre pour échapper au son strident qu'il produisait face au -15 affiché à l'écran. Ce fut à ce moment-là que Cret aperçut quelque chose.

— Regarde là-bas !

Akept se tourna dans la direction indiquée par son cadet et remarqua un gigantesque dôme grisâtre qui reposait dans une obscurité anormale. Les quelques bâtiments carrés alentours semblaient avoir été fauchés par quelque force de la nature et plusieurs d'entre eux s'étaient au moins partiellement effondrés. Les deux historiens continuèrent à avancer sur une centaine de mètres avant de se cogner brutalement contre un mur de verre.

— C'est quoi, ce truc ? se demanda l'aîné.

— Un super sarcophage de plomb entouré d'une prison de verre. C'est un foyer contenu de radiations comme Décovarr nous en avait parlé.

Ils avaient devant eux l'ultime action des gouvernements pour préserver la population de l'ennemi invisible. Ces tombes translucides

réduisaient presque drastiquement les émissions extérieures de radioactivité, même si elles ne pouvaient pas empêcher cette dernière de filtrer légèrement et les sols préalablement contaminés de le rester. Et ils voyaient l'un de ces sarcophages pour la première fois de leur vie.

— Mais attends... réalisa Akept. Elle est sur la carte, la centrale. On est partis beaucoup trop vers l'est. On aurait jamais dû s'approcher d'ici.

— Merde, jura Cret. On devrait quand même être protégés, là-dedans.

— Qui sait...

Ils jetèrent un dernier regard désabusé aux immenses cheminées d'où plus aucun feu ne sortait, et leur tournèrent le dos pour se diriger directement vers le nord.

III

Après quinze minutes supplémentaires, ils soupirèrent d'un soulagement commun en voyant le chiffre indiqué par le compteur commencer à fluctuer vers le bas. Ils étaient toujours dans une zone dangereuse pour l'homme mais étaient quand même en train de s'en éloigner. La nuit n'était pas encore totalement tombée lorsqu'ils aperçurent un bois, à peine plus d'un kilomètre devant eux. Il était assez étendu et s'ils continuaient à marcher en ligne droite, ils y entreraient.

— Je sais pas toi, dit Akept, mais je préfère éviter d'aller là-dedans. C'est un coup à se perdre.

Cret approuva, et ils bifurquèrent vers la gauche, avant de s'arrêter de nouveau quelques minutes plus tard en constatant que l'indice de dangerosité augmentait dans cette direction. Ils rebroussèrent donc chemin pour esquiver l'étendue d'arbres par l'autre côté, mais après quelques centaines de mètres, ils durent faire à nouveau le même constat.

— Je préfère encore prendre ce risque-là, dit Cret en désignant le bois de son index.

Son aîné rechigna, puis souffla de mécontentement avant d'abdiquer. Ils savaient bien que leur peur était irrationnelle, mais ils préféreraient largement un potentiel danger à un autre s'ils pouvaient le voir de leurs yeux.

Il n'y avait absolument rien de rassurant dans cet endroit à cette heure de la nuit, et pour la deuxième fois de leur vie, ils allaient dormir sans avoir un toit au-dessus de leurs têtes. Or, si la première fois, ils avaient été bien trop fatigués pour y réfléchir, cette fois-ci, ils étaient encore en pleine possession de leurs moyens, et donc tout-à-fait capables de paniquer au moindre bruissement.

Le feuillage ici semblait assez épais bien que le lieu n'apparût pas propice à un tel développement ; pour autant, le niveau de contamination commençait à diminuer, et se rapprochait, lentement mais sûrement, du rassurant 0 qui préfigurerait leur délivrance de ces lourdes combinaisons qui commençaient à leur peser sur les jambes, le tout additionné à leurs heures de marche quasi-non interrompue.

— Akept... Faut qu'on s'arrête... J'en peux plus.

L'aîné se retourna et considéra son ami. Il ne semblait effectivement pas en forme. Mais lui-même était considérablement fatigué, après tout.

— Pas tout de suite, Cret. C'est encore trop dangereux, ici. On s'arrêtera quand on sera sortis complètement de la zone à risque, OK ?

Le jeune historien hésita un instant, puis hocha la tête. Cinq minutes après, cependant, il perdait pied et s'effondrait. Akept soupira, puis lui accorda cette pause. Le compteur de sécurité indiquait -3. Engoncés qu'ils étaient dans leurs combinaisons, ils pouvaient tenir. Il aida son ami à s'adosser à un tronc d'arbre mort, et ils ne bougèrent plus.

Une heure plus tard, ce fut néanmoins la faim qui vint se rappeler à leur bon souvenir. Tous deux commençaient à ressentir des crampes à l'estomac et se levèrent tant bien que mal pour reprendre leur marche.

Ils ne voulaient pas prendre le risque d'enlever leurs combinaisons avant d'être parfaitement hors de danger.

Poussés par l'adrénaline à surmonter leur fatigue, ils ne s'arrêtèrent que lorsque le compteur de sécurité revint dans les positifs et afficha 0,4. Ils se trouvaient alors dans une petite clairière et pouvaient voir les étoiles briller dans le ciel, ce qui leur offrait un maigre réconfort. Estimant qu'ils ne risquaient plus rien, ils retirèrent enfin leurs combinaisons et ressortirent leurs sacs en bandoulière des havresacs pour enfoncer dans ces derniers les lourdes protections qu'ils avaient portées toute la soirée.

— Je commençais à croire qu'on en sortirait jamais, se plaignit Cret, complètement abattu mais terriblement affamé.

Ils avalèrent leurs barres nutritives à une vitesse prodigieuse et n'eurent même pas le temps de profiter du peu de goût qu'elles avaient. Quand ils eurent fini leurs bouteilles d'eau, ils étaient juste heureux que leur sentiment de faim eût disparu.

Mais Cret ne se sentait pas beaucoup mieux. Il avait la nausée et souhaitait juste dormir. Akept ne fit aucune objection, et malgré l'inquiétude que leur inspirait cet endroit, ils parvinrent à fermer l'œil.

— Y a rien qui va jamais nous laisser en paix, sérieux... jura l'aîné des deux historiens lorsque des hurlements vinrent les réveiller.

Son cadet pouvait difficilement le nier. Même s'ils étaient à bout de forces, ils n'avaient pas pour autant le droit de relâcher leur attention. Après tout, ils n'avaient jamais pensé qu'arriver jusqu'à la Ville serait simple. Mais de voir tout ce qu'ils n'avaient jusqu'ici vu que dans des livres prendre corps et âme pour de bon dans leurs esprits n'était pas aussi palpitant qu'ils l'avaient espéré.

Le sarcasme laissant vite place à l'inquiétude, les deux jeunes gens se redressèrent vivement et regardèrent autour d'eux. Les bruits s'étaient tus mais leurs sens restaient en alerte. Or, dans la nuit noire, ils ne pouvaient rien distinguer d'autre que le bas des troncs des arbres les plus proches. Le reste demeurait à leurs yeux parfaitement inconnu.

Cret aurait alors aimé que son aîné dormît encore et que cela n’eût été que son imagination. Mais Akept était tout autant en alerte que lui et ses yeux inquiets se tournaient dans tous les sens pour trouver l’origine du son.

Celle-ci ne fit plus aucun doute lorsqu’il recommença. Un hurlement parfaitement audible, long de plusieurs secondes, et définitivement plus proche d’eux que le précédent. Ils déglutirent mais ne bougèrent pas. Pour l’heure, face à cette menace invisible, ils restaient pétrifiés sur place, incapables de faire le moindre mouvement qui pût trahir leur position.

— Si c’est une bestiole et qu’on est sur son territoire, faut se barrer, pressa Cret.

Son aîné cracha son mécontentement, mais approuva ses paroles, et ils commencèrent à préparer leur paquetage. Ils ne savaient pas encore de quoi il s’agissait mais ne tenaient vraiment pas à le découvrir.

À peine eurent-ils cependant fini de se préparer qu’une meute de chiens sauvages déboula dans la clairière et commença à essayer de les encercler en grognant de manière menaçante. Plus petits que des loups, le poil allant du blanc au noir, certains spécimens avaient d’étranges malformations sur le corps, et celui qui apparaissait en tête était vieux et borgne. Les radiations ne semblaient pas les avoir épargnés.

Tout portait à croire qu’ils allaient bondir d’une seconde à l’autre et Cret réagit par réflexe. Il avait lu dans l’un des ouvrages de Décovarr que les animaux avaient peur des humains et de leur technologie. Il ne devait donc pas se montrer en position de faiblesse ou se laisser accabler par ces prédateurs.

L’instinct le poussa alors à hurler. Akept le regarda comme s’il était devenu fou, mais les chiens reculèrent un peu, sans pour autant cesser de camper leurs positions. Le jeune homme sortit alors une lampe torche de son sac à bandoulière, et tourna la manivelle qui permettait de générer l’électricité. Elle s’alluma dans un flash, et les animaux, éblouis, laissèrent échapper des jappements craintifs. Quelques secondes plus tard, ils battaient en retraite.

Cret tourna la tête vers son aîné et lui sourit dans un soupir de soulagement. Mais ce dernier ne se départit pas de son air inquiet.

— Bien joué, mais ils vont revenir, dit-il. Faut qu'on décampe d'ici.

Chapitre 3 : L'Autour

I

Quelques centaines de mètres plus loin, le compteur de sécurité recommença à s'affoler. Ce fut alors non sans jeter de nouveaux regards autour d'eux qu'ils remirent leurs combinaisons. Là où ils se trouvaient, la forêt commençait à devenir moins épaisse et on voyait mieux le ciel, mais ils ne pouvaient pas pour autant encore en voir le bout.

Une fois leurs protections de nouveau enfilées, ils tendirent l'oreille mais ne perçurent rien. La meute ne semblait pas être à leur poursuite. Pourtant, ils ne cessaient d'être inquiets après avoir vu à quoi elle ressemblait et la dizaine d'animaux qu'elle comptait. À eux deux, ils n'étaient pas sûrs de pouvoir lui résister.

— Ça continue d'augmenter, constata Akept quelques minutes plus tard. Faut qu'on fasse super attention.

Tout en parlant, il agitait le compteur de sécurité dans sa main, ce dernier indiquant le chiffre -8. Cret, de son côté, se sentait de plus en plus mal, et commençait à comprendre que ce n'était pas dû à la fatigue. Il était fiévreux et ses yeux étaient embués de larmes la moitié du temps. De plus, il avait une affreuse nausée et alors que la combinaison sentait le rance, il mobilisait une bonne partie de ses efforts pour s'empêcher de vomir.

Après dix minutes de course pour mettre le plus de distance possible entre eux et le lieu de leur première rencontre avec les chiens sauvages, ils commencèrent à ralentir le pas, essoufflés de courir dans leurs combinaisons, qui n'étaient définitivement pas faites pour ça.

S'autorisant un moment de répit, Cret confia enfin son problème :

— Akept. Je crois que je vais pas bien.

Son aîné le regarda avec effroi et le jeune homme regretta immédiatement de ne pas avoir attendu qu'ils se sentent en sécurité pour s'inquiéter de nouveau. Mais il n'en pouvait plus, de toute façon.

Akept le considéra pendant quelques secondes, puis détourna son regard du visage de son cadet pour l'examiner. Il passa alors une main devant sa bouche.

— Ta combinaison. Elle est déchirée dans le dos et on dirait que ton masque filtre plus rien. T'es irradié, ça peut être que ça. Putain, mais comment t'as fait pour pas t'en rendre compte ?

Le sang de Cret se glaça dans ses veines. Malgré toutes leurs précautions, ils n'avaient pas fait attention à cela, trop inexpérimentés pour le remarquer avant qu'il ne soit trop tard.

Ils jetèrent à nouveau un œil au compteur, mais le niveau de dangerosité était toujours bien supérieur à la normale. Et dire qu'ils avaient passé une heure au milieu de cet espace...

Un nouveau hurlement, bien trop proche d'eux pour leur signifier que les chiens avaient laissé tomber leurs proies, leur donna un coup de fouet et les poussa à se remettre à courir. De toute façon, c'était la seule chose qu'ils pouvaient faire.

Alors qu'ils s'efforçaient d'avancer aussi vite que possible dans cette forêt où plus aucun chemin ne semblait se dégager, ils purent apercevoir les silhouettes des canidés commencer à s'approcher d'eux, comme pour les escorter vers la sortie ou pour les attirer quelque part.

Cret alluma de nouveau sa lampe torche pour effrayer celui qui se trouvait sur sa droite. Une fois que son adversaire eut battu en retraite de quelques mètres, il fit signe à Akept de commencer à dériver dans cette direction. Ils n'avaient aucune idée de l'intelligence de ces bêtes et ne pouvaient pas prendre le risque de tomber dans un piège, même si ce bois était suffisamment plat pour qu'ils n'aient pas trop à craindre de se retrouver sans aucune issue.

Tout en continuant leur course, ils jetaient régulièrement un œil à la donnée affichée par le compteur de sécurité. Le taux de radioactivité ne diminuait toujours pas alors que le bois commençait quelque peu à s'éclaircir. Pourtant, ils devaient avoir mis une bonne distance entre eux et la centrale – sans doute pas assez grande, toutefois, pour sortir de la zone dangereuse en peu de temps. Mais ils devaient s'approcher

de ses limites. Peut-être qu'une fois hors de la forêt, ils commenceraient à y voir plus clair.

Les chiens, eux, n'avaient pas l'air de vouloir cesser de les poursuivre, mais ne s'approchaient toujours pas, sans doute encore occupés à jauger les fuyards. De temps en temps, Cret allumait sa lampe pour faire reculer un animal un peu trop proche d'eux, mais il se contentait alors de regagner sa place sans cesser d'aboyer. En outre, le jeune homme se sentait de plus en plus mal et plus grand-chose ne lui permettait de poser un pied devant l'autre pour continuer à courir. Si ce qu'Akept avait dit s'avérait vrai, alors il avait besoin de soins urgents, des soins qui ne pourraient pas être prodigués dans une ville fantôme. À Peripith, ils étaient rapidement passés devant un centre médical. Y retourner était sans doute sa seule chance de s'en sortir. Mais comment faire sans passer de nouveau par la zone irradiée alors que sa combinaison avait été endommagée, et l'était probablement depuis le début de leur voyage ?

Pris dans ses pensées, il cessa un instant de regarder où il allait et trébucha sur une racine avant de s'étaler de tout son long sur le sol. Ce dernier était dur et le contact lui arracha un cri de douleur. Akept s'arrêta immédiatement et fit quelques pas en arrière pour l'aider à se relever. Mais les chiens, qui avaient tout de suite noté leur changement de comportement, se remirent à les encercler. L'un d'eux s'approcha tant que Cret pouvait presque sentir son haleine contre son front alors qu'il était encore accroupi et le visage vers le sol. Mais son aîné, ne se démontant pas, lui administra un coup de pied au niveau des gencives, le forçant à reculer.

— Allez, gars, on va s'en sortir.

Le jeune homme se releva, secoua la tête, et ils se remirent à courir. Les prédateurs continuaient à les accompagner, mais la distance entre eux et les fuyards s'était faite plus grande. Le coup de pied devait avoir été assez dissuasif.

Quand enfin ils sortirent de la forêt pour se retrouver sur une grande plaine, les chiens arrêtaient de les poursuivre. Étonnés, ils se

retournèrent et purent constater de leurs propres yeux que la meute se cantonnait à peu près aux limites des arbres et ne cherchait visiblement pas à aller plus loin.

Les deux historiens ne se firent pas prier et s'enfuirent sans demander leur reste. Ils n'étaient pas encore sortis d'affaire. Ils coururent pendant encore plusieurs minutes où le niveau de radioactivité semblait ne pas vouloir baisser avant de s'arrêter de nouveau.

— Faut que j'enlève mon masque, lâcha soudain Cret.

— Surtout pas, eh, t'es déjà pas assez protégé !

— Non mais vraiment. Je vais gerber.

Sans laisser le temps à son aîné d'avoir quelque chose à y redire, Cret releva son masque filtrant afin de créer un espace pour sa bouche, s'accroupit, et se vida du peu qu'il avait mangé la veille. Bientôt, il était à quatre pattes et crachait de la bile.

— Cret...

Le cadet était malade, mais ils ne pouvaient pas rester ici plus longtemps. Akept attendit quelques secondes supplémentaires qu'il eût remis son masque, et l'aida à se relever. Ils jetèrent un nouveau regard derrière eux, où les chiens continuaient à les observer, en aval de la petite montée sur laquelle ils se trouvaient. Et comme effrayés par cette vision, ils reprirent leur course, titubant à moitié.

II

Ils étaient sortis de la forêt depuis presque une heure lorsque, enfin, le chiffre du compteur commença à diminuer de manière significative. Quand ils furent certains d'être définitivement sortis de la zone dangereuse, ils s'arrêtèrent et se laissèrent aller.

Cret retira sa combinaison, et, de rage, la jeta loin de lui. Elle avait été aussi efficace qu'une passoire et il était désormais malade à cause d'elle. Le vendeur du village de Peripith était sans doute au courant de ce fait et leur avait donné ces protections en partant du principe que la

centrale nucléaire n'était pas sur leur trajet direct. Il avait fallu qu'ils se perdent.

— Toujours au fond ? demanda Akept.

Son cadet le regarda d'un air désabusé, et lui répondit :

— Non, ça commence à aller mieux. Peut-être que j'étais juste fatigué... Qui sait.

Il se sentait effectivement un peu moins nauséeux, sans doute parce que le stress de la fuite avait été évacué. Mais il ne pouvait pas croire qu'il n'avait rien subi. Toujours était-il que la situation ne pouvait plus vraiment empirer. Sur ces entrefaites, il se releva et indiqua d'un signe de tête à son aîné qu'il était prêt à repartir.

Ils marchèrent ainsi toute la journée durant à travers la plaine, en essayant de repérer tous les repères placés sur la carte : la moindre forêt, la moindre ruine de village pouvait leur être utile. Désormais, la façon dont ils vérifiaient de manière frénétique qu'ils n'avaient pas dévié était presque paranoïaque. Mais au vu de leur départ catastrophique, ils ne pouvaient pas faire autrement pour rester calmes.

Néanmoins, dans la soirée, la fréquence de plus en plus importante de restes d'habitations vint les rassurer un peu : ils avaient atteint la zone que l'on appelait sobrement l'Autour. Ils se rapprochaient de la Ville, mais cette dernière devait encore se trouver à des dizaines de kilomètres de leur position ; aussi devaient-ils se dépêcher, car leurs réserves de nourriture n'étaient pas illimitées et ils préféraient être certains d'en avoir encore au retour.

Alors que la fatigue les forçait à ralentir l'allure, Cret se prit à observer les maisons partiellement détruites qui les entouraient. Construites de nombreuses manières différentes comme autant de témoignages de l'histoire de l'humanité, parfois à colombages, parfois bien plus modernes, parfois même presque identiques à celles de leur village, elles lui rappelaient la raison pour laquelle il l'avait quitté : il voulait voir ces témoignages, il voulait les découvrir, il voulait en savoir plus, comme si la réalité du monde était une fiction dont il ne

connaissait qu'une courte péripétie. Et à défaut de jamais connaître la fin, il voulait au moins découvrir le début.

Lorsque Akept insista pour faire une pause, Cret chercha immédiatement à le rassurer en lui affirmant, et sans mentir, qu'il commençait à se sentir mieux. Mais au lieu de se montrer rasséréné, son aîné le regarda avec détresse.

— Y a quoi ? demanda le jeune homme.

Akept déglutit avant de répondre :

— C'est comme dans les livres.

Cret afficha un air perplexe avant de comprendre où il voulait en venir. La maladie des radiations avait trois phases : une première phase de maladie pouvant durer quelques heures à quelques jours ; une deuxième phase où les maux s'apaisaient durant quelques jours à quelques semaines ; et une troisième phase où l'état du sujet s'aggravait, potentiellement létale sous un à deux mois.

Cret passa une main sur sa bouche.

— C'est la deuxième partie... Merde...

Il n'y avait plus de doute possible désormais.

— Faut qu'on retourne à Peripith, déclara son aîné immédiatement.

— On peut pas briser le contrat. On peut pas.

— Et t'arrive quoi si on le brise ? Hein ?

— T'inquiète, répondit son cadet en levant les mains, faut pas deux mois pour aller à la Ville et revenir. On y va, on trouve ce qu'on cherche, on revient à Peripith et je vais au centre de soins. Ils me feront un traitement de stabilisation cellulaire et je serai comme neuf.

— Plus t'attends, plus t'auras des séquelles.

— On peut pas revenir avant d'avoir fait notre taf, s'énerva Cret. Point final. Alors on continue. Je vais bien, t'inquiète pas. File-moi un supprimeur déjà, histoire de retarder le pire.

Non sans un regard désapprobateur, Akept sortit du sac en bandoulière la plaquette de gélules blanchâtres. Son cadet en tira une et l'avalala d'un coup sec, avant de la faire passer avec un peu d'eau de sa gourde.

Ils durent commencer à gravir une colline en pente relativement raide, sur laquelle on avait tout de même pris le temps de bâtir des villages autrefois, car ils trouvèrent des appuis sur ce qu'il restait d'une route dont l'asphalte était craquelé par la végétation.

Ils passèrent à côté d'une bâtisse plus grande que les autres, construite dans une pierre ouvragée et taillée avec soin qui se détériorait maintenant que plus personne n'était là pour l'entretenir. Mais les nombreuses sculptures et représentations de personnages oubliés depuis longtemps tendaient à prouver qu'il s'agissait d'un édifice religieux. Des siècles auparavant, les humains avaient eu besoin de croire en quelque chose au-dessus d'eux, qui structurait leur vie. Désormais, seuls les Coffres pouvaient assumer ce rôle et la culture ne faisait que dépérir. Aussi lointaine qu'elle pût être, la Dernière Guerre avait tout détruit.

Lorsque la pluie commença à tomber, ils pestèrent avant d'enfiler leurs manteaux. Le gris des nuages était presque foncé et les premières gouttes ne tardèrent pas à se transformer en une violente averse qui vint tremper les deux garçons jusqu'aux os. Heureusement pour leurs écrits et autres notes, leurs sacs en bandoulière étaient étanches.

On était certes plus proche de la fin de l'été que du début mais voir la pluie tomber à cette période de l'année était très rare. Cret se rappela que la dernière fois qu'il l'avait vue, un mois plus tôt, il vivait alors toujours à Inith. Mais il était parti depuis à peine trois jours et cette vie-là était encore très proche. Les mêmes questions revenaient en boucle sur ce que lui et Akept allaient bien pouvoir faire une fois qu'ils auraient trouvé ce qu'ils cherchaient.

Quand enfin ils arrivèrent en haut de la montée, l'alliance des nuages, de la pluie battante et de la nuit noire les empêcha de distinguer ce qui se trouvait en aval. Trempés jusqu'aux os, ils se décidèrent donc à se diriger vers une des maisons en ruines pour s'y abriter.

Ils en choisirent une dont le toit ne s'était pas totalement écroulé et cherchèrent un coin moins poussiéreux que les autres et qui n'avait

pas été trop colonisé par la vermine afin d'essayer de trouver le sommeil. Cret passa quinze minutes à fixer une araignée grosse comme sa paume qui demeurerait immobile sur le mur d'en face, mais ne put pas résister bien longtemps à la fatigue : il était une heure du matin et ils n'avaient même pas dîné.

Il dormit d'un sommeil sans rêves pour se réveiller avec une humeur massacrant aux premières lueurs du jour. Akept s'en sortait mieux et était toujours dans l'agréable phase qui précédait le réveil. Son cadet l'avait rarement vu comme ça, mais lui était incapable de dormir, bien trop préoccupé par ce qui se trouvait devant lui pour se reposer correctement. Il fit quelques pas sur le carrelage fissuré de cette ancienne habitation humaine, en observant les murs jaunâtres et poussiéreux, et explora sporadiquement les lieux. Mais il n'y avait plus grand-chose à voir ; tout avait déjà été pris, à un moment ou à un autre.

Il revint sur ses pas et, las d'attendre, il secoua doucement son aîné pour le réveiller. Ce dernier entrouvrit l'œil, et gratifia Cret d'un regard aussi noir que son esprit visiblement embrumé le permettait.

— Pour une fois que je dormais bien... maugréa-t-il avant de tenter, en vain, de se redresser.

Le jeune homme sortit une nouvelle barre nutritive de son sac en bandoulière et s'empessa de l'avalier. Soit la maladie avait affaibli sa sensibilité, soit elles devenaient plus fades chaque jour qui passait. Il se força à la finir, avala douloureusement, puis se releva et sortit de la maison.

Le sol était humide de pluie mais le soleil d'été brillait de nouveau. S'il s'était encore trouvé à Inith, un tel temps l'aurait réjoui, mais il n'arrivait pas à faire autrement que broyer du noir. C'était déjà leur troisième jour de voyage et la Ville semblait encore être à une éternité de marche.

Akept le rejoignit quelques minutes plus tard, et ils enfilèrent leurs deux sacs avant de se remettre à marcher. Une fois qu'ils furent de nouveau en haut de la montée, Cret oublia d'un coup sa mauvaise humeur.

Les immenses bâtiments de la Ville se profilaient en face de lui.

III

De toute leur vie, Cret et Akept n'avaient jamais rien vu d'aussi immense que ce qui se trouvait désormais devant eux, et qui, malgré la quinzaine de kilomètres qui les en séparaient encore, demeurait gigantesque. Ces constructions mises en place par leurs ancêtres semblaient avoir à peine subi les outrages du temps et se dressaient comme fièrement au milieu de congénères de plus petite taille.

Et même ces derniers devaient bien mesurer plus de cinq fois la hauteur de la Chambre du Présidore d'Inith, et au moins trois fois les bâtiments à un étage de Peripith. Il fallait qu'ils s'approchent pour en voir davantage, car à cette distance, il leur était encore impossible de s'extasier sur des détails.

À mesure qu'ils commençaient leur descente vers le centre de cette ville fantôme, les contours d'un fleuve, qui arrivait lui aussi par le sud et s'infiltrait dans la cité, apparurent. Ce dernier était entouré de maisons et certaines structures sous-entendaient la présence ancienne de ponts effondrés. La pierre sur laquelle les deux jeunes gens marchaient ne semblait, en outre, pas naturelle – malgré quelques irrégularités, elle était bien trop lisse et uniforme.

Plus ils descendaient, plus les constructions autour d'eux semblaient grandir. Ils se rapprochaient du centre, mais en étaient encore à plus de dix kilomètres. Ces immeubles de tailles et de formes variables étaient empilés là comme des dizaines de piliers construits au hasard, et malgré tout, un sentiment d'ordre et d'unité s'en dégagait. Le contraste était saisissant.

Ils continuèrent à progresser, accélérant le pas dans des avenues sinueuses qui parfois descendaient, parfois prenaient de l'altitude. On pouvait deviner, partout où l'on posait son regard, la présence de collines. Mais Cret avait entendu dire que le cœur même de la Ville avait été construit sur un marécage. Drôle d'idée.

Quand enfin ils commencèrent à marcher parmi des premiers immeubles de hauteur raisonnable, ils se mirent à éprouver une indicible appréhension. Ces cadavres de pierre, absents de toute vie depuis plusieurs siècles au bas mot, étaient comme des monstres prêts à fondre sur eux.

— Habiter ici, ça devait donner mal à la tête... marmonna Cret.

Ils ne devaient plus être maintenant qu'à quelques kilomètres seulement du centre, même si parler de centre était complètement déraisonnable du fait des dimensions incroyables de cette agglomération tout entière. Et à mesure qu'ils réduisaient la distance, tout semblait augmenter en taille et en volume. Autour d'eux se trouvaient aussi des magasins aux façades défoncées ou aux pancartes effondrées, voire calcinées. D'autres personnes étaient sans doute passées par là avant les deux historiens pour accélérer le travail du temps.

— Quand je vois ça, je me demande pourquoi tout le monde nous disait toujours que les structures étatiques étaient quelque chose d'horrible.

Entendant ces paroles, Akept fit la moue.

— Oui, enfin c'est bien beau de construire des grands trucs, mais à quoi ça pouvait bien servir ?

— Eh ben, à abriter des gens, forcément. Y avait beaucoup plus d'humains à l'époque que maintenant. La Dernière Guerre a tout détruit.

Alors qu'ils se trouvaient presque à la frontière entre l'Autour et la Ville proprement dite, ils arrivèrent face à l'impasse formée par une immense rocade effondrée qui bloquait complètement la rue. Plusieurs mètres de hauteur de gravats leur barraient la route.

— On pourrait escalader, suggéra Cret.

— Ben voyons, le railla son aîné. On va pas prendre de risques maintenant, t'en penses quoi ? On tourne et on trouvera bien un passage pour aller plus loin.

Ils reprirent leur marche, mais un tintamarre surprit le cadet et le poussa à tourner la tête vers ce mur de béton, pour voir un simple oiseau noir s'envoler de l'endroit où il était perché. Il haussa les épaules pour lui-même, et rattrapa son camarade.

Ils continuèrent à marcher aux environs de la Ville. Si, de loin, on avait l'impression d'un ensemble presque homogène, de près, les disparités devenaient perceptibles. Tous les bâtiments, s'ils respectaient un style similaire à leurs voisins, possédaient chacun leur propre touche, une couleur un peu plus claire ou un peu plus sombre, des fenêtres plus ou moins grandes, parfois des courbes plus affirmées. Certains étaient en partie voire complètement effondrés, et il n'y avait toujours aucun accès à l'intérieur de l'enceinte.

— Je comprends rien, s'énerva Akept à la fin d'une heure de détour infructueux, l'était censé y avoir une grande route tout autour de la Ville, pas un truc comme ça ! Si on avait traversé direct, on serait déjà loin à l'intérieur.

— Y a eu d'autres farfouilleurs avant nous, lui répondit Cret. Donc doit bien y avoir une entrée.

— Tu parles, je te parie qu'ils sont jamais allés à l'intérieur, ils avaient bien assez à fouiller dans l'Autour. D'ailleurs on devrait faire pareil.

— Même pas en rêve. On a pas fait tout ça pour ça. On entre dans la Ville dès qu'on trouve un accès.

Ils continuèrent à progresser dans l'Autour, toujours vers le nord. S'ils se fiaient à la carte, ils avaient dû contourner la Ville sur six à huit kilomètres, et s'approchaient du fleuve. C'est alors qu'ils virent enfin ce qu'ils cherchaient.

— Regarde, là ! s'écria Cret, profondément soulagé.

Une montée se dessinait devant eux et permettait d'accéder à la rocade effondrée. Ils s'y dirigèrent presque en courant, et effectuèrent une rapide ascension. Puis la vue acheva de leur couper le souffle.

— Putain de merde... lâcha Akept, estomaqué.

La Ville semblait figée dans le temps, comme si presque rien n'avait vieilli. Il n'y avait pas le moindre son, mais les hauts immeubles

étaient toujours en place, presque comme neufs. Ils n'étaient pas aussi immenses que ceux que les deux historiens avaient aperçu de loin plus tôt dans la journée, mais devançaient déjà largement la plus haute bâtisse de Peripith. Leurs murs allaient du blanc au brun, et leurs toits du gris au roux, surpassant largement les toits de chaume des maisons d'Inith.

Ils allèrent à l'autre bord et mirent quelques minutes supplémentaires à trouver une descente. Le plus impressionnant était que toute la Ville, ou au moins une grande partie, semblait avoir été encerclée par ce mur de débris, fait visiblement des restes d'un pont mais aussi d'immeubles effondrés, comme si l'on avait mis cela délibérément. Mais dans quel but ?

Pour l'heure, il était impossible de le savoir.

Ils descendirent jusqu'en bas du mur et restèrent là quelques secondes à admirer. Les édifices en face d'eux n'étaient pas beaucoup plus grands que ceux de l'Autour, mais ils semblaient plus anciens et plus nobles. Ces toits, gris foncé pour la plupart, devaient avoir été construits en ardoise, ou peut-être dans un autre matériau, et donnaient à l'ensemble un aspect indescriptible à leurs yeux, mais magnifique.

— Je suis pas près d'oublier ça, s'émerveilla Akept en secouant légèrement la tête.

— Bon, faut qu'on se dépêche, pressa cependant Cret, coupant court à la discussion.

Ils reprirent donc leur chemin, mais le cadet ne pouvait pas s'empêcher de se sentir mal à l'aise. Pensant d'abord que c'était la maladie qui revenait déjà le tourmenter, il se fit rapidement la réflexion que ce ne pouvait pas être ça.

C'était ce sentiment, primitif, irrationnel mais bien présent, d'être observé par quelqu'un ou quelque chose. Le bruit qu'il avait entendu alors qu'ils cherchaient encore un endroit où monter en avait été l'élément déclencheur. L'oiseau qu'il avait vu s'envoler était bien trop petit pour avoir pu provoquer un tel son, à moins d'avoir achevé de fragiliser une structure – mais cela lui paraissait peu probable.

Priant pour qu'il ne s'agisse que de sa paranoïa, il se contenta de suivre son aîné, qui avançait déjà dans l'une des larges artères de la Ville. Leur délai était trop court, et il fallait qu'ils avancent.

Chapitre 4 : Sinlanber

I

Les pas des deux historiens crissaient sous la fine couche de poussière et de débris qui s'était installée en l'absence de quiconque pour réaliser le moindre entretien. La Ville, spectre d'une civilisation qui n'était plus, provoquait chez eux de plus en plus de tension. Particulièrement chez Cret depuis quelques minutes et du fait des bruits qu'il avait entendus.

Il n'y avait plus devant eux que des immeubles hauts de plusieurs étages et aux murs majoritairement blancs, construits à des époques différentes mais respectant tous scrupuleusement le même style architectural. Ils étaient bordés par des trottoirs et par des routes, et l'on pouvait voir, de temps à autre, des carcasses de véhicules d'une époque révolue.

La première surprise se fit lorsqu'ils tombèrent sur un panneau qui avait vraisemblablement été planté là plus récemment. Il était en bois, fiché dans une carcasse de fer, et affichait les mots : « *Vous entrez dans le Royaume de Sinlanber* ».

— Ça veut dire quoi, ça ? s'agaça Akept.

Son cadet réfléchit quelques secondes avant de théoriser :

— Peut-être qu'y avait encore des gens après la fin des structures étatiques, et qu'ils ont fait ça.

Le bois, vermoulu et troué, ne devait plus être tout jeune, et les lieux avaient sans doute été désertés depuis longtemps, comme tout le reste. Cret se demanda s'il y avait eu des Coffres ici, et s'ils avaient explosé une fois que plus personne n'avait été là pour les nourrir.

Il n'y avait pas grand-chose dans cette veine urbaine complètement abandonnée. Les seuls magasins étaient tous complètement vides. Tout ce qui avait pu proposer de la nourriture sur un étal avait été dévalisé, probablement autant par les humains que par les animaux.

Après quelques dizaines de minutes de marche, ils arrivèrent au-devant d'une étrange structure. Un muret de pierre surmonté d'une

grille métallique entièrement envahie par la rouille encerclait trois des quatre côtés d'un carré où un escalier s'enfonçait dans les profondeurs de la terre. En face de ce dernier, un panneau, et un nom inscrit : *Convention*.

— C'est quoi, ce truc ? pensa Akept à voix haute.

Cret réfléchit un instant. Une convention, une règle – ou un ensemble de règles – de conduite adoptée au sein d'un groupe social pour créer une cohésion. Il ne voyait pas le rapport avec un escalier. Rien de semblable n'était mentionné dans les livres qui avaient survécu à l'autodafé.

— Je dirais que c'est l'entrée d'un réseau de tunnels sous la ville, suggéra-t-il.

À un mètre de l'escalier se trouvait un poteau couché sur le sol, arraché à sa base. À son extrémité supérieure se tenait un autre panneau, indiquant le mot « Métro ». Ça ne lui disait rien.

— Depuis le temps, ils doivent s'être effondrés. On y va pas, répondit son aîné.

Le cadet acquiesça et, après être restés encore quelques instants ici, ils dépassèrent cet endroit pour continuer leur chemin.

À mesure qu'ils avançaient, le nombre de déchets sur le sol diminuait, ce qui facilita leur progression. Las de ce grand axe où plus rien ne subsistait, ils décidèrent donc de s'enfoncer dans une des rues adjacentes, plus étroite, tout en continuant à aller dans la même direction – ainsi, ils n'auraient qu'à virer à cent quatre-vingt degrés pour revenir sur leurs pas et ressortir de la Ville une fois qu'ils auraient trouvé ce qu'ils cherchaient.

Cette rue était légèrement plus petite mais toujours assez semblable : du béton fissuré, quelques débris épars, et toujours ces immeubles blancs qui témoignaient de la grandeur de leurs habitants. Dans certains espaces, la nature avait repris ses droits et des sortes de mini-forêts urbaines s'étaient installées, tels de minuscules oasis au milieu d'un désert. De nombreux animaux semblaient d'ailleurs y vivre, principalement des oiseaux et des chats. À aucun moment ces

derniers ne cherchèrent à déranger les humains qui passaient près de leurs repaires – l'un d'eux, qui s'était comme perdu sur la route, prit même la fuite dès qu'il les entendit, à une vitesse prodigieuse au vu de sa taille, et alla se réfugier sous une voiture.

Arrivés au bout de la première rue, ils hésitèrent quelques instants avant de tourner à droite, s'engageant dans un chemin similaire. Tout se ressemblait dans ce quartier, mais tout était si nouveau pour eux qu'ils ne s'en lassaient pas. Plusieurs vieux panneaux d'antiques échoppes, mais ce n'était vraisemblablement pas un haut-lieu du commerce de la Ville.

Quelques autres microcosmes de verdure plus loin, ils arrivèrent sur une place, au moins deux fois plus grande que celle de Peripith. Au centre trônait une construction vraisemblablement bien plus ancienne que les autres, faite de trois étages dont les murs étaient d'une pierre lisse et jaunie. Rétrécissant à mesure qu'elle prenait de la hauteur, elle se terminait par une pointe, et une croix érodée par le vent à son sommet. Elle ne tiendrait sans doute plus très longtemps. La porte était grande ouverte, et après quelques secondes d'hésitation, ils se dirigèrent vers elle et entrèrent dans l'édifice.

L'intérieur était une large voûte, soutenue par des piliers. De part et d'autre, sur les murs, plusieurs vitraux ouvragés, certains d'entre eux brisés et laissant entrevoir le ciel gris. Quelques chaises en bois posées pêle-mêle au milieu. Et au bout, un pupitre de pierre. Au plafond se trouvait une étrange peinture, magnifique, qui semblait raconter une histoire se déroulant dans un monde fantastique.

— Je sais ! s'écria soudain Cret, dont la voix résonna fortement dans l'édifice.

Quand l'écho se fut tu, il continua, moins fort :

— C'est une Église. Y en avait plein avant les Coffres, mais elles ont toutes été détruites. Enfin, pas dans la Ville, on dirait.

— C'est... c'est super beau, s'émerveilla Akept.

L'endroit était en effet à couper le souffle, incomparable avec quoi que ce fût à Inith ou à Peripith. Ici, on n'avait pas privilégié la

praticité, et mis, au contraire, presque exclusivement l'accent sur l'ouvrage et la beauté.

En hauteur était placé ce qui ressemblait à un grand instrument de musique, du moins le supposaient-ils du fait du léger son qu'il produisait grâce au vent. Ou peut-être était-ce leur imagination qui leur jouait des tours.

— Dis, Cret... Y a un truc qui va pas ici, non ?

Le jeune homme se tourna vers son aîné et le regarda avec circonspection.

— Tu veux dire quoi ?

Akept chercha ses mots quelques instants, puis joignant le geste à la parole, il écarta les bras comme pour accuser les lieux.

— Tu trouves pas que c'est beaucoup trop propre ? Ça fait des siècles que c'est à l'abandon, devrait plus rien y avoir. Limite, l'Église devrait s'être écroulée, comme les tunnels d'en-dessous.

Cret fit la moue puis regarda à son tour, et tressaillit. Son aîné avait raison. Cet endroit avait un air étrange. Il sonnait... entretenu.

— Quand on est entrés dans la Ville, avoua-t-il, j'ai entendu un truc. Y a un oiseau qui s'est envolé mais c'était beaucoup trop fort, il pouvait pas avoir fait ça tout seul.

Il laissa un blanc. Akept le regardait, bouche bée, puis dit :

— Toi aussi, tu te sens observé depuis qu'on est entrés ici ?

Son cadet passa une main sur sa bouche. Ils avaient tous deux eu exactement le même sentiment, mais à aucun moment ils n'avaient jugé bon de le communiquer, pour ne pas effrayer l'autre.

D'un commun accord, ils cessèrent de parler et de bouger et commencèrent à épier la moindre anomalie, aux yeux et à l'oreille.

Dix secondes passèrent. Mais il n'y avait là que le léger bruit du vent qui s'engouffrait par les fenêtres brisées.

Finalement, Akept soupira.

— Mouais... Dans le doute, j'ai pas envie de savoir. Allez, on sort, on reste discrets, on trouve ce qu'on cherche et on rentre. Plus vite on sera partis, plus vite tu seras soigné.

Cret sourit. Il avait oublié l'urgence de son état. Quand la phase aiguë débiterait, il espérait au moins qu'il serait capable de marcher. Mais dans le doute, ils devaient faire le plus vite possible. Ce soir, ou le lendemain, ils seraient sur le chemin du retour.

Ils restèrent encore ici un instant à contempler les vitraux, la peinture, le lointain plafond, avant de se diriger de nouveau vers la porte d'entrée. Quand ils ressortirent de l'édifice religieux, il n'y avait rien d'autre que le silence, troublé par le vent et quelques cris d'animaux, pour les accueillir. Tout était calme et il n'y avait aucun signe d'une quelconque présence humaine. Même les bêtes ne semblaient pas s'aventurer par ici.

Ils décidèrent, au hasard une fois encore, de tourner à droite, dans une rue pas moins grande que toutes les autres. Dix minutes plus tard, ils arrivaient en bordure du fleuve. Un air plus frais leur frotta le visage et ils purent apercevoir quelques mouettes qui volaient çà et là. Se penchant légèrement par-dessus un petit muret de pierre, ils purent apercevoir l'eau, sombre et légèrement brune, qui s'écoulait tranquillement. Même ça, jamais de leur vie ils ne l'avaient vu.

II

En continuant à longer le fleuve vers le nord de la Ville, Cret et Akept ne tardèrent pas à entrer dans ce qui devait avoir été un quartier commercial. Le nombre de pancartes à moitié détruites de magasins abandonnés avait considérablement augmenté, mais la plupart d'entre eux demeuraient vides et les deux historiens ne cherchèrent même pas à aller vérifier.

Néanmoins, en quittant à nouveau un grand axe pour rechercher des rues plus modestes, ils trouvèrent miraculeusement une échoppe qui n'avait pas encore été libérée de son contenu. Et comble de la chance, parmi ce même contenu se trouvait, légèrement dissimulé derrière l'entrée, exactement ce pour quoi ils étaient venus : des livres.

Poussant un cri de joie, Cret se dirigea en courant à l'intérieur, suivi de son aîné qui marchait en souriant. Le jeune homme commença à

farfouiller dans toutes ces lectures et se posa un moment la question de savoir s'il devait tout prendre pour le fourrer dans son sac. Interrogeant Akept du regard, celui-ci rit avant de répondre :

— Tu vas pas avoir la place. Prends le plus intéressant et on continue. Si ça, c'est pas vide, y en aura d'autres pareilles.

Son cadet fit la moue, mais acquiesça. De toute façon, il ne s'agissait pas d'une bibliothèque : l'intégralité du contenu littéraire de ce magasin tenait dans un petit bac. Les ouvrages étaient usés et n'avaient pas l'air particulièrement longs. Se concentrant pour lire les premières lignes du résumé de l'un d'eux, dont l'écriture ressemblait au discours du Présidore Dener, il le reposa, légèrement déçu, et après quelques minutes d'hésitation, il en prit un autre, à la couverture stylisée et avec pour titre « *La nuit a dévoré le monde* ».

— C'est toujours ça de gratuit, plaisanta-t-il.

Akept éclata de rire.

— Bon, c'est pas tout, dit-il ensuite, on a un job à faire.

Son cadet soupira. Il en avait presque oublié le contrat.

Ils s'affairèrent donc de plus belle dans cette boutique et entreprirent de récupérer tout ce qui semblait être en état et avoir de la valeur. Il devait s'agir d'un petit bazar vu qu'ils y trouvèrent tant des ustensiles de cuisine que quelques tee-shirts aux inscriptions indéchiffrables. La boutique en elle-même était sobre : le sol était carrelé, les murs blancs, quelques traces d'une peinture qui n'avait pas tenu et d'obscurs posters depuis longtemps décrochés. Pas grand-chose à se mettre sous la dent, mais c'était déjà mieux que rien.

Techniquement, ils auraient pu revenir avec ça et honorer leur contrat, mais ils auraient eu mauvaise conscience.

Cret tomba alors sur un miroir, qui se trouvait au fond du magasin mais permettait de voir la rue, et secoua la tête pour vérifier que ce qu'il voyait était bien vrai : une silhouette, vraisemblablement humaine, les observait à distance. Il se retourna et courut à la sortie, agrippant ses bras contre les parois de l'entrée pour se pencher et observer des deux côtés. Il entendit quelques bruits, qui auraient tout aussi bien pu être provoqués par des animaux errants, mais ne vit rien.

Akept avait suivi la scène et le regardait avec circonspection. Éludant son inquiétude, son cadet lui proposa de quitter les lieux, arguant qu'ils n'y trouveraient pas grand-chose de plus. L'aîné acquiesça, et lorsqu'ils sortirent du magasin, ils en cherchèrent immédiatement un deuxième.

Retournant au niveau du fleuve, ils découvrirent alors un pont, en partie effondré mais encore praticable, qui reliait les deux rives. Après s'être concertés quelques secondes, ils décidèrent de passer de l'autre côté. Ce faisant, ils avaient l'impression qu'une toute nouvelle partie de la Ville s'offrait à eux. Ils espéraient juste être capables de se retrouver après, mais les points de repère étaient nombreux et ça ne devrait pas être trop un problème.

Une fois passés, ils reprirent un grand axe en espérant y avoir plus de chance. L'étrange sensation d'être observés et l'appréhension des deux historiens à ce sujet avaient pratiquement disparu, comme si le fait d'avoir traversé un pont les avait fait passer d'un pays à un autre. Quelque part, c'était le cas, car le premier panneau qu'ils avaient trouvé en arrivant sur l'autre rive indiquait la formule : « *Ici commence le territoire du Parlement de Kaptal* ».

— Oulah, c'est pas rassurant, avait dit Akept, mi-plaisantin mi-sérieux.

Pour autant, derrière, plus aucun incident ne se produisit avant qu'ils ne découvrent enfin un second magasin où subsistaient quelques trésors.

Il s'agissait visiblement d'une ancienne boutique technologique où les historiens trouvèrent par chance un objet dont ils avaient fort besoin : une véritable carte, plus précise encore que celle que leur avait donnée le vendeur et qui les avait conduits à leur désastreux détour. Ils ne pouvaient pas se permettre de faire la même chose en revenant, surtout avec la combinaison endommagée de Cret.

Ainsi une carte d'époque allait leur être très utile. Ne perdant pas de temps, ils l'ouvrirent immédiatement et commencèrent à regarder son contenu. La carte étant assez grande, ils parvinrent, malgré quelques

difficultés, à y situer Peripith d'une part, et la centrale nucléaire d'autre part. Sortant un stylo qu'ils avaient pris en réserve avec leurs livres de son sac en bandoulière, Akept entreprit de dessiner grossièrement les contours de la zone radioactive. Puis il marqua bien précisément les repaires que les deux historiens devaient trouver sur leur chemin, et qui les aiguilleraient vers leur destination de retour.

Une nouvelle fois, Akept tenta de convaincre son cadet de repartir maintenant :

— On a des livres, on a une carte, on a honoré le contrat.

— Je t'ai dit non, répliqua Cret, maintenant qu'on est là, faut qu'on cherche des réponses. On est pas venus pour honorer ce contrat, à la base, je te rappelle, c'était juste le prétexte. Donc on continue à chercher.

Sa détermination n'admettait pas le moindre argument contraire et Akept soupira en signe de capitulation.

Ils sortirent de cette deuxième échoppe, leur sac rempli de plus de ressources qu'il n'en fallait pour honorer leur contrat avec des félicitations. Il ne leur restait désormais plus qu'une chose à faire : trouver des livres d'histoire qui leur permettraient d'explorer leur passé et de découvrir par la lecture la façon dont la Dernière Guerre avait provoqué la désertion des villes et la chute des structures étatiques, et dans quel ordre.

Ils progressèrent donc, encore et toujours vers le nord, allant de grands boulevards en grands boulevards, croisant plusieurs fois de nouveaux escaliers s'enfonçant dans la terre, avant d'enfin trouver la pancarte qu'ils cherchaient : « Librairie ». Ils savaient ce que cela signifiait et échangèrent un sourire avant d'entrer dans le magasin.

Mais ils furent très déçus. Il n'y avait plus rien de palpable, plus aucun ouvrage en papier. Seulement de petits appareils plats allant du noir au blanc et munis de petits écrans incrustés dans le plastique. Ils s'en approchèrent, l'air de rien, et Cret en prit un dans sa main. Cela ne ressemblait pas à grand-chose, mais il se demanda, avec perspicacité, si cela ne servait pas justement à lire un livre. Pour

autant, l'objet ne s'allumait pas et après des siècles passés à prendre la poussière, il était très probablement hors d'usage.

Le jeune homme profita de ce laps de temps pour proposer à son aîné de faire une pause, ce que ce dernier accepta, quoiqu'un peu à contrecœur. Ils prirent deux chaises qui traînaient dans la boutique et s'y assirent quelques minutes. Cret en profita pour sortir de son sac le petit livre de poche qu'il avait pris un peu plus tôt, et en lut la quatrième de couverture.

« Après une soirée mouvementée, Antoine Verney se réveille dans un appartement parisien vide, maculé de sang. Dehors, c'est la guerre. La police lutte inutilement contre une armée de zombies affamés, qui ne cesse de s'agrandir. Face à cette catastrophe, Antoine, qui n'a rien d'un héros, décide de se barricader dans l'appartement. Mais les zombies ne sont pas la seule menace dans ce monde apocalyptique. »

Troublé, Cret se demanda si cet ouvrage ne racontait pas un événement de la Dernière Guerre. Certains mots lui étaient complètement inconnus. Mais s'il avait été écrit avant le conflit, cela aurait voulu dire que même en temps de paix, les humains ne pensaient qu'à la guerre. Pour autant, l'invasion d'Inith par les Pertebiens en était la preuve. Une chose était sûre : il avait diablement envie d'ouvrir ce livre. Mais présentement, il n'en avait pas le temps.

Passées ces cinq minutes de repos, ils se levèrent et remirent bon gré mal gré leurs sacs sur leurs épaules. Et lorsqu'ils sortirent du magasin, Cret put apercevoir distinctement un être humain passer le coin de la rue dans la direction d'où ils venaient.

III

Cela faisait déjà trois heures qu'ils exploraient la Ville, marchant lentement et découvrant ses recoins, et désormais, ils pouvaient presque en avoir la certitude : ils étaient suivis. Impossible de savoir si

c'était récent ou si ç'avait été le cas depuis leur arrivée, quand Cret avait entendu ce bruit suspect au niveau de la muraille.

Ils restèrent tout d'abord immobiles plusieurs minutes devant l'entrée de la librairie, regardant dans toutes les directions pour essayer de repérer quelqu'un. Mais celui ou celle qu'ils avaient aperçu ne se montrait pas.

— Il nous suit peut-être pas, relativisa Akept. Si ça se trouve, les farfouilleurs se montrent jamais aux autres, et c'est nous qui sommes trop bruyants.

Cret fit la moue mais acquiesça lentement, moyennement convaincu. Ils décidèrent donc de se remettre en marche et de presser le pas, tout en se retournant régulièrement pour voir s'il y avait quelqu'un derrière eux.

Cet individu n'était visiblement pas habitué à ce genre de chose et ne parvenait jamais à être totalement discret, si bien qu'il se faisait légèrement remarquer de temps en temps, attisant les craintes de ceux qu'il surveillait. Cependant, la distance entre les deux parties ne diminuait pas et il ne semblait pas vouloir les attaquer.

— Il nous suit pour quoi à ton avis ? demanda Cret, qui avait de plus en plus de mal à tenir sous cette pression sous-jacente.

— J'en sais rien. Peut-être qu'on est sur son territoire, comme la meute de chiens dans la forêt. Dès qu'on sera sortis de la Ville, on nous laissera tranquilles. Faut vite qu'on trouve une autre librairie.

Néanmoins, après vingt bonnes minutes de recherches infructueuses, au cours desquelles ils avaient trouvé un autre magasin lui aussi complètement vide, ils commencèrent à désespérer de jamais obtenir ce qu'ils cherchaient.

Là où ils marchaient, les immeubles étaient bien plus grands que les premiers, faits d'une pierre visiblement assez ancienne et sculptée dans des motifs ouvragés et gracieux. Les boulevards étaient larges et les lieux avaient un aspect fort majestueux, ce qui ne faisait qu'accentuer l'appréhension que les deux amis ressentaient désormais de nouveau.

— On devrait peut-être essayer de l'attraper, proposa alors le cadet.

— T'es fou ? répondit Akept. Pour l'instant il nous a rien fait.

— Ouais, fin t'as déjà vu des gens suivre d'autres gens juste pour le plaisir ? Non seulement ce type doit pas nous vouloir du bien, mais en plus, ils pourraient aussi être plusieurs.

Ce faisant, Cret se retourna et scruta le boulevard. Peut-être pensait-il être invisible, mais l'individu qui les filait depuis tout à l'heure se cachait derrière une voiture et ses pieds dépassaient. Il ne pouvait s'agir que d'un humain.

Arrivant à un croisement, les historiens tournèrent brutalement à droite, puis coururent sur une dizaine de mètres avant de s'immobiliser dans un renfoncement, contre la vieille porte en bois d'un immeuble. Ils s'accroupirent et attendirent que celui ou celle qui les suivait se montre enfin. Ce moment arriva lorsqu'un jeune adolescent boutonneux aux cheveux bruns arriva à leur niveau et s'immobilisa devant eux, complètement pris au dépourvu. Il était habillé d'amples vêtements en cuir qui devaient faciliter les mouvements et rendre discret, mais n'avait pas dû être entraîné à prendre des gens en filature.

Cret et Akept se levèrent comme un seul homme et se ruèrent sur lui, mais le jeune garçon, agile, les esquiva, et s'enfuit dans la direction opposée à celle d'où il était venu. Sans attendre, les deux historiens s'élancèrent à sa poursuite, tout en pestant contre le sort qui les avait fait rater leur cible. Ils ne devaient pas le laisser les emmener trop loin, où ils risqueraient d'être bien incapables de revenir sur leurs pas et de sortir du bon côté de la Ville.

Le cadet s'échina donc à mémoriser au maximum toutes les directions dans lesquelles le fuyard les faisait tourner. Droite, droite, gauche, droite, gauche, gauche, droite. Il commençait à perdre le fil, mais le jeune garçon devant eux commençait aussi à perdre du terrain, et ils ne tarderaient pas à mettre la main dessus. Au pire, ils pourraient toujours l'obliger à les conduire à la sortie de la Ville, de l'autre côté du fleuve.

Cet adolescent était rapide, mais il manquait d'endurance, un don que les longues journées passées à travailler aux champs et à courir d'un bout à l'autre du village d'Inith avaient offert aux deux historiens. Des dix mètres qui les séparaient du fuyard au début de leur course n'en subsistaient que quatre. Il ne leur faudrait plus que quelques minutes pour le rattraper, et ce, malgré le poids de plus en plus lourd des sacs qui reposaient sur leurs épaules.

Au bout de quinze minutes de course effrénée, le jeune garçon tourna dans ce qui se révéla vite être une impasse. Cret et Akept y étaient déjà entrés à leur tour lorsqu'il eut l'air de se rendre compte de l'erreur qu'il avait commise. Il piqua donc un sprint jusqu'au fond de la rue, et s'immobilisa contre un mur, pétrifié, fixant ses deux poursuivants comme s'ils étaient deux prédateurs qui allaient le réduire en charpie.

Akept était passablement énervé d'avoir perdu tout ce temps pour rattraper le fuyard, mais Cret lui fit signe de ne pas crier sur leur espion présumé. Ils reprirent tranquillement leur souffle, et le cadet sourit au jeune garçon.

— On a aucune raison de te vouloir du mal, t'inquiète. Euh... Tu comprends ce qu'on dit ?

L'intéressé secoua vivement la tête de haut en bas en signe d'affirmation.

— Super. Moi c'est Cret, et lui, c'est Akept. On est juste des farfouilleurs. Tu t'appelles comment ?

Le jeune garçon regarda les deux hommes avec un mélange d'appréhension et d'étonnement, avant de répondre prudemment :

— Téo...

Mais alors que la situation semblait commencer à s'apaiser, de nombreux bruits de pas se firent entendre non loin de l'entrée de la rue. L'adolescent ne tarda pas à soupirer, incapable de dissimuler son soulagement.

Akept, plus vif que son cadet, réagit immédiatement :

— On se casse !

Et, attrapant Cret par la main, il se mit à courir dans le sens inverse en l'enjoignant à faire de même.

Alors même qu'ils sortaient de l'impasse, ils tombèrent nez à nez avec un groupe de soldats, vêtus d'amples combinaisons noires, leurs têtes couvertes par des masques à gaz et armés d'étranges fusils que les historiens n'avaient jamais vus, pas même dans leurs livres. Cret et Akept n'attendirent pas un mot de leur part pour courir à perdre haleine dans la direction opposée. Des coups de feu furent tirés dans leur direction mais manquèrent leurs cibles.

Les deux historiens tournèrent vivement à droite et cherchèrent à rejoindre les lieux par lesquels ils étaient déjà passés. Tant pis pour les livres ; dans l'immédiat, ils devaient sauver leur peau.

— Putain mais ils nous veulent quoi, ces tarés ?! s'exclama Akept.

Cret était aussi apeuré que profondément frustré : il était venu à la Ville pour obtenir des réponses sur le passé de l'humanité, et tout ce qu'il avait trouvé était un livre à peine plus gros qu'un essai et d'autres humains qui voulaient visiblement leur mort. Il avait risqué sa vie à plusieurs reprises pour pratiquement rien. Et en même temps, il sentait que s'il s'en sortait, il ne regretterait pas un seul instant de tout ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Inith.

Des coups de feu tirés derrière eux leur indiquèrent que les inconnus armés étaient toujours à leurs trousses. Les deux historiens ne ralentissaient pas le rythme, mais ils sentaient que leurs sacs commençaient à réellement leur peser. Ils avaient été suffisamment fatigués par leur première course-poursuite, et désormais, ils n'étaient plus les chasseurs mais les proies.

Alors que la distance entre les deux parties n'augmentait pas et allait plutôt en diminuant, Akept attrapa son cadet par le bras et pointa du doigt l'un des escaliers descendant dans les profondeurs de la Ville.

— Par là ! Ils oseront pas y aller !

Cret, affolé, secoua d'abord la tête en signe de dénégation, mais se rendit vite à l'évidence : ils n'avaient pas du tout le choix. Bifurquant sur leur gauche, ils se dirigèrent vers l'une de ces bouches béantes et

dévalèrent les marches. Ils arrivèrent presque immédiatement dans une sorte de hall bas de plafond où d'étranges barrières métalliques leur barraient le passage. Mais ces dernières n'étaient plus efficaces depuis bien longtemps et ils n'eurent aucun mal à les passer.

Ils atteignirent l'entrée d'un réseau de couloirs qui descendaient encore plus profondément et ne s'étaient visiblement pas encore effondrés. Mais il n'y avait aucune indication. Alors qu'ils hésitaient sur la marche à suivre, les bruits de pas de leurs poursuivants, qui avaient vite compris par où leurs cibles étaient passées et descendaient à leur tour, les convainquirent de prendre un chemin au hasard. Chaque problème en son temps.

Ils continuèrent à descendre de plus en plus profondément, allumant leur lampe torche pour y voir quelque chose dans cette obscurité grandissante avant de déboucher dans une salle gigantesque, où de nombreux autres couloirs semblaient aboutir eux aussi. Deux chemins étaient séparés par un trou peu profond où avaient été aménagés des rails métalliques sur des planches de bois. De part et d'autre de la salle, deux larges tunnels aux parois circulaires qui allaient vers des ténèbres encore plus obscures que celles où ils étaient déjà.

— On fait quoi ? demanda Cret. On doit les avoir semés maintenant.

Il ravala immédiatement ses paroles. Le contingent venait juste de déboucher de l'autre côté du trou, lui aussi muni de lampes torches. Les soldats braquèrent leurs armes sur les deux historiens.

— Vous faites plus un mouvement ! On vous tient en joue ! Mettez les mains en l'air ! Si vous essayez de partir, on vous abat pour délit de fuite.

Les intéressés n'avaient plus le choix, et obtempérèrent.

— Mais vous nous voulez quoi, putain ? leur cria Akept. On a rien fait, on est juste des farfouilleurs !

— Vous êtes sur notre territoire, alors vous dépendez de notre juridiction. Maintenant, fermez-la.

L'aîné des historiens serra les lèvres avec un regard mauvais. Cret, lui, regardait les soldats d'un air implorant. Ils n'avaient plus d'autre choix que de leur obéir. Mais lorsqu'ils pointèrent deux armes sur eux,

plus petites que les fusils mais pas moins menaçantes, il songea qu'ils auraient mieux fait de courir malgré tout. Il sentit alors une douleur soudaine dans sa cuisse, puis perdit connaissance.

Chapitre 5 : Le procès

I

Pour la première fois de sa vie, Cret fut incapable de dire où il se trouvait lors de son réveil. Les sens en alerte, il se redressa et se mit immédiatement sur ses pieds, avant de retomber brutalement et de vomir sa bile. Un violent spasme assaillit son corps, suivi d'une douleur fugace. À tâtons, il retrouva la couchette sur laquelle il avait ouvert les yeux et s'y rallongea. Il avait une forte fièvre et tous ses membres lui faisaient mal.

— Cret ? T'es réveillé ?

— Hein ? Euh... Oui...

Akept était à son chevet et le regardait avec inquiétude. Une petite source de lumière provenant du dehors de leur cellule, et qui pénétrait les fentes de la porte, permettait aux deux historiens de se voir. De plus, on leur avait laissé leurs sacs. C'était déjà ça. En vérité, cela faisait une semaine qu'ils étaient là, mais le cadet était incapable de s'y faire. Le jeune homme regarda son aîné avec détresse, se retenant de pleurer.

— Ça a commencé, pas vrai... ? dit-il.

Akept voulut lui mentir, mais son cadet n'était pas dupe. Alors il baissa les yeux et répondit simplement :

— On dirait bien.

— Dis... Tu crois que je vais mourir ?

L'aîné étouffa un sanglot, pas assez discrètement pour que son ami ne le remarque pas.

— Non... Je pense pas, non...

Mais rien dans les yeux d'Akept n'indiquait qu'il était serein.

Son cadet rabattit difficilement la tête en arrière et regarda la porte.

— T'es allé voir ?

— Ouais... Y a un type qui nous garde mais il répond pas quand je lui parle. Je pense pas qu'il ait le droit.

Le lit sur lequel Cret se trouvait n'était pas agréable car le matelas sommaire qui avait été posé dessus était bien trop fin et ne parvenait donc pas à masquer la dureté de la pierre. En outre, il commençait vraiment à avoir faim, mais rien ne venait indiquer qu'on serait disposé à leur donner quoi que ce fût à manger. Leurs réserves de barres nutritives s'étaient réduites à peau de chagrin.

Leur cellule de prison – car il pouvait difficilement s'agir d'autre chose – était assez étroite et Akept, qui n'avait pas de mal, lui, à se tenir debout, peinait à y faire les cent pas. De temps à autre, il jetait un œil dans la petite fente creusée dans la porte au niveau du visage, comme pour voir si le garde muet avait soudainement décidé de bouger. Cret ne pouvait pas connaître la conclusion, mais vu le regard déçu qu'arborait à chaque fois son aîné en se retournant, elle n'était pas difficile à deviner.

La fièvre repartant de plus belle, le jeune homme malade se laissa aller à gémir. Tout de suite, Akept fut à son chevet pour le rassurer.

— On a encore des supprimeurs ?

— Non, tu les as tous pris sur le chemin. Mais t'inquiète, ils doivent avoir de quoi te soigner, ici. On verra quand quelqu'un qui parle va venir nous chercher.

— Ah, parce que tu crois que quelqu'un va venir pour nous ? ironisa Cret avec abattement.

Son aîné haussa les épaules.

— Y a bien un garde. S'ils comptaient pas nous sortir, il serait même pas là.

— Si ça se trouve, il est mort.

— Mais non, débile, je l'ai vu respirer. Tu crois quoi ?

Le jeune homme voulut éclater de rire, mais il ne réussit qu'à laisser échapper un borborygme incompréhensible avant de se tourner pour vomir une nouvelle fois. L'odeur était de plus en plus insupportable.

Ils finirent par entendre des bruits de pas, d'abord vagues, puis bien présents, signe que plusieurs personnes se rapprochaient de la pièce

dans laquelle ils étaient tenus au secret. Le garde salua les individus avec déférence et se déplaça pour ouvrir la porte.

Cette dernière s'écarta dans un grincement pour laisser entrer deux soldats armés et une femme en robe grise.

— Tous les deux, vous allez devoir suivre mes hommes.

Elle parlait bizarrement, avec une sorte de condescendance dans la voix et un ton proche de celui du Présidore Dener qui ne semblait admettre aucune contestation. Elle était à n'en point douter une figure d'autorité pour ceux qui vivaient dans la Ville.

Akept était déjà sur ses pieds et enfila ses sacs et ceux de son ami, mais Cret, lui, n'arrivait pas à se lever. Il était toujours maintenu par la fièvre dans un état semi-comateux. Son aîné tenta bien de plaider sa cause, mais la femme en robe ne lui fit aucun cadeau. On le força à se mettre debout, ce qui ne manqua pas de lui faire vomir tout ce qui devait rester de concret dans son estomac et qu'il n'avait pas encore rendu. Le liquide éclaboussa les chaussures des soldats, et la femme en robe se retourna vivement avec une grimace de dégoût.

— S'il vous plaît ! Il a la maladie des radiations ! Faut qu'il ait des soins !

Mais leur seule réponse fut de prendre les deux jeunes gens par les bras pour les sortir de force de leur cellule. Ils furent traînés par les gardes le long d'un couloir étroit aux murs irréguliers, puis durent monter un escalier aux marches poussiéreuses qui les amena à sortir dans une large cour, bordée d'arbres, de quelques touffes d'herbes folles, entourée de grands bâtiments et faite d'un sol de béton craquelé par les végétaux.

Il faisait plein jour et le soleil diffusait une chaleur intense tranchant radicalement avec la froideur humide de leur cellule. Cret, ébloui par la lumière, se sentit vite transpirer – il devait être environ midi. On leur fit traverser le large espace toujours sans un mot jusqu'à l'une des portes du bâtiment d'en face. Ils montèrent un bruyant escalier de fer puis passèrent une nouvelle porte, et entrèrent enfin dans un petit amphithéâtre. Encore une première pour les deux historiens, mais Cret était un peu déçu – il imaginait ça plus grand.

L'intégralité des places étaient occupées par des hommes et des femmes de tous âges qui, quand ils n'étaient pas occupés à converser à voix basse, toisaient les deux historiens avec un mépris non dissimulé. La femme en robe alla se placer en bas de l'amphithéâtre, au-devant d'un pupitre de pierre qui semblait n'avoir rien à faire là, puis désigna du doigt deux chaises en plastique aux détenus, qui, après un instant d'hésitation, furent contraints à s'y asseoir par les soldats, qui firent pression de leurs armes sur leurs dos.

Malgré sa faiblesse physique, Cret n'avait pas arrêté de cogiter et commença soudain à comprendre.

— Un procès... ?

Et comme en écho à la pensée que le jeune homme venait d'exprimer à voix haute, la femme en robe s'éclaircit la gorge et déclara :

— Ouverture des procès numéro 26 et 27. Sont ici jugés les dénommés Cret Sans-nom et Akept Sans-nom au motif d'accusation suivant : pénétration illégale du territoire kaptalien.

— Vous vous foutez de nos gueules ?

La réaction d'Akept avait été immédiate.

— Les accusés sont priés de conserver un langage poli et courtois, lui répondit-on laconiquement.

Complètement désabusé, l'aîné des deux historiens s'enfonça dans sa chaise, le regard noir et les bras croisés. Cret, lui, essaya de la jouer plus finement. Réunissant ses faibles forces, il se redressa du mieux qu'il pouvait et prit l'air le plus innocent possible.

Aucun procès n'avait jamais eu lieu à Inith mais il en avait vu dans les livres de Décovarr, et il savait vaguement à quoi cela ressemblait. Il savait aussi une chose : lui et Akept n'avaient rien à se reprocher.

— Nous allons maintenant écouter le témoin de l'accusation, déclara la femme en robe derrière son pupitre.

La personne qui se présenta à la gauche des deux historiens n'était autre que le jeune Téo. L'adolescent détailla alors comment il les avait vu arriver, fouiller dans des boutiques et marcher comme si rien ne les

dérangeait. Cret n'en croyait pas ses oreilles : vu sous cet angle, lui et son aîné apparaissaient comme de véritables profanateurs.

Le jeune homme s'empressa de poser une main réconfortante sur le dos d'Akept. Il sentait bien que ce dernier fulminait, mais s'il en croyait son expérience purement théorique, ils ne devaient surtout pas parler avant que les jurés ne les y autorisent.

Quand Téo eut terminé son récit, la femme en robe frappa dans ses mains pour réclamer le silence et dit :

— Bien, je préconise une peine d'emprisonnement à perpétuité sans remise. Je m'adresse maintenant aux accusés : qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Prenant son courage à deux mains, et tout en s'efforçant d'adopter le même phrasé que son interlocutrice, Cret prit la parole :

— ... Nous sommes des étrangers, sous la juridiction du village d'Inith. De fait, nous ne reconnaissons pas la juridiction du... territoire kaptalien. Souhaitez-vous un conflit diplomatique avec notre village ? Après tout, nous ne sommes pas venus dans un but hostile. Nous étions mandatés par un contrat inviolable, pour récupérer des objets dans cette Ville. Nous ne savions même pas qu'elle était habitée... Aussi ! si vous nous laissez partir, nous pouvons nous faire vos émissaires pour les villages d'Inith, de Peripith... et de Perteb, dans le but d'établir des relations commerciales.

Il avait dit tout cela pratiquement d'une traite, réfléchissant à cent à l'heure pour ne pas donner l'impression de chercher une faille. Néanmoins, il avait trouvé l'idée des émissaires à la dernière minute, se disant que cela pouvait être une bonne échappatoire.

Malheureusement, la réponse de la juge ne fut pas celle que le jeune homme attendait.

— Être étrangers vous interdit de fouler notre sol. À ce titre, notre loi s'applique bel et bien pour vous. Et nous ne reconnaissons pas l'entité politique à laquelle vous clamez appartenir. Le Parlement de Kaptal est et reste l'instance juridique suprême du pays. Si vous n'avez rien à ajouter, nous allons procéder au vote.

Les espoirs de Cret s'envolèrent instantanément, mais Akept, lui, n'avait pas dit son dernier mot.

— Vous êtes complètement cons, sérieux ! On s'en fout de votre parlement, par chez nous, personne le connaît ! Moi, je veux juste qu'on soigne mon pote qui a été empoisonné par les radiations. Je m'en fous si je dois passer l'éternité en prison du moment qu'il sen sort ! S'il vous plaît !

Il s'était carrément levé de sa chaise pour implorer la juge et s'était retourné juste avant de terminer sa supplique pour capter son auditoire. Malgré son impulsivité, Cret lui reconnaîtrait toujours un grand sens de la répartie.

Mais pour faire plier la femme en robe, c'était bien trop peu.

— Notre centre de soins est réservé à nos citoyens. Votre demande est irrecevable. Nous allons maintenant passer au vote.

Un fracas se fit alors entendre et fut suivi d'une formidable détonation puis d'une explosion qui détruisit l'un des murs de l'amphithéâtre, dégageant maintes particules de bois et de poussière. Un nouveau groupe de soldats investit la salle du procès en pointant des fusils sur ses membres, qui ne pouvaient opposer aucune résistance. Les deux individus armés qui avaient sorti Cret et Akept de leur geôle avaient été immédiatement abattus, et à la vue de leurs corps sans vie, le cadet ne put réfréner un hoquet de stupeur.

— Saisissez-les ! hurla une voix issue du groupe d'intrus.

Sans aucune sommation, deux personnes se détachèrent du contingent et attrapèrent les historiens qui eurent à peine le temps de saisir leurs affaires avant d'être entraînés au milieu de leurs sauveurs. Ces derniers se remirent instantanément en mouvement et s'empressèrent de sortir de l'amphithéâtre puis du bâtiment lui-même. Cret fut profondément soulagé de retrouver les rues de la Ville, mais face à la situation en cours, il demeura désespérément confus.

II

Encerclés qu'ils étaient par ces inconnus en tous points semblables aux précédents, les deux historiens étaient parfaitement incapables de voir où ils allaient, se contentant d'être traînés à un autre bout de la Ville. Le groupe qui les avait libérés avait essuyé plusieurs salves de tirs venant d'adversaires probablement de mèche avec ceux qui avaient conduit Cret et Akept en prison, mais s'en était sorti à chaque fois sans trop de dégâts collatéraux.

À un moment, Cret constata que le contingent traversait un nouveau pont, revenant donc de l'autre côté du fleuve. Il devait probablement s'agir de la frontière du Parlement de Kaptal, et derrière s'étendait le fameux Royaume de Sinlanber, par lequel les deux historiens étaient passés à leur arrivée. Le jeune homme se demanda alors si ces soldats y étaient liés, et le leur demanda immédiatement. Un fou rire général lui répondit.

— Pas du tout ! ajouta l'homme le plus proche. On est de la République de Belvil. Techniquement, on est effectivement dans le territoire de Sinlanber, mais ils sont nos alliés.

Une autre soldate releva la visière de son casque de protection, dévoilant un visage juvénile et constellé de grains de beauté, ainsi que des mèches de cheveux bruns épars.

— Vous inquiétez pas, les rassura-t-elle en souriant. Avec la République de Belvil, vous risquez plus rien.

Cret la considéra, intrigué. Encore un nom qui lui était inconnu. Mais il y avait un autre problème en ce qui le concernait : il se sentait extrêmement mal et éprouvait de plus en plus de difficultés à suivre la cadence du groupe. Son empoisonnement aux radiations n'avait pas disparu et la fièvre n'avait été diminuée que par le concours opportun de l'adrénaline. Son aîné ne tarda évidemment pas à remarquer son état et à en informer les autres soldats, leur expliquant brièvement la situation.

— Il va avoir besoin de soins, déclara la jeune femme. On a un centre de soins à Belvil. Je sais pas trop ce que c'est que la maladie des radiations, mais ça doit pouvoir se soigner dans le centre de soins.

Akept apparaissait comme moyennement rassuré, mais il n’y avait pas d’autre option. Cret aurait tout le temps de demander à leurs sauveurs pourquoi ils les avaient sortis de leur parodie de procès une fois remis sur pieds. Ne pouvant plus supporter la fièvre, et incapable de continuer à marcher, il se laissa tomber sur le sol. La Ville tournait autour de lui et ses paupières étaient de plus en plus lourdes. Après avoir vu son ami se mettre à son chevet, il se sentit soulevé par les bras puissants des soldats puis perdit connaissance.

Le réveil fut lourd, mais étrangement, mille fois plus agréable que les dix précédents. Pour la première fois depuis qu’il avait quitté Inith, il avait la sensation d’un véritable lit, doux et moelleux. Tout autour de lui était blanc, des murs au plafond en passant par ses draps et par la tenue de la personne qui était penchée au-dessus de lui. Alors que sa vue se précisait, il se rendit compte qu’il était enfermé dans une bulle de verre à peine visible mais dont les reflets trahissaient la présence. Paniquant légèrement, il leva les bras et plaqua ses mains contre la paroi pour tenter de la soulever, mais il n’y parvint pas.

— Vous inquiétez pas, le rassura l’inconnu vêtu de blanc. Vous êtes au centre de soins de la République de Belvil. Vous devez vous sentir mieux que quand on vous a mis ici. Vous allez bientôt pouvoir sortir, mais vous devez rester calme.

Obéissant à cette voix cristalline et rassurante, le jeune homme se laissa aller et se rendormit. Lorsqu’à nouveau il émergea, c’était maintenant Akept qui se trouvait à son chevet. Mais pour ne pas déroger à la règle, lui aussi était vêtu de blanc.

— Quand ils m’ont dit que tu t’étais réveillé, je suis venu immédiatement, dit-il avec un sourire en coin. Tu te sens mieux ? Ils ont dit que tu pouvais parler.

Cret n’en était pas aussi sûr. Cherchant à trouver ses mots, il se surprit pourtant à articuler de manière parfaitement intelligible :

— Ça va, mais c’est perturbant. On est où ?

Akept prit une inspiration et répondit :

— Dans la République de Belvil. Ils s'appellent ça comme ça mais je crois que c'est le nord-est de la Ville, en fait. Ils ont construit leur truc dans des anciens quartiers. Ils habitent les immeubles, et tout. Apparemment, ceux qui nous ont capturés y a deux semaines ont fait un peu pareil mais au nord-ouest.

Parmi les explications que lui avait fournies son aîné, un détail toucha particulièrement la conscience du jeune homme.

— Comment ça, y a deux semaines ?

— Hein ? Ah, oui, pardon, s'excusa Akept. On est là depuis deux semaines mais t'étais dans le coma tout ce temps. C'est eux qui t'y ont maintenu.

Cret avait déjà lu quelque chose à propos de cette technique médicale, mais la voir en application apportait une toute nouvelle perspective. Toutefois, il sentait que quelque chose n'allait pas. En effet, il percevait un léger malaise sur le visage de son ami.

— Se passe quoi ici ?

Akept soupira. Il n'était pas très bon pour mentir. Il expliqua alors à son cadet :

— En fait, on a été admis dans la République de Belvil. Je sais même pas pourquoi ils nous ont sauvés mais vu comment ils nous parlent, je crois qu'ils nous prennent pour leurs meilleurs amis. Le problème, c'est que j'ai vérifié, et y a aucun livre chez eux. Comme s'ils lisaient pas.

— Alors faut qu'on parte.

La réponse était on ne peut plus claire, comme le raisonnement dans la tête de Cret. Et visiblement, son aîné était d'accord avec lui.

— Oui, je sais. J'ai eu le temps d'y réfléchir et j'ai fini par trouver quelqu'un qui va nous aider.

— Bon... Tant mieux, alors...

Le cadet tenta de se lever mais sa tête heurta la paroi de verre. Étouffant un rire, Akept tapota la bulle et lui dit :

— C'est une bulle stérile. Ils ont mis ça pour te soigner. Je sais pas si c'est vraiment utile vu ta maladie à toi, mais ils ont présenté ça comme un genre de tradition, alors j'ai rien dit.

— Génial... Ils me l'enlèvent quand ?

L'aîné haussa les épaules. Néanmoins, quinze minutes plus tard, un membre du personnel vint en effet retirer la bulle avec un large sourire.

Après avoir passé deux semaines alité, réussir à sortir de son lit s'avéra pour le jeune homme mission impossible. Deux infirmiers, un homme et une femme, arrivèrent bientôt pour lui donner quelques médicaments qu'ils appelèrent sobrement « fortificateurs » et qui étaient censés l'aider à retrouver de la force.

La salle du centre de soins n'était pas bien grande ni particulièrement haute mais elle contenait juste assez d'espace pour que le jeune homme puisse pratiquer quelques exercices afin de bouger les jambes et les bras. Quelques jours supplémentaires furent cependant nécessaires avant qu'on ne lui annonce enfin qu'il pouvait sortir. Ses vêtements lui furent rendus et il fut presque triste de devoir enlever la chemise blanche qu'il avait portée pendant presque trois semaines. Ce faisant, il se fit la réflexion que cela faisait maintenant un mois qu'ils avaient laissé leur village derrière eux.

Lorsque enfin il passa la porte du centre de soins, il fut ébloui par la vision qui se présentait à lui. La taille et l'allure des immeubles lui indiquaient qu'il se trouvait toujours dans la Ville, mais tout ici était bien plus animé et vivant que tout ce qu'il avait pu voir avant dans sa vie. Les rues étaient constellées de guirlandes de fleurs qui pendaient aux pieds des immeubles, et des dizaines de personnes marchaient et vaquaient à diverses occupations, de la rue aux bâtiments alentours. Ici, on avait l'impression que la Ville n'avait jamais cessé de vivre. Et pour ce que Cret en savait, peut-être était-ce le cas.

Une femme à la peau brune vêtue d'une robe aux tons divers et colorés l'attendait devant la porte et lui sourit en lui tendant un petit carnet à la couverture brune en cuir.

— Bonjour, Cret d'Inith. Voici votre passeport. Vous êtes maintenant dans la République de Belvil. Ce soir, le maire vous

recevra dans son bureau pour vous expliquer pourquoi on vous a sauvés des Kaptaliens. Sur ce, passez une bonne journée.

Elle le salua puis s'en alla de son côté. Cret était tout émoustillé par cette rencontre – jamais il n'avait observé d'être humain semblable auparavant. Il regarda le fameux passeport et sourit : « *Cret d'Inith* » ; pour lui qui n'avait jamais eu de nom de famille, c'était un véritable honneur.

Akept l'attendait non loin et ils échangèrent une accolade fraternelle.

— Bon retour parmi les vivants, lui dit son aîné. Suis-moi, maintenant.

Sachant qu'Akept s'était probablement démené pendant ces deux semaines pour leur trouver un moyen de récupérer les réponses qu'ils cherchaient, Cret fut heureux de savoir que son ami l'avait attendu, et n'était pas parti les découvrir tout seul.

Ils remontèrent jusque tout en haut d'une rue ascendante puis longèrent les contours d'un grand parc dont les arbres l'apparentaient presque à une forêt citadine. Après dix minutes de contournement, ils croisèrent enfin une entrée et s'engouffrèrent à l'intérieur. Les deux historiens étaient visiblement montés au sommet d'une colline puisque de l'autre côté, les différents chemins descendaient jusqu'à un petit lac. Et au bout du pont qui les attendait en bas, quelqu'un stationnait et leur fit un signe en les voyant.

En s'approchant, Cret constata qu'il s'agissait d'une petite fille. Sans doute pas âgée de plus de dix ans, ses cheveux roux étaient ramenés dans une épaisse natte qui lui tombait sur les épaules et elle souriait avec espièglerie, comme un enfant qui s'apprête à jouer un tour, ou à dévoiler une surprise. Akept, lui, semblait déjà la connaître.

— Salut, Focs, dit-il. Cret, je te présente Focs. C'est elle qui va nous conduire à la Grande Bibliothèque.

III

Cret était allé de surprise en surprise depuis que les deux historiens étaient entrés dans la Ville. Lui qui pensait qu'elle était vide depuis des siècles suite à la disparition des structures étatiques, il découvrait qu'en plus d'être habitée, elle recelait trois grandes entités politiques qui semblaient liées d'une certaine manière aux défunctes structures étatiques. Il découvrait la République de Belvil, où la vie fourmillait bien plus que dans son village ou même à Peripith, et pour couronner le tout, il apprenait que toutes les réponses que lui et Akept cherchaient depuis leur arrivée ici se trouvaient centralisées en un seul endroit, une bibliothèque où l'on avait amassé tout le savoir restant de l'humanité. S'il avait pu avoir une conversation avec son lui du passé à ce sujet, il l'aurait trouvé incroyablement sot.

— La Grande Bibliothèque, expliqua la petite Focs de sa voix fluette, c'est là qu'on a mis tous les livres depuis longtemps avant ma naissance. Vous cherchez quoi ?

— C'est difficile à expliquer facilement, répondit Cret. On veut savoir ce qui s'est passé depuis la Dernière Guerre.

— Bizarre idée, répondit la jeune fille en haussant un sourcil. Eh ben, je vous laisse la surprise !

— Comment ça ? Tu sais quelque chose ? s'étonna le jeune homme.

Focs sourit sans répondre à la question, et se mit à courir vers l'autre extrémité du pont, en les enjoignant à la suivre.

Ils eurent tôt fait de quitter la République de Belvil, dont les sorties n'étaient pas particulièrement gardées ni surveillées. Akept prit cependant le soin de cacher son visage sous la capuche de son manteau de pluie jusqu'à ce que plus aucune autre âme qu'eux ne soit visible aux alentours. Devant l'incompréhension de son cadet lorsqu'il l'enleva, il s'expliqua brièvement :

— Apparemment, c'est la première fois qu'ils rencontrent des types qui viennent pas de chez eux. Donc ici, plein de gens connaissent mon visage, maintenant. Toi, ça va, t'étais dans ta chambre et personne d'autre que les infirmières t'a vu.

En d'autres termes, ils avaient dû leur survie à la chance, et Cret n'aimait pas trop ça. En retournant dans la partie fantôme de la Ville,

où plus aucun autre son que celui des oiseaux qui piaillaient et des quelques animaux courant parfois au détour d'une rue ne se faisait entendre, il se sentit envahi par une étrange nostalgie. Même si elle n'appelait des souvenirs vieux que de quelques semaines, ils étaient déjà assez marquants dans son esprit et lui remémoraient surtout une période où il était encore bien plus innocent qu'il ne l'était maintenant. Il n'avait même pas encore trouvé les réponses à ses questions, mais sa perception du monde était déjà complètement bouleversée.

Au bout d'environ une demi-heure de marche le long d'un grand axe abandonné, Focs se tourna vers eux en mettant son index devant sa bouche.

— On entre dans le territoire des Kaptaliens, là. C'est une route in... inter-nationale, mais faut faire attention parce qu'ils respectent pas toujours les règles. On est en guerre avec eux depuis longtemps avant ma naissance.

Tout en notant que la jeune fille s'utilisait toujours elle-même comme référentiel, Cret prit l'avertissement au sérieux – après avoir croupi pendant une semaine, malade comme un chien, dans les geôles du Parlement, il ne souhaitait aucunement y retourner. Il était de plus en plus inquiet.

— T'es sûr qu'on peut lui faire confiance ? chuchota-t-il à son aîné.

— T'inquiète pas, elle m'a déjà amené là-bas. Je suis pas rentré mais je sais qu'on risque rien si on la suit sans faire de bruit.

Cret regarda Akept avec de grands yeux étonnés – si lui s'était trouvé en face de l'édifice qui contenait toutes les réponses qu'il cherchait, il n'aurait pas été sûr de pouvoir résister à l'envie de les connaître immédiatement.

Quarante minutes de marche plus tard, ils arrivèrent enfin en vue de la fameuse Grande Bibliothèque. Cette dernière était un véritable palais. Un grand bâtiment bordant la rue servait de mur d'enceinte protégeant une entrée haute de plusieurs mètres derrière laquelle s'étendait une cour encore plus grande que celle que les deux

historiens avaient traversée au Parlement de Kaptal le jour de leur procès. Le sol était en outre couvert de gravier.

— La Grande Bibliothèque est super vieille, expliqua Focs. Je crois qu'elle a été construite avant la Quatrième Grande Guerre, et même dès le début, avant la Première Grande Guerre.

Le bruit de leurs pas était bien plus fort ici du fait de l'irrégularité du sol et de la forme des lieux, qui favorisait quelque peu l'écho. De l'autre côté de l'entrée se trouvait une porte en métal.

— Tu veux dire quoi quand tu parles de troisième, quatrième guerre ? demanda Cret.

La jeune fille se retourna et le regarda comme s'il était parfaitement inculte.

— Bah quoi ? Les Quatre Grandes Guerres ! Vous avez rien appris chez vous ?

Cette phrase, brève mais dure, acheva de clouer le bec de l'historien. Il haussa les épaules et la suivit sans mot dire jusqu'à l'intérieur. Il avait dix ans de plus qu'elle, et malgré tout, elle en savait plus que les deux historiens sur leurs sujets de prédilection. Akept, lui, n'affichait aucune expression. Sans doute en avait-il déjà fait l'expérience.

Dès que le trio entra dans la Grande Bibliothèque proprement dite, les historiens furent complètement estomaqués. Jamais dans leur vie ils n'avaient vu autant de livres empilés dans un même endroit, et encore ne s'agissait-il que de l'entrée. Le long des murs, même sur les marches de l'escalier, des centaines d'ouvrages trônaient comme autant de témoignages du passé de l'humanité. C'était sûrement là la raison pour laquelle Cret et Akept n'avaient pratiquement rien trouvé au cours de leurs premières recherches : la quasi-totalité de ce qui pouvait se lire dans la Ville avait dû être amené ici des années, voire des décennies plus tôt. Les rayonnages montaient jusqu'au plafond et des sortes de rails avaient été aménagés sur trois niveaux, auxquels étaient accrochés des sièges mécaniques permettant visiblement d'accéder plus facilement aux livres les plus élevés. Les vestiges culturels d'un temps oublié se découvraient lentement devant eux.

Chapitre 6 : L'après-guerre

I

Il semblait à Cret que tout se trouvait ici, dans ces ouvrages, dans ces rayonnages le long desquels ils avançaient. Chaque livre devait au moins contenir une réponse. Mais pour l'heure, il n'osait toucher à rien et se contentait de suivre la jeune fille qui leur servait de guide. Il avait l'impression que poser ne fût-ce qu'un doigt sur l'un de ces livres serait briser la tranquillité de tout ce savoir, qui reposait en paix depuis des siècles. Et alors qu'il vagabondait entre les rayonnages, le trio tomba nez à nez avec un vieil homme qui allait en sens inverse. Akept manqua de le percuter, et Focs sourit en se jetant dans ses bras.

— C'est Troy, dit-elle. C'est le Premier conservateur et le rédacteur en chef.

L'intéressé semblait aussi étonné que les deux historiens. Il était vêtu d'une toge brune à la large capuche et soutenue par une ceinture de cuir à la taille. Son crâne dégarni et ses nombreuses rides indiquaient un âge avancé tandis que son regard intelligent inspirait un certain respect. Il ressemblait beaucoup à feu Décovarr, se dit Cret. Reprenant rapidement sa contenance, il salua respectueusement les visiteurs.

— S'agit-il de votre première visite à la Grande Bibliothèque ? demanda-t-il.

— Ils connaissent pas la Grande Bibliothèque, précisa Focs. Je crois qu'ils viennent de la campagne. Enfin, c'est ce qu'ils m'ont dit.

Le vieillard se figea alors et regarda Cret et Akept avec de grands yeux ronds.

— Tu blagues, Focs ?

La jeune fille secoua la tête, tandis que Troy semblait ne plus savoir où mettre ses mains. Il avait l'air particulièrement agité.

— Ce jour est enfin arrivé ! Jamais je n'aurais cru voir ça de mon vivant !

Et tout en criant ces paroles, il s'approcha encore plus des deux historiens et leur prit chacun une main, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien réels.

— C'est maintenant... murmura-t-il comme un mantra. Vous n'imaginez pas à quel point j'ai rêvé de ce moment !

Cret et Akept se regardèrent. Ils ne comprenaient pas vraiment ce qui se passait. Focs, elle, s'était adossée contre un mur et observait, l'air amusé, la réaction du vieil homme.

— Vous expliquez ? demanda finalement Akept.

— Oui ! Pardon ! s'exclama Troy, un peu confus. Il faut dire que nous avons créé la Grande Bibliothèque en partie pour ce moment précis. Vous imaginez bien que... enfin, bref.

Suivant le vieil homme, les deux historiens et la jeune fille pénétrèrent plus avant dans l'édifice. Derrière l'entrée et le grand escalier semblait avoir été aménagé a posteriori un gigantesque espace comblé de dizaines et de dizaines de rayonnages tous remplis de livres disposés sur vingt étages. D'autres hommes et femmes passaient par là, parfois à pieds eux aussi, parfois assis sur les sièges télécommandés qui pouvaient visiblement aller automatiquement d'un point précis à un autre.

— C'est... pas croyable, balbutia Cret, incapable de cacher son ébahissement.

— La Grande Bibliothèque a été construite pour préserver tout le savoir de l'humanité, répondit fièrement Troy. Nous avons aménagé des télésièges pour pouvoir aller facilement en hauteur d'un point à un autre. Il faut dire qu'il y a très souvent de nouveaux ouvrages qui arrivent. On étudie tout, ici.

Akept tapota de la main son sac en bandoulière et déclara :

— On... On a aussi apporté des livres de chez nous.

— Vraiment ? s'exclama le vieil homme, réellement intéressé. C'est fantastique ! Il y a tellement de choses que vous pouvez nous apprendre sur la situation des campagnes !

Cret se rendit compte à ce moment-là de la différence fondamentale entre la Ville et chez lui : il n’y avait aucun Coffre. En un mois, il avait d’ailleurs presque oublié leur existence. Dans les premiers jours, le réflexe de vouloir atteindre les quotas demandés et le stress qui l’accompagnait avaient demeuré, mais ils s’étaient estompés rapidement au point d’être complètement supplantés par tout le reste, surtout quand leur exploration de la Ville avait commencé. Il se demanda ce que le conservateur pouvait en savoir, de même que les autres bibliothécaires qui s’affairaient, autour d’eux, à l’étude de vieux ouvrages. Que savaient-ils réellement de la situation à l’extérieur de ce bâtiment ?

— Dans les faits, nous avons construit la Grande Bibliothèque pour que des gens comme vous puissent venir étudier ou apporter du savoir. Le collecter pour le préserver et le faire perdurer. C’est une mission très importante, celle de l’État défunt, que nous perpétons.

L’aîné des deux historiens tiqua à ce moment-là :

— Justement ! C’est pour ça qu’on est venus ici.

Troy se retourna de nouveau et dévisagea Akept.

— C’est-à-dire ?

— On est venus de notre village parce qu’on veut savoir ce qui s’est passé quand les États ont disparu. On sait juste que c’est à cause de la Dernière Guerre mais nos livres là-dessus sont pas neutres. On cherche un point de vue objectif, et... détaillé, en gros, sur la question.

Le vieil homme hocha la tête, intéressé.

— Vous ne savez pas ? dit-il.

— Ils connaissent rien, ajouta Focs, satisfaite de participer à la conversation. Ils savent même pas combien de guerres y a eu.

— Disons plutôt, justifia Akept, qu’on en avait aucune idée. Y a rien là-dessus chez nous.

— Je vois... murmura Troy.

— En fait, détailla Cret, quand on est partis, on pensait qu’il y avait plus personne dans la Ville, qu’elle avait été complètement vidée. Mais maintenant qu’on est là, on voit bien qu’il y a du monde. Donc

pour être honnête, on comprend pas trop. On veut juste savoir ce qui s'est passé les derniers siècles.

Le conservateur inspira, puis sembla réfléchir pendant quelques secondes avant de partir dans la direction d'où ils venaient en les invitant à suivre d'un petit geste de la main. Ils n'allaient visiblement plus là où ils étaient censés aller. Cret espéra juste que le vieil homme n'allait pas les mettre à la porte pour une question déplacée, surtout que l'intéressé ne disait plus rien. Il faillit y croire lorsqu'ils repassèrent devant l'entrée, mais au lieu de cela, ils empruntèrent l'escalier couvert d'ouvrages qu'ils avaient vu quelques minutes plus tôt. N'y tenant plus, Akept demanda :

— On va où ?

— Voir vos réponses, répondit Troy évasivement.

II

Tout en montant l'escalier, le vieil homme posa une question aux deux historiens :

— Donc, vous pensiez qu'il n'y avait plus personne de vivant ici ?

Cret acquiesça avant d'ajouter :

— Notre précepteur avait écrit un livre d'histoire où on dit que la Dernière Guerre a fait se désintégrer les États. Du coup, y avait plus rien en ville, vu que les villes vivaient de tout ce qui venait d'ailleurs. Donc les gens sont partis pour aller vivre dans les villages où y avait les Coffres.

— Je vois, dit Troy sans même tiquer à l'évocation d'un élément pourtant si important. Mais oui, vous l'avez vu par vous-mêmes, tout le monde n'est pas parti. Le raisonnement est juste, mais ceux qui sont restés sont ceux qui se sont adaptés au nouveau monde, au nouveau... au nouveau système, si vous voulez. Évidemment, si l'on compare au faste dans lequel vivaient nos ancêtres, nous ne jouons pas dans la même cour. Mais tout le monde arrive à peu près à se préserver. Les habitants cultivent des légumes et chassent les animaux citadins. Mais ce mode de vie est uniquement applicable du fait de notre nombre

restreint. (Il fit une pause pour s'humecter les lèvres avant de reprendre :) Si je me souviens bien, c'est dit dans les archives... Oui, à son maximum, vingt millions d'êtres humains habitaient au sein de l'agglomération.

Akept faillit manquer une marche et Cret éternua de surprise.

— Comment c'est possible ? Comment ça craquait pas ? demanda-t-il.

— Oh, eh bien, les raisons sont très nombreuses, expliqua le vieil homme. L'État était une structure colossale, vous savez, mais elle ne s'est pas mise en place tout de suite. Cela s'est fait sur des générations. Donc peu à peu, il a commencé à se ramifier. On appelait cela la bureaucratie. Elle était pareille à une fourmilière où chacun avait son rôle, et au final, elle fonctionnait suffisamment bien pour que tous puissent en profiter.

Le cadet acquiesça, tandis que Focs, à ses côtés, le regardait avec circonspection. Elle-même semblait avoir un peu de mal à suivre, mais elle était toujours moins confuse qu'eux.

— C'est que, dit Cret, chez nous, tous les livres disent que la disparition de l'État, c'était quelque chose de bien. Ils disent que c'était nécessaire, même. Et que les choses aujourd'hui vont mieux. Mais vu le bordel que ç'a été quand on est partis de notre village, c'est pas vrai. C'est aussi pour ça qu'on est venus ici.

Le conservateur sourit et regarda les deux historiens avec un mélange de tendresse et de pitié.

— Si vous cherchez un avis objectif, je dois vous prévenir que vous allez être déçus. Il n'y a rien d'objectif, ici. Les choses ne fonctionnent pas comme ça, car les humains sont pas objectifs... par définition. Nous avons nous aussi notre vision des choses, même si nous nous efforçons de rester neutres.

Puis, laissant Cret et Akept digérer ce flot de paroles assisté d'un vocabulaire plus fourni encore que celui du Présidore Dener ou de la juge kaptalienne, il arriva au bout de l'escalier.

Un jeune garçon, probablement du même âge que Focs, au teint mat et aux cheveux bruns, patientait ici, assis sur une chaise et lisant un livre, une pile d'autres ouvrages à ses pieds. Quand il vit le groupe, il ferma sa lecture et se leva.

— Bonjour, Apti, dit Troy avant de se tourner vers le trio : Apti est le gardien de la Salle Principale. C'est lui qui va vous conduire là où vous voulez aller.

L'intéressé salua et attendit, comme au garde à vous, la suite des événements. Troy, lui, n'avait pas fini son explication.

— La Grande Bibliothèque... Nous demeurons, autant qu'il est possible de l'être, neutres et impartiaux. Nous ne cherchons jamais à interférer dans les affaires de la République de Belvil, du Royaume de Sinlanber et du Parlement de Kaptal, entre lesquels les tensions demeurent par ailleurs très vives. Nous nous contentons de garder le savoir et comptons sur les habitants de la ville pour ne pas porter atteinte à la Grande Bibliothèque et à ceux qui chercheraient à la consulter. Ainsi, nous maintenons une forme de statu quo. Nous étudions, et ainsi, nous nous efforçons d'apprendre les mœurs de nos ancêtres. D'où le fait que nous nous forçons à parler comme ils le faisaient.

Tout en se demandant si ses ancêtres parlaient vraiment comme ça, Cret demanda :

— Et on est les premiers à venir ici depuis l'extérieur ?

Le conservateur sourit, puis acquiesça.

— En effet. Dans la République de Belvil, ils ont même basé toutes leurs croyances dessus. De leur point de vue, vous êtes de véritables messies, qui êtes venus pour réunifier le pays. Ils considèrent que nous sommes dans une période intermédiaire de l'histoire, et qu'un âge d'or et de grandeur l'a précédée et lui succédera.

Le jeune homme était abasourdi : cela n'était finalement pas si loin de leur vision de la réalité. Il se demanda si Troy pensait lui aussi de cette façon mais n'osa pas l'exprimer. Le plus important était de comprendre leur passé. Le reste viendrait après.

— Enfin, dit le vieil homme, nous aimerions beaucoup vous voir devenir de nouveaux bibliothécaires. L’expertise que vous pourriez apporter à nos connaissances empiriques est inestimable.

Il marqua une pause puis conclut :

— Je me dois de vous mettre en garde : les réponses que vous allez obtenir ne vous plairont peut-être... sans doute pas. Je voudrais ainsi vous éviter d’être particulièrement choqués par ce que vous allez découvrir. Êtes-vous donc bien sûrs de vouloir connaître vos réponses ?

Cret sourit légèrement puis affirma :

— On a fait ce choix dès qu’on est partis. On va pas reculer juste parce qu’on pourrait être choqués par quelque chose. Vous bilez pas, on a pas peur de ce qu’il va y avoir dans ce bouquin. On a plus grand-chose derrière nous de toute façon.

Troy soupira puis sourit à son tour.

— C’est ce que j’attendais de vous, dit-il. Peut-être que la fameuse prophétie des Belvilois n’est pas si idiote qu’il n’y paraît.

Il rit quelques secondes avant de s’adresser au jeune Aпти :

— Insistants comme ils sont, je pense que tu peux leur faire confiance. Ces deux jeunes gens viennent de la campagne et sont là pour consulter le Livre Principal. Essaie de leur expliquer brièvement, au passage, de quoi il retourne. Je dois désormais vous laisser pour retourner à ma surveillance. Nous nous retrouverons sans doute après que vous ayez eu toutes les réponses que vous êtes venus chercher. Bon courage.

Il avait glissé ses dernières paroles avec une étrange pointe de malice dans la voix. La pointe de malice de l’ironie dramatique, celle de quelqu’un qui savait quelque chose et attendait que les ignorants le découvrent.

— Bon, ben suivez-moi, dit Aпти, sortant Cret de ses pensées.

Lui qui était toujours occupé à regarder le dos du vieil homme qui s’en allait se força à s’en détacher et se concentra à nouveau sur l’essentiel : dans quelques instants, ils allaient découvrir tout ce pour quoi ils avaient fait tant de chemin.

Tandis que Cret et Akept étaient guidés par Focs et Apti, ce dernier, selon les consignes du conservateur, se chargea de leur expliquer où ils allaient.

— Comme le vieux a dit, euh... je vais vous montrer le Livre Principal. En fait, c'est là qu'on met tous les événements de l'histoire. Vous pouvez pas le toucher mais y a des copies partout. Je vous filerai les plus récentes. Comme il vous fait confiance, y aura pas de limite de temps pour vous, mais essayez de pas en prendre trop non plus. On y est bientôt.

Le jeune garçon emmena le trio jusque dans un grand bureau aux murs blancs et à l'aspect impeccable, dont la large fenêtre ouvrait sur la grande salle de la Bibliothèque, donnant à cette pièce particulière un aspect imposant – symboliquement, elle dominait tout l'espace qui se présentait devant et derrière elle.

À l'image du reste de l'endroit, des armoires remplies de livres recouvraient les murs. En s'approchant, Cret constata que tous ces ouvrages portaient exactement le même nom : *Histoire du monde contemporain*.

— En fait, le Livre condense tout ce que les vieux ont appris depuis qu'ils ont créé la Bibliothèque. C'est pour ça qu'on l'a mis là. Tout ce qui est autour, c'est des copies qu'ils ont faites, mais comme le Livre est pas fini, y a que l'original qui compte pour le moment. C'est juste au cas où il serait détruit.

— Et si y a un incendie dans cette pièce et qu'il brûle tout ici ? demanda Akept avec une pointe d'ironie.

— Euh... Je sais pas, balbutia le jeune garçon. Je crois qu'ils ont d'autres copies ailleurs.

Au centre de la pièce, sur un piédestal, trônait en effet un ouvrage vraisemblablement plus vieux que les autres, dont le papier avait jauni et où l'on pouvait distinguer quelques pages cornées par endroits. *Histoire du monde contemporain* y était écrit en majuscules et en lettres d'or avec empattement, et sa couverture était en cuir souple.

— Bon, moi, je vous laisse, dit Apti après avoir sorti deux exemplaires d’une des armoires, c’est la tradition. Bonne lecture.

Sur ce, il sortit, Focs sur ses talons. La porte en bois à double battant se referma avec un claquement sec, et le silence se fit bientôt. En effet, les vitres de la fenêtre étaient si épaisses que l’on n’entendait ni le léger murmure ni les crissements des télésièges de la Bibliothèque. Plus que jamais, les deux historiens avaient le sentiment d’être seuls.

— Bon... murmura Akept en posant son sac par terre. On est venus pour ça, hein.

— On l’ouvre en même temps, suggéra son cadet.

L’aîné acquiesça, et ils ramassèrent les deux copies. Ils se regardèrent dans les yeux, enterrèrent leurs dernières hésitations, et, chacun de leur côté, entamèrent leur lecture.

III

OUVRAGES DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE VOLUME V HISTOIRE DU MONDE CONTEMPORAIN

LISTE DES RÉDACTEURS EN CHEF

Walid Filali

Fleur Simon

Téo Hamza

Troy Victor

Cet ouvrage a été débuté sous la juridiction de la Grande République. En vertu de la Loi Constitutionnelle 45, alinéa 2, la copie et la reproduction de cet ouvrage sont fortement encouragées.

SOMMAIRE

Préambule

Chapitre 1 - Sortie de guerre

1.1 - Reconstruction politique : l'idée de la VII^{ème} République

1.2 - Reconstruction idéologique : affirmation du postlibertarianisme

1.3 - Reconstruction sociale : mémoires de la Troisième Grande Guerre

Chapitre 2 - Délitement de l'Union

2.1 - Crise économique et récession

2.2 - Désaveu de l'athéisme pragmatique

2.3 - Indépendances progressives des États membres

Chapitre 3 - Retour des tensions

3.1 - De l'indépendance à la fermeture des frontières

3.2 - Ascension de Téodora Saadi

3.3 - Quatrième Grande Guerre

Chapitre 4 - Victoire du postlibertarianisme

4.1 - Huitième Constitution et formation des Trois Grands

4.2 - Mise en place et application de la Huitième Constitution

4.3 - Perte d'autorité de la Grande République et ses conséquences

Chapitre 5 - Isolement de la capitale

[...]

PRÉAMBULE

L'histoire se définit comme l'étude et la retranscription des faits passés et présents enregistrés depuis que l'humanité est en mesure de les écrire/représenter concrètement (par opposition à la préhistoire). On définit, pour notre pays, cinq grandes périodes en histoire : l'histoire antique (de l'apparition de l'écriture à la chute de la domination impériale), l'histoire médiévale (de la naissance progressive du Royaume à la fin de la Guerre de Cent ans), l'histoire moderne (du début de la mondialisation à la Révolution), l'histoire postmoderne (de la I^{ère} République à la Troisième Grande Guerre) et l'histoire contemporaine, ou du monde contemporain. C'est de celle-ci qu'il sera question dans cet ouvrage.

[...]

b. Fonctionnement administratif

Même si elle ne s'installera pas avant la chute de l'Union, la VII^{ème} République repose sur le principe du postlibéralisme alors en vigueur. Les entreprises, peu important leurs tailles, constituent le premier relai de l'État. Tous les citoyens ayant atteint l'âge légal (probablement dix-huit ans) sont associés à un cursus d'expertise et doivent s'affilier à une entreprise ou créer la leur en tant qu'auto-entrepreneurs. L'État ne doit plus intervenir d'aucune façon dans l'économie et

totalelement déréguler les marchés au sein même du pays, tout en taxant les échanges avec les pays extérieurs. Certains parlent de mercantilisme libéral, voire de protectionnisme libéral, bien que les deux notions puissent paraître antinomiques.

[...]

Cette indépendance d'un État qui avait pourtant été vassalisé à l'Union après le début de la guerre obtient un important écho dans le reste du pays. Les différents États membres, au sein de leurs parlements respectifs, ont été profondément marqués par la guerre et par les méthodes du Conseil bruxellois, notamment en termes d'emprisonnement de l'opposition. Le désaveu de l'Union renaît de ses cendres, se caractérisant par la création de clubs et de partis politiques, d'abord mineurs, mais de plus en plus importants. Le Parti postlibertarien est créé à cette période par Téodora Saadi et obtient, en 21 a.v. GR, plusieurs sièges au Parlement (nombre inconnu).

[...]

CHAPITRE 3 - RETOUR DES TENSIONS

3.1 - De l'indépendance à la fermeture des frontières

a. Indépendance du pays

La première marche pour l'indépendance du pays a lieu en 23 a.v. GR dans les rues de la capitale et réunit deux millions de personnes. Le mouvement est alors à son apogée et tourne presque à l'émeute. L'Union ne peut pas s'aligner malgré sa supériorité militaire évidente et le président Téo Miller a préféré engager son processus de désintégration. Après cette dernière, la démarche d'indépendance du pays n'est plus qu'une formalité. Le traité dit de la capitale est signé en 20 a.v. GR sur une place au nom inconnu, sûrement devant des millions de personnes. La foule est en délire et les présidents, de l'Union Téo Miller et du pays Harry Hamza sont acclamés. Des manifestations de joie ont lieu pendant une semaine dans tout le pays pour fêter la fin de l'Union, qui n'était guère plus appréciée depuis le début de la Troisième Grande Guerre.

[...]

de courte durée. Harry Hamza quitte le pouvoir après son second mandat de président du Parlement de la VII^{ème} République et prend sa retraite vis-à-vis du monde politique. Le Parti postlibertarien de Téodora Saadi, alors troisième force du pays, manque de peu la majorité relative aux élections législatives de 16 a.v. GR, remportées par le parti de Hamza, qui conservait encore une popularité importante du fait de son rôle dans la fin de la Troisième Grande Guerre et de l'Union.

Clara Thierry est portée au pouvoir par les vainqueurs (nom de parti inconnu à ce jour) et forme une coalition avec plusieurs membres de l'opposition aux postlibertariens, au premier rang desquels le Rassemblement populaire et quelques groupuscules tels que le Parti Communiste. Les parlementaires anarchistes, eux, préfèrent rejoindre la cause saadiste malgré quelques importantes divergences aujourd'hui inconnues.

[...]

La population du pays franchit un nouveau seuil en passant, en 18 a.v. GR, en-dessous des cinquante millions d'habitants. Le gouvernement continue de faire l'intense promotion des moyens de contraception

[...]

3.2 - Ascension de Téodora Saadi

a. Biographie de Téodora Saadi

Naissance inconnue, néanmoins on sait qu'elle est encore adolescente au début de la Troisième Grande Guerre. Elle hérite de l'Entreprise au nom inconnu, déjà très développée à ce moment. Elle est imprégnée par les idées postlibertariennes, dont on connaît aujourd'hui un précédent bien que les sources qui lui sont postérieures la décrivent parfois, à tort,

comme la créatrice de cette idéologie. Téodora Saadi grandit dans la capitale et participe activement aux émeutes de 23 a.v. GR qui provoquent la chute définitive de l'Union. Elle entre en politique en 20 a.v. GR et fait partie des membres fondateurs du nouveau Parti postlibertarien, financé quasi-exclusivement par l'Entreprise au nom inconnu. Nouveau, car un parti du même nom avait bel et bien existé avant la Troisième Guerre, avant d'être interdit par le Parlement de l'Union. Le Parti ne reste pas petit bien longtemps car il englobe dans une logique d'alliances toutes les autres mouvances postibertariennes, et forme un important réseau. Cette ascension serait un fait rare dans l'histoire de la République, mais elle est effective. Téodora Saadi se montre elle-même très critique vis-à-vis de la logique toujours plus isolationniste de Clara Thierry. La popularité grandissante de Saadi provoque d'ailleurs la mise en minorité du parti hamziste et l'éviction de la présidente en 11 a.v. GR. Néanmoins, le Parti postlibertarien rate une fois encore la majorité relative, bien qu'enregistrant une progression en termes de nombre de sièges au Parlement.

[...]

3.3 - La Quatrième Grande Guerre

a. Définition

La Quatrième Grande Guerre, également appelée Dernière Guerre dans les archives de la Grande République, est un conflit global qui a lieu entre 5 a.v. GR et 3 a.v. GR. Il est difficile d'en retrouver des traces car son impact a été minime sur les populations. Sa cause elle-même est encore aujourd'hui inconnue, puisqu'elle n'est décrite que comme *le dernier conflit majeur que l'humanité a connu et connaîtra jamais*. À ce titre, elle est considérée comme le dernier événement important de la période. Mais cette importance est aujourd'hui remise en question. Pour autant, il est possible que l'origine de la Quatrième Guerre fût effectivement le délitement des structures étatiques qui se produit après la fin de la Troisième Guerre. On parle parfois aussi de régionalisation, quand on n'emploie pas le terme de *villagisation* - ce point sera abordé ensuite. On peut supposer que le conflit est issu d'une volonté des États nouvellement indépendants de recréer l'Union sacrée qui était de mise dans les premières Grandes Guerres. Or, les populations n'y répondent pas et aucune mobilisation générale n'est décrétée.

[...]

b. Déroulement

Un document militaire a été retrouvé et nous donne quelques informations sur le déroulé du

conflit. Daté de 2117 (l'ancien calendrier est alors toujours utilisé dans l'administration de l'État), équivalent pour nous de 6 a.v. GR, il fait état de l'utilisation de drones plus sophistiqués que les précédents ayant pour but de réaliser des frappes stratégiques sur les bases militaires adverses.

[...]

Le conflit est principalement contrôlé par l'intelligence artificielle et peu d'humains, hormis les dirigeants de l'État, y ont un rôle à jouer. On ne connaît même pas les noms des pays alliés et ennemis, et il est vraisemblable qu'il se termine par une paix blanche. Néanmoins, il est aujourd'hui impossible de démontrer qu'aucune victime humaine ne fut à déplorer.

[...]

Des robots sont également employés pour transporter et transmettre les informations à la population. À cette époque, ces machines sont partie prenante de la vie humaine mais ne sont pas utilisées en-dehors des institutions étatiques, ce qui explique qu'elles aient aujourd'hui totalement disparu. On suppose cependant que la guerre n'a pas suscité beaucoup d'engouement et qu'elle fut surtout factuelle pour la population.

[...]

CHAPITRE 4 - VICTOIRE DU POSTLIBERTARIANISME

4.1 - Huitième Constitution et formation des Trois Grands

a. Fin de la VII^{ème} République

En 6 a.v. GR, Téodora Saadi, cheffe du Parti postlibertarien, remporte les élections législatives et devient présidente du Parlement de la VII^{ème} République. Néanmoins la majorité de ses mesures ont déjà été mises en place par ses prédécesseurs, notamment Clara Thierry et Harry Hamza. Le postlibertarianisme a déjà gagné la bataille des idées avant d'arriver au pouvoir, et le rôle de l'État, peu important même avant la Troisième Guerre, est déjà faible. Saadi achève donc la transition avec l'abrogation désormais officielle de toutes les lois en vigueur en faveur de la mise en place d'une *Constitution Libertaire* qui reprend la plupart des principes de celle de la VII^{ème} République. Ce changement rencontre assez peu d'écho et la diminution des échanges commerciaux basiques n'est pas empêchée par Téodora Saadi, qui mise sur une propagande plus importante et sur la valorisation de l'Entreprise au nom inconnu, qui acquiert un monopole de plus en plus fort au fil des années dans tous les domaines de l'économie.

[...]

En 2 a.v. GR, la diminution des échanges commerciaux mineurs commence à se faire sentir. La baisse de la production qui en est en partie à l'origine finit par provoquer des pénuries dans la capitale, qui n'est plus en mesure de nourrir ses cinq-cent-mille habitants. La population chute à trois-cent-mille dans l'année qui suit.

[...]

c. La Huitième Constitution

À l'aube des élections législatives de 1 a.v. GR, Téodora Saadi, qui voit son influence se déliter du fait de la participation toujours moindre aux votes (un document de 6 a.v. GR montre que seules six-cent-mille personnes se sont alors présentées aux urnes, soit 1,5 % de la population), annonce la création d'une Assemblée constituante pour réformer la République. Elle se retrouve cependant mise en minorité à son tour face aux antilibertariens qui veulent un retour à l'État. En tant que Présidente du Parlement toujours en exercice, elle conserve néanmoins une certaine influence dans les cercles dirigeants et réussit à imposer la présence de l'Entreprise au nom inconnu dans les enjeux de la nouvelle constitution.

[...]

La Huitième Constitution voit donc le jour en l'an 1 avec ce que l'on appelle désormais les Trois Grands : la Grande Bibliothèque, la Grande Entreprise, et la Grande République. La Grande Bibliothèque est la garante du savoir. C'est à elle que revient la mission de conserver l'intégralité de la culture, et ce dans tous les domaines, du pays. L'Entreprise au nom inconnu, qui prend le nom de Grande Entreprise, est la garante du commerce et obtient un contrôle total sur tout ce qui touche de près ou de loin l'économie. La Grande République, enfin, est la garante des institutions, et c'est elle qui contrôle l'aspect législatif. Dans le but de redynamiser les villes, une politique de décentralisation est instaurée, et si les institutions et la Grande Bibliothèque demeurent dans la capitale, la Grande Entreprise est déplacée dans la deuxième ville, plus petite mais plus centrale, du pays.

[...]

4.3 - Perte d'autorité de la Grande République et ses conséquences

a. Le Plan Structures d'Imposition

La Huitième Constitution est attendue comme une véritable révolution et un retour en force des structures étatiques, alors que le contact avec les

pays voisins est presque complètement coupé. Téodora Saadi, évincée du poste de présidente du Parlement mais toujours à la tête de la Grande Entreprise, et profitant de son éloignement, planifie la mise en place de structures d'imposition pour les campagnes. Étant en possession de l'ensemble du matériel robotique du pays et utilisant le réseau souterrain, elle crée le *Plan Structures d'Imposition* dont le but est de compenser le trop faible nombre de fonctionnaires. Ces structures sont déployées sur l'ensemble du pays et des millions d'exemplaires sont installés pour permettre de récolter les impôts nouvellement instaurés par la Grande République. Elles prennent la forme de larges coffres capables de collecter un grand nombre de ressources. Ces dernières sont envoyées jusque dans les locaux de la Grande Entreprise où des robots supervisés par quelques humains effectuent le tri. Les produits sont recyclés, transformés puis renvoyés pour une partie dans les villages et pour une autre dans les grandes villes. Néanmoins, le schisme de la Grande République en l'an 3 empêchera l'arrivée de ces structures dans la capitale. Il est cependant plus que probable que le but de ces structures ait été pour Téodora Saadi de maintenir la société postlibertarienne qu'elle avait contribué à mettre en place.

[...]

Chapitre 7 : Les réponses

I

Lorsque Cret releva finalement les yeux du livre, il chercha, hébété, le regard de son aîné. Ce dernier avait visiblement lui aussi sauté de nombreuses pages et s'approchait de la fin. Il semblait à la fois fasciné et effaré par ce qu'il lisait, ou alors était-ce la transcription par son cadet de sa propre réaction. Leurs histoires de postanthropocène n'avaient plus vraiment de sens désormais, et la guerre n'avait pas signé la fin de la civilisation précédente : les structures étatiques s'étaient simplement effondrées derrière les entreprises, et peu à peu, les entreprises elles-mêmes avaient périclité. Les Coffres étaient l'idée de celle qui avait obtenu un monopole sur toutes les autres : un outil installé partout et autour duquel s'organiseraient les communautés humaines, les forçant à le nourrir sous peine de voir leur village brûler, permettant ainsi à l'entreprise en question de posséder le capital, et donc les gens. Les régimes issus de la Ville étaient tout ce qu'il restait des structures étatiques en question. Le Parlement de Kaptal, la République de Belvil, le Royaume de Sinlanber, tous étaient issus du schisme de la Grande République. Mais de même que l'endroit où ils se trouvaient alors, la Grande Entreprise, elle, existait toujours, et perdurait sur le dos d'une société qu'elle avait forcée à stagner.

Akept se redressa soudain à son tour avec une intense détresse dans le regard. Ses yeux étaient humides et il semblait qu'il allait éclater en sanglots d'une seconde à l'autre. Son cadet ne l'aurait jamais cru si fragile juste en lisant un livre, lui qui paraissait habituellement si fort et directif. Après tout, c'était lui qui avait poussé Cret à partir pour de bon, et à commencer leurs préparatifs, quelques semaines avant que les Pertebiens n'attaquent le village d'Inith. Pour l'heure, il était comme un bambin effrayé par un bruit inhabituel, et son cadet comprit qu'ils avaient tous les deux la même sensation : ils étaient déçus. Pourtant, tout ce qui se tenait dans ce livre tenait la route, et il n'était pas difficile pour eux de mettre la main sur les quelques zones

d'ombre. La Dernière Guerre ne s'était pas déroulée plusieurs siècles auparavant : elle avait même moins de cent ans. Bien qu'ils n'eussent jamais utilisé de calendrier pour eux-mêmes, la dernière page du livre d'histoire mentionnait l'an 110. Et en plus d'être bien plus récent qu'ils n'avaient pu l'escompter, ce conflit n'avait au final pas le moindre intérêt. Il n'était devenu qu'une légende ayant pour but de combler le vide d'une histoire qui s'était comme arrêtée car on avait fait en sorte qu'elle s'arrête : c'était la volonté de cette Téodora Saadi, l'apôtre d'une doctrine au nom farfelu qui avait plus ou moins fusionné avec une autre pour donner leur monde actuel, stagnant et morne. Tout ce dont ils avaient désormais besoin était de localiser l'autre ville, celle dans laquelle s'était installée la Grande Entreprise, pour y trouver un moyen de désactiver les Coffres. Cret ne savait ni comment tout cela fonctionnait ni si l'on pouvait le stopper, mais il n'y avait pas de raison du contraire. À l'inverse, mettre un terme à tout cela lui paraissait nécessaire : l'histoire de l'humanité devait reprendre son cours, tout du moins l'histoire de leur pays. Il fallait faire quelque chose.

Tous deux, assis à même le sol, reposèrent les livres à leurs pieds et se levèrent. Ayant visiblement entendu le bruit, Apti et Focs entrèrent dans la pièce.

— Alors ? demanda le jeune garçon.

Cret chercha ses mots quelques instants. Avec un sourire presque triste, il dit :

— Je crois qu'on s'attendait pas tellement à ça...

Les deux enfants les regardèrent avec circonspection. Pour eux qui avaient probablement été au courant de ce fait depuis leur plus jeune âge, comme ils le laissaient en tout cas entendre, tout cela n'avait rien de surprenant. C'était le monde dans lequel ils vivaient, et ils s'y étaient habitués, tout comme les deux historiens avaient grandi parmi les Coffres. Ces Coffres, Apti et Focs ne pouvaient les craindre vu qu'ils n'avaient jamais été placés dans la Ville. Et à en croire la source

dont ils tiraient leur savoir, ils n'étaient pas au courant du danger qui accompagnait ce qu'ils appelaient des « Structures d'Imposition ».

— Vous savez où il est, Troy ? demanda alors Akept. Je pense qu'on doit lui parler.

— Euh... Ouais... Il doit être pas loin de l'entrée.

Suivant les enfants, les deux historiens sortirent de la pièce sacrée pour se rediriger vers l'escalier permettant de redescendre au rez-de-chaussée de la Grande Bibliothèque. Là, comme prévu, ils trouvèrent le vieil homme assis sur une chaise en bois et consultant un ouvrage au contenu visiblement très intéressant tant il semblait pris dans sa lecture. Néanmoins, il devait aussi les attendre car il releva la tête presque immédiatement après qu'ils eurent posé le pied sur le sol carrelé du hall d'entrée.

— Je suis heureux de vous revoir. Qu'avez-vous pensé de ce que vous avez appris ?

— Euh, en fait, répondit Cret, j'aimerais savoir ce que vous, vous en pensez.

— Que voulez-vous dire ? demanda Troy en se levant.

Le cadet des historiens inspira longuement, puis adressa un regard appuyé à Focs et Apti. Comprenant ce qu'ils souhaitaient, Troy leur intima de sortir, et ils s'exécutèrent sans discuter. Le conservateur devait avoir une influence importante auprès d'eux pour qu'ils lui obéissent aussi facilement.

— Allez-y, dit-il.

— Tout ce que vous savez sur les Coffres, c'est ce qu'y a dans le Livre ?

Il sourit.

— Non. Nos suppositions tendent à indiquer que les Structures d'Imposition, comme elles sont appelées officiellement, peuvent entrer en combustion si l'impôt demandé n'est pas fourni, provoquant une déflagration dangereuse pour l'homme.

— C'est vrai, asséna Akept. On vivait dans un village, on peut témoigner.

Le visage du vieil homme s'illumina.

— C’est pour cela que votre contribution est si importante ! Vous êtes les premiers individus extérieurs à la capitale à venir nous rendre visite ! Avec vos témoignages, nous pourrions compléter le Livre.

— Oui, mais... vous êtes au courant et vous faites rien ? interrogea Cret.

Troy les regarda sans comprendre.

— Si vous savez que ces Coffres peuvent nous péter à la gueule, explicita son aîné, pourquoi vous essayez pas, je sais pas, de monter une expédition pour aller les désactiver, ou quelque chose ?

— Et pourquoi voudriez-vous que nous fassions cela ?

Les deux historiens le regardèrent, de nouveau effarés. Sans réponse de leur part, il continua :

— Je suis spécialisé dans la géopolitique, vous savez. L’histoire a été traversée par nombre de systèmes politiques et sociaux. Celui-ci n’en est qu’un de plus, et a l’avantage d’être stable depuis suffisamment de décennies pour que vous-mêmes ne soyez pas au courant de ce qu’il y avait avant. De ce que j’en sais grâce à mes études, les humains n’ont de cesse de chercher à se battre, et s’ils ne sont pas cloisonnés, ils finiront par détruire le monde. Les Structures d’Imposition portent ainsi bien leur nom : elles ne font qu’encadrer des structures sociales définies, dans un monde pétri de déterminismes. Ici, je ne suis qu’un observateur, et c’est le cas de tous les historiens de la Grande Bibliothèque. N’allez pas croire les élucubrations pseudo-religieuses de la République de Belvil ; eux aimeraient voir en vous des élus. Enfin, ce n’est pas à moi de décider de votre futur : je réitère ma proposition pour que vous puissiez intégrer la Grande Bibliothèque. Elle restera toujours ouverte tant que vous ne nous mettez pas en danger.

Il sourit et se rassit sur son siège pour reprendre sa lecture. Cret et Akept se regardèrent ; ils ne savaient plus quoi penser. D’un signe de tête entendu, ils sortirent de l’édifice principal et s’assirent sur les marches du petit escalier qui devançait son entrée. Cret posa ses coudes sur ses cuisses, et appuya son menton sur ses mains jointes.

— Je suis tellement crevé...

— Moi aussi.

Akept lui adressa un léger sourire, que son cadet lui rendit. Deux sourires las et fatigués. Pour la première fois, Cret avait envie de rentrer chez lui.

— Tu crois qu’il a raison, le vieux ? lâcha-t-il, les yeux mi-clos.

— Aucune idée.

La réponse était ferme et indiquait que son aîné n’avait pas envie de discuter. Cret, vexé, tourna la tête et fit la moue. Peut-être que Troy avait raison, finalement. D’autant plus que contrairement à Inith, ils avaient un avenir ici : un passeport de la République de Belvil et un travail dans la Grande Bibliothèque. Il y avait moins prestigieux.

— Non, dit-il soudain. J’ai une meilleure idée.

Akept se tourna vers lui, sans comprendre. Son cadet réalisa alors qu’il venait de penser tout haut. Mais il n’avait aucune raison de cacher ses conclusions à son ami. Il se tourna donc vers lui et, le regard empli d’une détermination nouvelle, lui déclara :

— On va travailler dans cette Bibliothèque jusqu’à ce qu’on trouve où est la ville de la Grande Entreprise. On va aller à Belvil et monter une expédition, ou un truc du genre. Et on va trouver un moyen de désactiver tous les Coffres. Maintenant, je me dis qu’on peut pas avoir fait tout ce chemin juste pour lire des livres si on a l’occasion de faire plus.

II

Après avoir accepté l’offre de Troy, les deux historiens retournèrent à la République de Belvil, où ils furent reçus le soir même par le maire au dernier étage d’un grand immeuble de construction ancienne, au sein d’une pièce large et bien éclairée, aux murs frais et au parquet stratifié. Le maire en question était un homme de haute stature au bouc bien taillé et au crâne dégarni, qui les traita comme de véritables héros. À cette occasion, ils apprirent enfin pourquoi ils avaient été sauvés de leur procès. Des soldats du Royaume de Sinlanber en

faction à la porte de la Ville, surveillant les alentours, les avaient vu entrer et avaient entrepris de les suivre pour voir où ils allaient. Apparemment, ils n'en avaient pas cru leurs yeux. Néanmoins, quand ils les avaient vu traverser le pont menant au Parlement de Kaptal, ils avaient tout de suite senti que les deux hommes finiraient par être arrêtés à moins de trouver naturellement le chemin de la Bibliothèque. Ils étaient immédiatement partis avertir leurs supérieurs qui, ne disposant pas des capacités à intervenir, en avaient avisé l'autorité de la République. Cette dernière avait passé plusieurs jours à débattre avant de lancer son opération. Maintenant qu'ils avaient été sauvés, ils avaient reçu la citoyenneté honoraire de la République de Belvil et seraient autorisés à siéger à la prochaine session du Conseil Restreint afin d'en éclairer les membres sur la situation à l'extérieur de la Ville : en effet, les dirigeants belvilois se considéraient toujours, eux aussi, comme les représentants légitimes du pouvoir en place dans tout le pays. Cret se demanda même à cette occasion s'ils savaient que tout le monde les avait oubliés.

Ils retournèrent à la Bibliothèque dès le lendemain pour commencer leurs recherches. S'ils étaient autorisés à participer à une assemblée officielle, et donc à avoir leur mot à dire, ils devaient trouver ce qu'ils cherchaient le plus vite possible avant de proposer de monter une expédition. Tout ce qu'ils savaient était que l'autre ville était au sud, et les bibliothécaires eux-mêmes ne s'étaient pas trop penchés sur le sujet. Ce qu'ils avaient récupéré des archives de la Grande République ne donnait pas plus d'indices : encore une chose qui semblait avoir été effacée des registres. Ils n'avaient en effet pas tardé à comprendre que l'intégralité des noms de pays, de villes et de territoires antérieurs au schisme de la Grande République avaient disparu, et très peu d'entre eux avaient été retrouvés. Une conséquence de cette fameuse idéologie qui voulait la disparition des structures étatiques. Tout effacer pour tout reconstruire derrière. En l'occurrence, cela ne faisait que compliquer leur tâche. Même les noms des trois régimes qui dirigeaient la Ville avaient perdu leur syntaxe et leur sens originels depuis bien longtemps. Lorsque la réunion du Conseil Restreint de la

République de Belvil eut lieu, à la fin de la semaine de leur arrivée, ils n'avaient toujours pas l'ombre d'un indice, et durent s'y rendre les mains dans les poches. Ce même conseil était constitué d'hommes et de femmes élus par les citoyens de la République pour un mandat renouvelable de dix ans, et certains en étaient membres depuis des décennies. Surprenamment, les deux historiens n'eurent aucun mal à se faire entendre, et c'était comme si tout le monde ici buvait leurs paroles. Quand ils annoncèrent qu'ils souhaitaient monter leur expédition, les membres du Conseil leur donnèrent leur bénédiction, et leur assurèrent que dès qu'ils en auraient besoin, ils n'auraient aucun mal à trouver des volontaires pour les aider dans leur croisade.

La vie des historiens de la Grande Bibliothèque était extrêmement bien réglée. Tous devaient être sur le pied de guerre à huit heures du matin et s'atteler à vérifier que les différents ouvrages n'étaient pas trop abîmés. Lorsque l'on considérait que tel ou tel livre nécessitait une réparation, voire une transcription immédiate dans le cas d'une œuvre trop détériorée, il fallait s'en occuper immédiatement et sans perdre de temps. Généralement, ces vérifications prenaient toute la matinée. À midi, chacun s'attelait dans une grande cuisine à élaborer son propre repas selon ses envies. Les ingrédients étaient offerts par la République de Belvil et par le Parlement de Kaptal, en vertu des anciennes lois de la Grande République toujours en application. L'après-midi, elle, était entièrement consacrée à l'étude et à la rédaction proprement dites, et la Grande Bibliothèque devenait alors presque complètement silencieuse, uniquement troublée par les crisements des télésièges. Le soir, tous devaient à nouveau reprendre des tâches ingrates et nettoyer le sol avant de rentrer chez eux, sauf pour les quelques-uns qui gardaient l'édifice de nuit, et étaient tirés au sort à une semaine d'intervalle.

Deux semaines de ce train de vie eurent tôt fait de donner l'impression à Cret que le mois passé n'avait été qu'un interlude et que sa vie avait repris là où elle s'était arrêtée. Ce mode de vie ressemblait à bien des égards à celui qu'il possédait à Inith, à ceci près

que les échanges entre historiens étaient réduits au strict minimum, mais que ceux-ci étaient véritablement révévés par les habitants. C'était encore plus vrai pour lui et Akept, que la religion des citoyens belvilois semblait associer à cette histoire de prophétie. Tout cela n'avait pas vraiment de sens mais ils s'en accommodaient. Ils avaient tenté de trouver l'autre ville sur quelques vieilles cartes du pays mais ces dernières indiquaient au moins une vingtaine de gros points blanc sur noir espacés, en se fiant à l'échelle, de plusieurs centaines de kilomètres. S'ils vérifiaient toutes ces agglomérations une par une, cette quête leur prendrait des années, et peut-être même ne la mèneraient-ils jamais à bien. Ce n'était pas envisageable. Le temps passant, ils commencèrent cependant à prendre moins de temps à chercher la situation de l'autre ville dans l'ensemble des savoirs de la Bibliothèque. L'idée qu'il était impossible de la trouver commençait peu à peu à s'insinuer dans leurs esprits, jusqu'à ce qu'ils la verbalisent au détour d'une discussion. Ils ne perdaient pas espoir, non : ils s'habituèrent petit à petit à leur quotidien et commençaient à trop l'apprécier pour en sortir.

Il fallut un mois supplémentaire à Cret pour prendre véritablement conscience de ce qu'il se passait : il était en train d'oublier son ancienne vie, lui préférant la nouvelle, tout aussi bien réglée mais plus vénérable, moins effrayante. Mais s'il devait finir ses jours ici sans jamais avoir tenté de rien changer à la situation de ceux qui vivaient en-dehors de la Ville, il savait qu'il mourrait dans la honte de lui-même. Ce n'était pas comme si tout à Inith avait été horrible. Il y était né, y avait grandi. Il y avait eu des parents et y avait toujours des amis. Il ne pouvait pas les laisser trimer si tout cela n'était fait que pour satisfaire les idéaux d'une personne née à la Ville et qui regardait son monde idéal depuis un îlot de tranquillité. En somme, il devait agir. Et même s'il pouvait paraître moins enthousiaste que son cadet, Akept ne comptait pas le laisser tomber. C'était à deux qu'ils avaient découvert la vérité sur leurs origines et c'était à deux qu'ils auraient le pouvoir

de changer le monde. Et même plus si le Conseil de la République de Belvil tenait parole et leur trouvait des coéquipiers.

Un soir, alors qu’il s’apprêtait à éteindre la lumière dans la petite chambre qui lui avait été octroyée au sein de la République, il eut un moment d’hésitation et attrapa dans son sac le livre qu’il avait récupéré lors de leur premier jour, et dont il avait seulement lu la quatrième de couverture. *La nuit a dévoré le monde* de Pit Agarmen. Maintenant qu’il était habitué à farfouiller dans des ouvrages anciens, les tournures de phrase ne rendraient plus les choses aussi compliquées que deux mois plus tôt. C’était la première fois de sa vie qu’il lisait une de ces fameuses autobiographies, mais il ne comprenait pas pourquoi le nom d’Antoine Vernay indiqué par la quatrième de couverture différait de celui de l’auteur.

« 8 mars.

Tout a commencé le 1^{er} mars dernier. Je me trouvais dans une soirée à Pigalle où, excepté Stella, la maîtresse des lieux, je ne connaissais personne. Je traînais entre les invités et les petites tables pleines de boissons et d’amuse-gueules. L’endroit était idéal pour une crise d’agoraphobie. »

— Et merde, se lamenta Cret à haute voix.

Même en ayant passé toutes ces années à étudier les livres de Décovarr en long, en large et en travers, il manquait cruellement de vocabulaire pour comprendre le contexte de celui-là. Il faudrait peut-être qu’il emprunte un dictionnaire à la Grande Bibliothèque pour en savoir plus. Mais pour l’heure, la curiosité avait chassé la fatigue, et il continua.

« J’ai porté mon regard sur le sol, les murs : du rouge, du rouge, du rouge. Je ne comprenais pas. J’étais hébété, perplexe, perdu. La réalité de ce que je voyais n’a pas tardé à me sauter au visage :

c'était du sang. À son odeur se mêlaient des relents d'excréments et de sucs gastriques. »

La nausée monta à la gorge du jeune historien. Mais il persista. Cela s'annonçait horrible, mais il ne pouvait pas s'arrêter.

« Dès ces premières secondes, j'ai su que ce n'étaient pas des psychopathes ou des terroristes, mais des créatures d'une tout autre nature. Comment appelle-t-on des êtres qui ne s'arrêtent pas après avoir pris une dizaine de balles dans le corps et qui confondent les gens avec des sandwiches ? La réponse est évidente. »

Cret referma le livre. Il était en sueur. Il regarda autour de lui, laissa le silence s'installer dans son esprit, puis se leva et ouvrit la petite fenêtre de son abri, qui donnait sur la rue. Il était vingt heures et les Belvilois étaient, pour nombre d'entre eux, encore occupés à diverses activités, bien souvent divertissantes. Rien à voir avec Inith, où à cette heure-ci, plus personne ou presque n'était dehors. Le jeune homme referma l'interstice et se rassit sur son lit, assourdi par ce qu'il venait de découvrir.

— C'est pas vrai... C'est pas vrai... murmura-t-il.

Le monde décrit par cet ouvrage était trop horrible, trop infâme, trop affreux pour être réel. Mais après tout, les êtres humains n'en étaient-ils pas capables ? Qui lui disait que les Pertebiens n'avaient pas fait subir exactement la même chose à ses amis ? Il chassa cette pensée de son esprit : ce n'était pas possible. Après tout, rien n'empêchait de coucher n'importe quoi sur papier. C'était la même chose que les contes dont se servaient ses parents pour l'endormir lorsqu'il était enfant. Exactement pareil, en plus adulte, plus... mature ? À cette idée, il rouvrit le livre et le reprit là où il l'avait arrêté.

« Un nouveau monde commence. Une nouvelle Amérique est née, et nous en sommes les Indiens. »

La nuit allait être longue.

III

— C'est bon, je sais où faut qu'on aille, annonça fièrement le jeune homme le lendemain en face de son aîné.

Celui-ci regarda d'un air médusé Cret qui fanfaronnait avec deux gros classeurs entre les bras. On était au début de l'après-midi et quelques oiseaux chantaient à l'extérieur de la Bibliothèque. La fin de l'été approchait et les températures commençaient à redescendre, mais le cadet des deux historiens avait l'impression de bouillir suite à sa découverte.

Devant la demande d'explications d'Akept, il plaqua un premier classeur contre la table, laquelle se trouvait légèrement à l'écart dans la salle principale de la Grande Bibliothèque, et l'ouvrit, dévoilant d'étranges couvertures.

— Ça s'appelle de la presse, dit-il avec un air savant. Hier, je me suis rendu compte que le nom de la Ville, en vrai, c'était Paris. Du coup aujourd'hui, je suis allé chercher à P dans la section « Documents d'époque » et j'ai trouvé ça.

Il s'en voulait d'ailleurs un peu d'avoir passé tant de temps à fouiner au mauvais endroit. S'il avait su que le concept de journaux existait, il aurait immédiatement commencé par là. À l'intérieur de l'un des magazines reliés dans le classeur se trouvait une carte complète du pays avec ses différentes villes, datée de l'an 2097 à l'ancien calendrier. Et la deuxième plus grande ville du pays à cette date, et qui se trouvait bien plus proche de son centre que sa capitale, s'appelait Lyon.

— Du coup, pour étayer, j'ai poussé un peu plus loin, continua Cret, et à P-L, j'ai trouvé plein de journaux consacrés à cette ville. Et là, ils parlent de la « multinationale Chanciel dirigée par Jasper Saadi ». Ça doit être le père de l'autre, Téodora. C'est ça, la fameuse « Entreprise au nom inconnu ».

Akept hocha la tête, signe qu'il était impressionné par le raisonnement, mais mit rapidement le doigt sur un élément important :

— Ça paraît quand même vachement simple. Comment ça se fait que les historiens le savent pas ?

Cret, pris au dépourvu un court instant, se ressaisit sans tarder et répondit :

— Peut-être qu'ils y ont juste pas pensé. Ou alors ils ont fait exprès de pas mentionner les noms dans leur bouquin. Ils ont pas l'air de beaucoup aimer les noms, ici.

— Peut-être qu'on devrait leur dire... ?

— On fera ça au retour. Vu qu'ils veulent rien changer, j'aurais pas envie qu'ils nous empêchent de partir.

— Tu crois qu'ils le feraient ?

— Va savoir... Faut qu'on avertisse le conseil de Belvil tout de suite pour qu'ils montent notre expédition.

— Et ils vont vraiment nous aider, d'après toi ? Eux non plus, ils ont pas trop l'air de vouloir que ça change.

— Je sais pas... Imagine on arrive là-bas et c'est gardé, on peut pas rentrer. On fait pas tout ça pour rien, il nous faut de l'aide.

— Donc vous voulez vraiment monter une expédition ? dit le maire avec un soupir.

Il n'avait pas du tout l'air convaincu.

— On avait votre accord, non ? insista Cret. Vous avez dit que vous alliez nous aider.

Le vieil homme acquiesça et passa une main sur son front légèrement humide. Cette journée était très chaude, et la pression ressentie ne devait pas aider.

— Ça va être difficile parce qu'à cause de la guerre avec le Parlement de Kaptal, nous devons rester sur nos gardes pour pas nous retrouver en désavantage. Si on laisse rien que quatre ou cinq types partir avec vous avec des armes, ça peut nous porter préjudice.

— Comment quatre types peuvent vous mettre mal ? Vous avez pas des centaines de soldats ?

— Des dizaines seulement. On a qu’une petite armée, vous croyez quoi ? Qu’on a une Union totale comme ces foutues structures étatiques ?

Cret leva les yeux au ciel. Ce n’était pas faux, mais tout de même, la cause qu’il défendait lui paraissait plus importante que le conflit stérile entre deux parties d’une ville.

— Je vais vous convoquer deux gardes du corps, lâcha finalement le maire. Je peux pas faire plus, mais ils vous accompagneront où que vous alliez. Je pense qu’on trouvera bien deux gusses assez croyants pour ça.

Le cadet des deux historiens sentait qu’il ne serait pas à l’aise à côté de deux individus armés et fanatiques, mais après tout, eux ne risqueraient rien, et il y avait plus important. Il constata en outre que le maire ne comptait pas reculer de sa position. C’était à prendre où à laisser, et c’était mieux qu’eux deux tout seuls.

— D’accord, ça nous va, dit-il finalement en esquissant un sourire crispé. On veut partir demain.

— Très bien. Je leur dirai d’aller à vos portes à huit heures.

Inutile de réclamer des cartes. Tout ce qui était en papier ici était entreposé à la Grande Bibliothèque, et le jeune homme y avait déjà emprunté le nécessaire. L’avantage était qu’ici, on ne demandait rien en échange – il fallait juste revenir et rendre.

Les deux amis sortirent du bureau du maire et descendirent les escaliers du vieil immeuble. Tout en se dirigeant vers l’extérieur, ils discutèrent de ce qu’ils avaient obtenu.

— C’est déjà ça, dit l’aîné.

La pression du début d’après-midi était peu à peu redescendue, et Cret se sentait désormais quelque peu las. Aussi était-il moyennement convaincu, même s’il avait obtenu à peu près ce qu’il désirait. Cela étant, sa détermination, elle, restait intacte, et demain serait le début d’un nouveau voyage, d’un nouveau changement. Il risquait de ne pas beaucoup dormir cette nuit non plus.

Effectivement, cette nuit-là, il eut toutes les peines du monde à trouver le sommeil. Comme il s’y attendait, la lassitude ne s’était pas transformée en fatigue, mais seulement en ennui. Il avait envie de faire quelque chose, mais ne savait pas trop quoi. Pourtant, il devait dormir ; deux jours de suite sans un bon sommeil risquaient d’altérer le début de sa marche. Finissant par se dire que la lecture atténuerait ses pensées et l’aiderait à trouver un peu de paix, il reprit le livre qu’il avait lu d’une traite la veille, et le recommença du début. Ç’avait été son premier contact avec une véritable fiction couchée sur papier et il voulait en saisir les moindres détails comme il avait pu le faire avec les livres d’histoire de son village. Le récit était aussi beau qu’atroce : un jeune homme parisien se réveillait alors même que toute la ville était envahie par des créatures mangeant la chair des humains. Il se barricadait dans un appartement et passait des mois tout seul tout en écrivant ce qu’il vivait sur du papier. Mais à sa deuxième lecture, Cret commença à y voir plus qu’un simple récit imaginaire. Il y avait bien un sens à tout cela. Antoine Vernay avait été sauvé de l’apocalypse car il était à la marge de la société, à l’écart des autres individus. Ainsi, il avait été miraculeusement épargné, et pouvait survivre longtemps seul sans devenir fou, du moins l’espérait-il. Mais Cret poussa le raisonnement encore plus loin. Le récit d’Antoine Vernay était une métaphore de la déprime : il allait et venait, seul chez lui, cherchant désespérément à s’occuper et à survivre psychologiquement ; les morts-vivants étaient le monde extérieur, étranger et hostile aux yeux du personnage. Lui, peu à peu, pas à pas, voulait juste remonter la pente...

Cret fut dérangé par des coups frappés à la porte. Il se rendit compte à cet instant qu’il s’était endormi au milieu de sa lecture, et que sa tête et son torse reposaient contre le mur, résultant en un petit mal de dos. Il s’étira douloureusement puis alla à la porte, qui s’ouvrit sur une jeune femme aux cheveux bruns enroulés en chignon et aux traits anguleux accompagnant un regard froid. Ce dernier s’illumina à la vue du jeune homme et elle sourit.

— Bonjour. Moi, c’est Marta. Je vais être votre garde du corps.

— Euh... Bonjour. Désolé, je viens de me réveiller.

— Aucun souci. Mon amie est allée réveiller le tien. Cloé, elle s'appelle. On va d'abord préparer le voyage pour voir par où on passe, et ensuite, on y va direct. Ça te va ?

— O... Oui, c'est bon. Deux secondes, j'arrive.

Il referma la porte et secoua la tête pour clarifier son esprit. Il n'avait pas bien dormi et pas longtemps, mais le jour s'était levé. Il était huit heures et leur second périple commençait maintenant.

Chapitre 8 : L'autre ville

I

Alors que les commerces de la République de Belvil ouvraient peu à peu et que leurs tenanciers fatigués s'affairaient à mettre en place leurs étals, quatre personnes s'installèrent à une table publique et commencèrent à préparer leur voyage. Akept dressa la carte que lui et son cadet avaient empruntée à la Grande Bibliothèque, et qui représentait les différents reliefs du pays. Cret ouvrit une feuille détachée d'un classeur représentant la situation des différentes villes. Comparant ainsi, ils situèrent l'endroit où ils devaient se rendre, puis l'aîné des deux historiens, s'aidant de leur propre carte, celle qui leur avait permis d'arriver jusqu'à la capitale, insista sur la zone radioactive à éviter à tout prix.

— On va commencer par marcher deux à trois jours jusqu'à Peripith, dit-il. C'est un grand village et on va pouvoir s'y ravitailler. Faudra aussi qu'on rende notre matériel. Puis on repartira et on marchera encore deux à trois jours supplémentaires jusqu'à ce qu'on arrive à la deuxième ville.

— On avisera là-bas, reprit Cret, mais faudra sans doute être discrets. Si la capitale est habitée, y a aucune raison que cette ville-là le soit pas.

Les deux gardes du corps, Marta et Cloé, acquiescèrent en cœur, et la première étape débuta alors qu'ils quittaient la République. Contrairement à l'arrivée des deux historiens, le groupe passerait cette fois-ci directement par le Royaume de Sinlanber, allié pacifique, avant de sortir par la porte ouest pour se diriger vers le village de Peripith en contournant le plus possible le foyer de radiations contenu.

La zone habitée du Royaume se trouvait être très similaire à celle de son voisin. Tout d'un coup, on passait de lieux mornes et sans vie à un territoire enjoué et peuplé. Des rues colorées et décorées de multiples façons, des dizaines de personnes plus ou moins affairées qui allaient d'un point à un autre, des vendeurs devant leurs magasins faisant la

promotion de leurs produits et des immeubles aux parois artistiquement sculptées et dont les fenêtres ouvertes laissaient pendre des fils le long desquels on avait étendu du linge. Nombre d'habitants portaient des croix en signe d'appartenance religieuse autour du cou. Les treillis noirs des deux soldates détonnaient et attiraient l'œil, mais les historiens avaient fini par y être habitués eux aussi dans la mesure où leur provenance avait suscité autant de curiosité dans les premières semaines ayant suivi leur arrivée à Belvil. Ils quittèrent finalement l'endroit et se dirigèrent vers la sortie est, en longeant un grand boulevard à l'abandon.

Les « murs » de la Ville, qui consistaient surtout en un amas de roches, de débris et de bâtiments effondrés, avaient été mis en place après le schisme par les trois différents régimes dans le but de se protéger des attaques en tenaille, mais avec le temps, ils avaient fini par devenir un rempart protégeant la capitale de presque toute intrusion, raison pour laquelle tous les précédents farfouilleurs s'étaient contentés de récupérer ce qu'ils pouvaient dans l'Autour. Ainsi la Ville s'était-elle retrouvée presque complètement isolée du monde extérieur. Quand ils commencèrent à gravir l'escalier de pierre sommairement aménagé, Marta et Cloé jetèrent un regard chargé d'appréhension à ce qu'elles laissaient derrière elles.

— Vous inquiétez pas, tint à les rassurer Cret. On risque pas grand-chose dans l'Autour. Et pareil, si on entre pas dans une forêt et qu'on évite les endroits irradiés, on devrait pas avoir de problèmes.

Les deux amies acquiescèrent pour signifier qu'elles avaient compris, et le groupe quitta enfin la Ville.

Ce fut à la fin du deuxième jour d'un voyage pour le moins calme qu'ils commencèrent à apercevoir les premiers toits du village de Peripith. Rien ne semblait avoir changé en deux mois jusqu'à ce qu'ils réalisent que l'entrée était gardée par des hommes en armes.

— Ah bah ils ont suivi notre conseil, on dirait ! s'exclama Akept.

Ces sentinelles ne payaient pas de mine en comparaison des deux gardes du corps et après tout ce que Cret et Akept avaient subi, ces

deux lances sommaires faisaient plus penser à des ustensiles de jardinage qu'à des moyens de défense. Forcément, les Coffres n'allaient pas fournir les outils de leur propre destruction, et il avait fallu que les Peripithiens les fabriquent eux-mêmes.

Constatant l'approche de ces quatre individus suspects, les gardes les arrêtaient et déclamèrent une tirade qu'ils avaient, visiblement, apprise par cœur :

— Ce village est sous la protection de Perteb. Pour passer, il faut payer.

Les deux historiens se regardèrent avec étonnement, puis se tournèrent vers le garde qui venait de parler.

— Vous êtes sérieux ?

L'intéressé acquiesça et Cret se mordit la lèvre. Peripith était donc également tombé, et ce n'était pas faute de les avoir prévenus – soit ils avaient pris la menace trop à la légère, soit ils n'étaient simplement pas de taille. En tout cas, en s'appropriant la plaque tournante du commerce de la région, Perteb se constituait une véritable manne, et peut-être même que ses habitants n'auraient plus à travailler pour nourrir leur Coffre, surtout s'ils faisaient payer un droit de passage, ce que Peripith n'avait jamais fait avant pour promouvoir le libre échange et défier toute concurrence.

— Vous avez un cahier d'équivalences ? demanda Akept.

Après un signe de tête entendu, la deuxième sentinelle sortit de sa poche une feuille de papier pliée en quatre et la leur tendit. Cret la déplia et la montra à son ami, et après s'être décidé, l'aîné ouvrit sa besace et en sortit quelques couverts en plastique, des babioles qui avaient miraculeusement survécu au temps et qu'ils avaient trouvées à la Ville. D'un point de vue pratique, elles ne servaient pas à grand-chose, mais c'était suffisant pour faire passer quatre personnes.

— On a bien fait de prendre un excédent, soupira Akept alors qu'ils se dirigeaient droit vers l'échoppe où ils étaient passés deux mois plus tôt.

Le vendeur, lui, était toujours là, et leur adressa quand il les vit un regard courroucé.

— Vous avez mis le temps, les gars !

Mais après ce qui lui était arrivé, Cret ne comptait pas se confondre en excuses. Attrapant le havresac de son cadet et le sien, Akept les jeta sur le comptoir sans aucune délicatesse.

— Ton contrat est honoré. La prochaine fois que tu nous vends des combis déchirées, on te fait foutre en taule. En plus, j'ai pas l'impression que les nouveaux dirigeants soient super amicaux.

L'homme d'âge mûr pâlit mais se garda de toute réplique. De toute façon, ils avaient rempli plus que leur part. Il emporta les deux sacs à dos dans son arrière-boutique, puis reparut les mains vides quelques minutes plus tard.

— Vous voulez autre chose ? leur demanda-t-il.

— Exactement la même chose plus une carte des foyers radioactifs dans le pays. On va à une autre ville, celle du sud. Pas de contrat, considère ça comme des réparations.

Akept était implacable mais son interlocuteur était en faute et n'avait d'autre choix que d'obtempérer. Lorsqu'ils ressortirent du village de Peripith, une demi-heure après y être entrés, ils avaient suffisamment de nourriture pour tenir deux semaines et des havresacs dont ils étaient désormais propriétaires. Cret se fit la réflexion qu'avoir manqué de mourir pouvait offrir des avantages.

II

La seconde étape du voyage fut tout aussi calme que la première et les deux historiens en profitèrent pour ouvrir la conversation avec leurs gardes du corps. Elles se connaissaient visiblement depuis leur enfance et avaient pris fait et cause pour les valeurs et les croyances de la République de Belvil. Elles avaient fait partie du contingent qui avait libéré Cret et Akept de leur parodie de procès et en tiraient une fierté aisément perceptible. Pour elles, les deux historiens étaient presque comme des élus – ils avaient été destinés à venir à la Ville et

ne seraient que les premiers d'une longue série. Malgré tout ça, elles ne se montrèrent pas particulièrement déçues lorsque les intéressés leur racontèrent comment ils vivaient à Inith. Leurs yeux s'ouvrirent toutefois plus grands quand ils en vinrent aux circonstances de leur départ.

— Maintenant je comprends la tête que vous avez tirée en face du garde devant le village, hier, conclut Marta.

La pluie tombait dru lorsqu'au milieu de leur cinquième jour de voyage, ils commencèrent à se rendre compte d'une augmentation de la densité urbaine. Les bâtiments étaient de plus en plus nombreux, et bien que la pluie les empêchât d'y voir plus clair, il semblait que les constructions qu'ils apercevaient au loin étaient plus imposantes. Cet endroit ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'Autour, mais en plus petit.

— Doit bien y avoir des gens là-bas, lâcha pensivement Cloé.

— On fait quoi s'ils protègent l'Entreprise ? demanda Akept.

— On les accueille, ironisa la jeune femme en réponse, en touchant son fusil de précision du doigt.

La veille, les deux historiens lui avaient demandé pourquoi elle portait cette arme sur elle, et elle leur en avait expliqué le fonctionnement – il s'avérait que dans les rues sinueuses bordées de hauts immeubles de la Ville, un fusil permettant d'abattre un individu tout en restant hors de portée d'autres ennemis était bien pratique. Néanmoins, l'engin s'était depuis longtemps démocratisé et les méthodes associées étaient connues. Si elle devait s'en servir prochainement, il fallait espérer que ce ne fût pas le cas dans l'autre ville.

Contrairement à la capitale, ce centre n'était pas protégé par un long mur de débris, et il était aisé d'y entrer. Il y avait ainsi fort à parier qu'ils n'étaient pas les premiers à venir. Les habitants allaient sans doute adopter une réaction bien différente de celle des Parlementaires et des Républicains. Malgré tout, il n'y avait rien pour les accueillir à l'entrée, cette dernière étant marquée par un fleuve que le groupe dut

traverser en empruntant un pont à moitié effondré. Les immeubles de cette ville étaient assez similaires à ceux de la capitale, à la différence que leurs toits tendaient beaucoup plus vers des tuiles rouges en terre cuite que vers du métal gris. Ils semblaient aussi avoir beaucoup moins bien résisté à l'épreuve du temps et un grand nombre de ces tuiles jonchaient, brisées, les trottoirs des rues désertes. Cret jetait des regards furtifs de tous les côtés pour essayer de capter le moindre bruit, le moindre signe d'une présence humaine. Mais ici, il n'y avait rien. Et au bout de sept heures de marche, d'abord en ligne droite, puis aléatoire, Akept formula l'évidence :

— Y a plus personne ici.

— C'est pas dit, tempéra son cadet. Dans le quartier général de la Grande Entreprise, ça risque de pas être la même chose.

— D'ailleurs, vous avez une idée d'où il est ?

La question formulée par Marta trouva un écho chez les deux historiens, qui répondirent par la négative.

— Fin je pense que ça doit être un des plus grands bâtiments de la ville. Faut qu'on se dirige vers quelque chose d'énorme et on finira par trouver.

Joignant le geste à la parole, il détailla les immeubles qui dépassaient des autres toits, au loin. Mais sa proposition n'avait pas l'air très convaincante, et Akept proposa dans la foulée de simplement chercher une carte de la Ville, arguant que même si les lieux avaient été pillés par les farfouilleurs, il devait bien rester quelque chose quelque part.

Tout en essayant donc de repérer, parmi toutes les échoppes en ruines, les restes d'une boutique où ils trouveraient leur bonheur, ils entreprirent de se rapprocher de ce qui s'apparentait à un ancien centre d'affaires. Contournant par la gauche un large tunnel depuis longtemps effondré, ils traversèrent un deuxième fleuve, plus large que le premier, pour se retrouver dans un nouveau quartier, puis longèrent une antique voie de chemin de fer, délabrée mais impressionnante. Continuant leur progression, guidés qu'ils étaient par

la grande tour au sommet pointu dominant l'espace, ils passèrent à proximité d'un large cimetière à la construction étrangement circulaire. Cret et Akept n'en avaient jamais vu d'aussi grand.

Quand ils arrivèrent aux abords du bâtiment à la forme d'un cylindre de deux cents mètres de haut surmonté d'une pyramide, rien ne sembla leur indiquer qu'il y avait quoi que ce fût à trouver à l'intérieur. Ils se risquèrent toujours, l'air de rien, à y entrer, et n'eurent aucune difficulté à le faire vu que le verre des parois des portes avait été brisé. Mais à l'intérieur, il n'y avait plus rien d'aucune valeur. Il leur fallut se rendre à l'évidence : le siège de la Grande Entreprise n'était pas ici. Et ils n'avaient toujours pas croisé âme qui vive.

III

Trempé jusqu'aux os par la pluie qui ne cessait de se déverser à l'extérieur, le groupe finit par décider de rester derrière l'entrée du bâtiment jusqu'à ce qu'elle se calme. Ils s'installèrent donc à quelques mètres de la porte et s'aménagèrent un espace en en dégagant les débris de verre, de bois et de métal. La poussière qui s'était accumulée avait formé une couche épaisse et il était impossible pour eux de savoir si quelqu'un était un jour venu ici depuis la chute des structures étatiques. Le jour commençait à s'assombrir et ils allumèrent des lampes de poche pour conserver une luminosité sommaire et pouvoir manger leurs barres nutritives. Ces dernières n'avaient définitivement pas manqué aux palais des deux historiens, et lorsqu'elles avaient dû y goûter pour la première fois, quelques jours plus tôt, leurs gardes du corps avaient fait de leur mieux pour ne rien montrer de leur dégoût face à la fadeur de l'aliment. Éreintés par leur semaine de marche, ils s'endormirent rapidement, presque sans avoir discuté.

— Regardez ce que j'ai trouvé !

L'exclamation, qui appartenait indubitablement à la voix de Marta, réveilla Cret en sursaut, et il constata que le soleil était déjà levé depuis un bon moment. On devait être en fin de matinée et la jeune

femme s'en revenait des tréfonds du bâtiment où ils avaient passé la nuit, un étrange objet dans les mains. Elle s'approcha du reste du groupe et le posa à même le sol avant de le déplier : c'était une carte ; une grande carte topographique datant sans doute de plusieurs décennies.

— C'est le plan de la ville, annonça fièrement Marta. Du coup si on regarde bien, on va bien trouver ce qu'on cherche dessus.

Les félicitations passées, ils s'attelèrent tous ensemble à cette tâche. Tout était couvert d'indications et de tracés aux couleurs diverses et variées qui ne permettaient pas de comprendre clairement de quoi il retournait. Ils commencèrent par identifier la tour où ils avaient passé la nuit pour partir de ce point. Et n'étant pas trop de quatre pour réussir à trouver leur chemin sur une seule carte, il ne fallut que deux minutes supplémentaires avant qu'Akept ne mette son doigt sur un point particulier.

— Regardez là. Y a marqué « Tour Saadi ». Ce serait pas ça ?

Ils se penchèrent tous sur l'endroit indiqué par l'aîné des historiens, puis tournèrent la tête vers l'extérieur. La pluie s'était calmée, et ils apercevaient maintenant, à quelques cinq cents mètres, une autre tour, plus petite, construite en verre et en métal et à l'étrange architecture en spirale. Le siège de la Grande Entreprise devait être là-bas.

Ils remballèrent rapidement leurs paquetages et se dirigèrent vers la sortie de l'édifice. Comparé à l'odeur rance de peinture défraîchie et d'humidité qui y régnait, l'air frais de l'extérieur était bien plus agréable et Cret le respira à pleins poumons. Ils commencèrent alors une nouvelle marche en direction du second bâtiment, qui apparaissait comme tout aussi majestueux que le premier. Mais Cret ne pouvait pas s'empêcher de penser à ce qui se trouvait à l'intérieur. Étant la structure qui protégeait depuis presque un siècle une société où la vie était dirigée par les Coffres, il ne serait définitivement pas facile à pénétrer.

Peut-être devraient-ils essayer de parlementer avec les gardiens. Après tout, ces derniers ne connaissaient rien de la situation dans

laquelle se trouvaient les campagnes. Mais peut-être au contraire qu'ils étaient parfaitement au courant, et trouvaient tout cela très bien ? Si c'était le cas, les explorateurs devraient essayer de rentrer par la force. Mais qu'avaient-ils comme garantie de pouvoir faire une chose pareille ? Plus ils se rapprochaient de la dénommée Tour Saadi, plus cette dernière prenait des allures imposantes. Au final, tout cela était étrangement conforme à l'idée que Cret s'était faite de ce bâtiment : trônant au-dessus du reste du monde, comme pour l'observer et le mépriser depuis un piédestal.

Plongé dans ses pensées, il ne réalisa pas immédiatement qu'ils venaient d'arriver au-devant d'un mur de pierre de deux mètres de hauteur. De l'autre côté, il semblait y avoir du mouvement. Quelque chose qui, au son, ressemblait à des bruits de pas. Un oiseau s'envola à cet instant et les quatre explorateurs se regardèrent avec une appréhension partagée avant de commencer à longer le mur en se faisant les plus discrets possible. Longeant la paroi qui s'inclinait vers la gauche à mesure qu'ils progressaient, ils finirent par apercevoir les portes en métal grillagé et grandes ouvertes menant à la cour d'entrée de l'édifice. Cret et Akept se plaquèrent contre le mur, Marta fermant la marche pendant que Cloé, plus téméraire, contournait la grille et passait un œil de l'autre côté. Puis, en soupirant, elle les invita à la suivre d'un signe de la main.

En entrant à leur tour dans la cour intérieure, ils constatèrent que le bruit était juste celui d'un chat qui déambulait dans l'enceinte, et avait simplement tenté de récupérer un potentiel repas. Il n'y avait absolument personne d'autre, et pas le moindre signe d'un système de sécurité. Et les portes en verre de la Tour étaient grandes ouvertes, comme pour les inviter à entrer à l'intérieur.

Une voix humaine se fit alors entendre.

Chapitre 9 : Le bouton rouge

I

— *Bienvenue à la Tour Saadi, siège des institutions de la Grande Entreprise. Entrez et attendez à l'accueil, un de nos fonctionnaires arrivera dans quelques instants.*

Tous aussi surpris les uns que les autres, les quatre explorateurs commencèrent, timidement d'abord, puis d'un pas plus assuré ensuite, à se diriger vers l'entrée proprement dite. Passée cette dernière, ils débouchèrent dans une salle complètement vide et tout aussi sale que dans le dernier bâtiment. Le sol en carrelage était maculé de poussière et jonché de débris, et il y avait, sur la gauche, un comptoir derrière lequel se trouvait une porte fermée. Akept s'y dirigea le premier, se pencha, enjamba le comptoir et tenta de l'ouvrir.

— Eh oh ! Y a quelqu'un ? appela-t-il.

Il y avait bien une légère vibration, aisément perceptible dès que l'on arrêta de bouger, mais aucun autre signe de présence humaine que la voix qu'ils venaient d'entendre. Cret dépassa ledit accueil et progressa plus avant dans l'édifice. Quelques bancs installés contre un mur, en bois bouffé par les mites, plusieurs portes, certaines ouvertes, d'autres fermées, menant sur des bureaux eux aussi vides.

— *Un fonctionnaire arrivera dans approximativement trois minutes.*

Tous levèrent alors les yeux vers ce qui semblait être un vieux haut-parleur encore fonctionnel. C'était de là que provenait la voix.

— Doit y avoir quelqu'un, sinon ça fait longtemps qu'il y aurait plus d'électricité, en déduisit Clara.

— En tout cas, on devrait pas tarder à savoir, répondit l'aîné des deux historiens en jetant un regard désabusé à la porte derrière le comptoir, qui demeurerait résolument fermée, avant de conclure : c'est verrouillé, mais de l'intérieur.

En effet, il y avait bien une poignée, mais aucune serrure de ce côté-ci.

Ils se contentèrent donc d'attendre. Ils n'étaient de toute façon pas à cinq minutes près et auraient tout le loisir d'explorer le reste du bâtiment ensuite. Le temps passa néanmoins extrêmement lentement pendant ces trois minutes. Cret sentait la pression lui monter à la tête. Ils avaient désormais l'assurance d'être au bon endroit, mais encore aucun indice sur ce qu'ils cherchaient à faire, aucune preuve qu'ils pouvaient y trouver un gros bouton rouge qui leur permettrait de désactiver tous les Coffres.

Et les désactiver était une chose, mais comment pourraient-ils convaincre les habitants des villages de s'en détourner ? Tant qu'ils seraient encore là, rien ne serait possible. Et comme ils ignoraient de quelle manière les Coffres entraient en combustion, ils ne pourraient pas y toucher.

Une question lui traversa soudain l'esprit : et si désactiver les Coffres entraînait leur explosion ? Une déflagration généralisée à tout un pays, détruisant les villages et ne laissant plus que les quelques villes habitées survivantes de la catastrophe. Peut-être se faisait-il des idées, mais comment en être sûr ? Oserait-il appuyer sur le bouton ? Pourrait-il assumer s'il commettait une erreur irréparable ? S'il conduisait, même involontairement, à la mort de tous ses proches ?

Un bip court mais strident avertit soudain le groupe que les trois minutes étaient écoulées. La porte derrière le comptoir s'ouvrit automatiquement, laissant entrevoir le début d'une salle sans aucun éclairage. Aucune fenêtre, et l'ampoule devait avoir cessé de fonctionner depuis bien longtemps. En outre, aucun fonctionnaire ne montrait le bout de son nez. À bout de patience, Akept enjamba de nouveau le comptoir, sortit la lampe torche de son sac et l'alluma. Éclairant autour de lui quelques secondes, il se retourna vers ses compagnons pour donner son verdict.

— Y a personne là-dedans. Ça devait être un message préenregistré, et il nous a détectés au mouvement. On a perdu du temps pour rien.

Il soupira pour appuyer son mécontentement, et attendit la suite. Cret comprit que c'était à lui de prendre l'initiative.

— Bon, ben, on explore le coin maintenant, décida-t-il. On a que ça à faire.

La pointe d'ironie dans sa dernière phrase détendit légèrement l'atmosphère mais n'était pas suffisante pour faire diminuer l'appréhension qui augmentait de plus en plus chez les quatre explorateurs.

Ils se dirigèrent vers une première porte, la plus proche de l'entrée, voulant s'atteler à une vérification méthodique. La première pièce était carrée et toute petite, et il n'y avait plus rien à l'intérieur. Une chose commençait, pour eux, à devenir de plus en plus évidente : ils n'étaient pas les premiers à venir ici, et les farfouilleurs s'étaient déjà servis de tout ce qui avait de la valeur. Poussant un peu plus au fond, ils finirent par déboucher sur une salle plus grande que les autres bien qu'étant limitée par la faible largeur de la tour. La vibration sur le sol y était légèrement plus forte, mais il n'y avait pas grand-chose de plus : des tables, certaines retournées, quelques chaises vétustes qui avaient plus ou moins résisté aux décennies d'abandon et, au fond, des ossements sur une étagère. En les apercevant, les explorateurs firent mine de paniquer un peu, avant que Marta n'éclate de rire.

— Du poulet. C'était de la bouffe.

Cette découverte eut un effet plutôt positif sur leur moral. Ils se fustigèrent de broyer du noir alors qu'ils étaient aussi près de leur but et, de légers sourires aux lèvres, ressortirent du self abandonné pour retourner au niveau de l'accueil. Cret eut un petit rire nerveux : il s'attendait presque à y trouver quelqu'un, leur demandant où ils étaient partis et pourquoi on le dérangeait pour rien. Cela correspondait au comportement de Dalétic, la tenancière de l'auberge d'Inith, quand elle se retrouvait face à quelqu'un qui refusait de payer. La dernière salle du rez-de-chaussée qu'ils n'avaient pas visitée était fermée, mais elle n'était pas verrouillée et, même si les gonds rechignaient à faire leur office après une si longue période d'inactivité, ils finirent par les laisser entrer. Mais il n'y avait rien non plus ici, seulement une rangée de petits bureaux sommaires et, évidemment, complètement vides. Il y avait bien un tiroir en métal dévoré par la

rouille, mais son contenu avait lui aussi disparu depuis longtemps. Ils poussèrent un petit soupir collectif et revinrent à l'accueil, avant de se décider à monter.

Ils gravirent ainsi, lentement mais sûrement, les différents étages de la Tour Saadi. Les premiers se révélèrent aussi infructueux que le rez-de-chaussée. Des open spaces abandonnés et entièrement vidés de leur contenu, des salles de conférence, des couloirs dont la peinture blanche disparaissait peu à peu. Au bout du quatrième étage, leur patience avait de nouveau atteint ses limites. Akept proposa alors de monter au dernier étage.

— Au pire, si on y trouve rien, on refera tout dans le sens inverse.

Tout le monde acquiesça, et ils évitèrent les niveaux suivants pour se focaliser immédiatement sur le sommet. Cret ne voyait pas trop en quoi ce dernier allait les aider beaucoup plus que le reste, mais il brûlait d'envie d'y monter. C'était l'attrait de l'altitude : il y avait, à la Ville, quelques édifices aussi hauts, voire encore plus élevés, mais il n'avait jamais ressenti le besoin de les gravir. Maintenant qu'il était à l'intérieur d'un lieu comparable, ses résistances s'étaient amenuisées. Il voulait voir ce que cela faisait d'être deux cents mètres au-dessus du sol. Il se demanda à quoi ressemblerait la ville depuis ce point d'observation, si du moins il y avait des fenêtres là où ils se rendaient.

L'escalier était large et les marches courtes, mais monter jusque tout en haut ne tarda pas à devenir de plus en plus dur. Le cadet des deux historiens commençait, en vérité, à avoir le sentiment qu'il était sans fin. Et à voir l'expression des visages de ceux qui l'accompagnaient, ils devaient penser à peu près la même chose. Jamais de sa vie il n'avait gravi autant de marches. À Inith, il n'y avait que la descente de la colline du Coffre vers le village, et à la Ville, le bureau du maire et l'étage de la Grande Bibliothèque n'étaient que des brouilles en comparaison du marathon qu'ils étaient tous les quatre en train d'endurer. Mais Cret s'interdisait de faire une pause, et personne ne semblait vouloir parler, chacun se concentrant sur son effort.

Quand enfin ils arrivèrent au sommet, ils eurent du mal à y croire, et Cret avait tellement intégré dans son esprit la montée une marche après l'autre dans une obscurité presque totale qu'il manqua de tomber à la renverse. Se rattrapant de justesse, il avisa ce qui se trouvait devant eux : une large porte en bois qui, elle, semblait être demeurée fermée depuis bien longtemps.

— On va peut-être finir par trouver quelqu'un ici, plaisanta Akept.

Mais il y avait dans sa voix une once d'espoir.

Cette porte était elle aussi verrouillée, mais Clara, à bout de patience, fit sauter le verrou avec son fusil de précision. La détonation résonna dans tout l'escalier, créant un écho qui dura plusieurs secondes. Et ils poussèrent la dernière porte de la tour.

Il y avait, de l'autre côté, une grande pièce au sol en parquet, dont les hautes fenêtres laissaient largement passer la lumière du soleil. Contrairement au reste de la tour, ce lieu ne baignait pas dans la pénombre, et la vue était incroyable : la ville s'étendait comme une gigantesque toile d'araignée tissée au milieu de la verdure.

Au centre de la pièce trônait un long bureau stratifié construit dans un bois sombre. Et juste au-dessus était couché le haut d'un corps humain. Cette vision d'effroi poussa les deux historiens à reculer instinctivement. Ce furent donc les gardes du corps qui, les premières, s'avancèrent vers les restes de ce cadavre.

Lorsque Cret s'approcha à son tour, il constata que dans sa main droite, le mort tenait un revolver. Qui que ce fût, cet individu avait mis fin à ces jours.

— C'est elle...

La voix d'Akept, légèrement perceptible, le troubla. Son ami regardait une photographie encadrée et accrochée au mur derrière le bureau. C'était le portrait d'une femme à la peau mâte et aux longs cheveux bruns parfaitement coiffés. Elle semblait dominer la pièce d'un regard hypnotisant qui auréolait son visage d'une aura de grâce et d'autorité. En bas de la photo était inscrit en lettres d'or le nom de Téodora Saadi.

II

C'était donc tout ce qu'il restait du corps de la personne qui avait créé les Coffres et mis en place une nouvelle société : un portrait et un corps desséché au sommet d'un immeuble en ruines. Ici, contrairement à la Ville, les ressources s'étaient tant amenuisées que tous les habitants avaient fini par partir, et les fonctionnaires de la Tour avaient suivi également. Seule Téodora Saadi était restée, comme pour s'accrocher de toutes ses forces à son héritage. Et elle était désormais à tout jamais souveraine dans un royaume de débris. L'ironie du sort avait fait son travail avec beaucoup de zèle.

— Cret, me dis pas qu'on est venus jusqu'ici juste pour ça.

Une fois de plus, la voix de son aîné fit revenir le jeune homme à la réalité. Akept était adossé contre un mur et il semblait qu'il avait la nausée. Les deux gardes du corps, elles, restaient en place, l'une à côté de l'autre, ne semblant pas savoir quelle réaction elles étaient censées adopter face à cette vision. Forcément, dans la Ville, beaucoup d'hommes et de femmes avaient été prénommés en l'honneur de la personne dont elles avaient le cadavre devant elles. Sans doute leur serait-il désormais difficile de regarder lesdites personnes sans penser à ce qu'ils avaient trouvé dans cette pièce.

— Non, non, attends, temporisa Cret. Y a personne qu'est venu ici depuis qu'elle est morte. On va forcément trouver un truc qui nous servira à quelque chose...

Comme soudain libérées d'une prison invisible, Marta et Clara s'avancèrent de concert et se dirigèrent vers le bureau. Cret fit de même, et Akept, malgré quelques réticences, ne tarda pas à se joindre au groupe pour commencer à le fouiller. Contrairement à tous ceux qu'ils avaient vus jusqu'à présent, celui-ci comprenait un grand nombre de tiroirs, et eux étaient remplis à ras-bord de dossiers divers. Le cadet des deux historiens dut mobiliser une bonne partie de ses forces pour résister à l'envie de tout fourrer dans sa besace. Mais il devait rester concentré sur l'essentiel ; il aurait toujours la possibilité de venir les rechercher plus tard.

— Ah, venez voir.

Tout le monde se rassembla autour de Clara, qui venait visiblement de trouver quelque chose d'utile. En effet, elle tenait dans sa main une petite carte sur laquelle une photo de la défunte était visible. Un peu plus bas était inscrit « Badge d'accès ».

— C'est une clé magnétique, expliqua-t-elle. Le Parlement de Kaptal, ils en utilisent toujours, je crois.

— Mais ça peut pas être pour sa porte, la serrure était normale, il fallait une clé, renchérit son amie. Ça ouvre forcément autre chose.

Cret soupira.

— Bon, bah au moins on a progressé. On a qu'à chercher dans cette pièce-là, voir si elle ouvre pas un truc important.

Les paroles firent donc de nouveau place au bruit du parquet qui craquait sous les pas, des masses de papier que l'on bougeait et des tiroirs que l'on ouvrait. Mais ils ne trouvèrent rien de plus qu'une antique carte d'identité au nom de Téodora Saadi. Rien n'était verrouillé dans ce bureau, et rien n'aurait nécessité l'usage d'une clé magnétique. À tout hasard, Cret souleva même la photographie de la défunte, mais il n'y avait que la prolongation d'un mur blanc et uni.

— On a plus qu'à redescendre, maintenant...

Un soupir collectif se fit entendre dans la salle. Ils y avaient récupéré tout ce qui pourrait potentiellement se monter utile plus tard, mais il fallait maintenant qu'ils prennent le chemin de la sortie. L'étape la plus longue était encore devant eux : ils devaient vérifier les quarante étages de cette tour de fond en comble, pour s'assurer de ne rien manquer.

Ouvrant la porte d'un coup presque rageur, Akept se laissa ensuite tomber, à bout de forces, contre le mur. Ils étaient revenus au rez-de-chaussée, complètement bredouilles. Les étages n'étaient pas tous vides mais ne contenaient rien d'utile. Et plus ils progressaient, moins il y avait de documents. Pour autant, cette vérification leur avait pris des heures et l'on arrivait en fin d'après-midi. Ils n'en pouvaient plus.

Cret était presque désespéré. Ils n'avaient rien trouvé ici qui puisse leur indiquer comment ils pouvaient désactiver les Coffres. Mais en soi, cela allait complètement dans le sens de l'idéologie de Téodora Saadi : elle avait mis en place sa « société parfaite » et n'avait aucune raison d'y mettre un terme, d'aucune façon. Un bouton rouge... et puis quoi encore ?

— On a plus qu'à retourner à la Ville, lâcha Akept avec énervement. Merci pour rien.

Son cadet ne voulut pas répondre : il n'avait rien à opposer à cela. Même leurs deux gardes du corps, qui les avaient suivis en connaissance de cause, ne cachaient plus leur déception sur leurs visages. Elles avaient cru en eux pour ne trouver qu'une tour vide et un cadavre. En pensant cela, Cret ne s'était pas rendu compte qu'il se fourvoyait complètement. Alors qu'il étouffait un sanglot, Marta prit la parole :

— Dis pas n'importe quoi. Les bibliothécaires vont vous acclamer pour tout ce qu'on a découvert. On a pas réussi à faire ce qu'on voulait, mais on a pas fait tout ça pour rien non plus.

N'espérant même pas une réponse, elle sortit une barre nutritive de son propre sac et entreprit de la mastiquer. Cret, rasséréné, fit de même. Mieux valait l'échec d'une entreprise bonne que la réussite d'une mauvaise. Tout le monde cessa donc de parler et se concentra sur son repas, qui avait déjà été suffisamment retardé par leurs recherches infructueuses.

Le silence qui se fit alors était toujours troublé par la légère vibration du sol, qui se muait presque en un bourdonnement à leurs oreilles. Au bout d'un quart d'heure, Cret eut l'impression de ne plus entendre que ça. Il jeta un regard à ses compagnons et tous semblaient avoir fait le même constat : il y avait quelque chose d'anormal.

— C'était plus fort là-bas, vous vous souvenez ? murmura le cadet des deux historiens, comme s'il avait peur que le fait de parler fût disparaître l'indice.

Ayant de toute façon fini de manger, ils se levèrent tous bon gré mal gré et se dirigèrent à nouveau vers le self. En effet, maintenant qu'ils y

faisaient attention, il y avait quelque chose d'aisément perceptible. Mais d'où cela pouvait-il venir ? Ils parcoururent la salle, longeant les murs pour trouver la source du bruit. Akept s'arrêta soudain.

— Ici.

Tous se tournèrent vers lui. Il était juste en face d'un très léger renfoncement, à peine visible sous la couche de peinture, mais qu'ils distinguaient désormais facilement du reste. L'aîné des historiens entreprit d'arracher le papier peint, rapidement aidé par les autres explorateurs. Ils dévoilèrent ainsi une grande porte métallique blindée. C'était bel et bien de là que la vibration venait. Et en guise de serrure se trouvait une petite fente dans laquelle ils passèrent immédiatement la clé magnétique. La porte s'ouvrit dans un grondement.

— *Bonjour ! Contrôle d'identité obligatoire. Veuillez me présenter votre carte.*

La personne qui se tenait debout devant eux n'avait pas grand-chose d'une personne, en-dehors de ses formes vaguement humanoïdes. Elle semblait faite d'un ensemble d'alliages de métal et de câbles recouvert à la va-vite d'une paroi translucide. Cret, la bouche entrouverte devant ce stupéfiant spectacle, n'osait dire un mot.

— ... Qui êtes-vous ? demanda finalement Marta, risquant un pas en avant.

— *Je suis le Gardien de l'Usine de la Grande Entreprise. Veuillez me présenter votre carte d'identité, s'il vous plaît. Ou vous ne pourrez pas rentrer.*

Cret mit la carte au nom de Téodora Saadi dans la main de la jeune femme qui la tendit à l'humanoïde de métal, qui l'examina quelques instants avant de lever sa tête vers le groupe.

— *Vol de carte d'identité détecté. Veuillez attendre l'arrivée des agents de sécurité sans montrer de résistance.*

Il fut abattu par une rafale de fusil mitrailleur et tomba à la renverse. Abasourdi quelques instants, Cret reprit la carte et la rangea dans son sac. Puis, non sans continuer à regarder l'étrange être mécanique couché au sol, une fumée grisâtre sortant de son corps robotique, ils

s'enfoncèrent dans un couloir souterrain peu avenant et aux murs circulaires qui déboucha, une dizaine de mètres plus loin, sur une passerelle surplombant une gigantesque salle aux parois grossièrement taillées dans la roche et où régnait un prodigieux vacarme amplifié par l'écho. Des centaines de machines s'y affairaient à récupérer, trier, poser une multitude d'objets qui défilaient sur des tapis roulants sortant des trous des murs. Sur leur gauche, une autre grande porte métallique blindée, similaire à la première, attirait l'œil par la légère luminosité qui s'en dégageait.

— C'est là qu'ils réceptionnent tout ce qui vient des Coffres... murmura Cret.

Cette caverne aux trésors était si immense qu'ils ne distinguaient même pas le fond, noyé dans l'obscurité. En outre, de gigantesques amas d'objets divers parsemaient les lieux. Certains atteignaient plusieurs mètres et on ne distinguait même plus le sol sous leur présence. Akept ne put s'empêcher de verbaliser ce que les deux historiens pensaient déjà :

— Ils ont l'air de se faire une belle marge.

III

Lentement mais sûrement, ils descendirent l'escalier métallique et commencèrent à s'avancer dans ce nouveau lieu, lampe torche en main. Une faible lumière provenait en effet des machines mais n'était pas suffisante ; les robots n'avaient pas besoin de voir quoi que ce fût pour savoir où aller. Un humanoïde semblable au précédent s'activa alors à une dizaine de mètres de leur position et se dirigea vers eux. Il semblait éprouver de grandes difficultés à marcher ; il était d'ailleurs assez étonnant qu'il fonctionne encore, après des décennies de sommeil.

— *Vol de carte d'identité détecté. Veuillez attendre l'arrivée des agents de sécurité sans montrer de résistance.*

Il fut abattu à son tour et retomba sur le sol. Mais cette fois-ci, les choses allaient être moins simples que prévu. Une alarme stridente

recouvrit le bruit déjà insupportable des machines, et les explorateurs purent apercevoir, du fond de la salle, des silhouettes se préciser. De nouveaux humanoïdes s’avançaient, armés de fusils mitrailleurs semblables à celui de Marta. Poussés par leurs deux gardes du corps, Cret et Akept se plaquèrent contre un pilier de soutènement et entendirent des tirs claquer. Les deux jeunes femmes les rejoignirent rapidement, Marta ne sortant que sporadiquement pour arroser leurs ennemis d’une petite volée de balles. Clara, elle, préparait son fusil de précision. D’un mouvement rapide et sec, elle se releva tout en se tournant vers les sentinelles et pressa la détente. Le bruit de l’impact sur le métal suivi d’une chute lourde confirma au groupe qu’elle avait abattu une unité, mais les bruits de pas ne cessaient de s’amplifier. Le contingent de fer s’avançait vers eux, réduisant inexorablement l’écart. Et les jeunes femmes n’auraient pas le temps de tous les abattre avant qu’ils ne les aient atteints.

— La porte, là-bas ! s’écria Cret.

Et sans attendre, comme mus par l’énergie du désespoir, ils se jetèrent à corps perdu, complètement à découvert, vers leur seule planche de salut. Les robots mirent quelques secondes à réagir, mais arrosèrent de nouveau les intrus de balles de plomb. Ces derniers avaient atteint la porte et se baissèrent de justesse pour éviter les tirs meurtriers. Cret passa la clé magnétique dans la fente prévue et ils entrèrent au moment où la deuxième salve allait les atteindre. Le cadet des deux historiens entendit un cri à moitié étouffé derrière lui, et la porte se referma. Ils étaient tous là, mais Clara s’effondra soudain devant eux. Une balle s’était fichée dans son dos et une autre lui avait entaillé le crâne. La douleur, la pression et le choc avaient été amplement suffisants pour lui faire perdre connaissance. Marta se jeta sur elle les larmes aux yeux et la releva pour l’aider à se traîner jusqu’à un mur. Mais déjà, les sentinelles avaient atteint la porte et cherchaient à l’ouvrir. Elles disposaient elles aussi d’un accès prioritaire et les explorateurs ne pourraient pas s’y barricader longtemps. Akept, boosté par l’adrénaline, arracha la clé des mains de son cadet et referma la porte avant de chercher une option de

verrouillage. Cret, lui, scrutait les alentours. La petite salle était presque entièrement vide et précédait un long couloir sombre. Ici, en revanche, la lumière avait survécu, même si l'ampoule vétuste clignotait par moments.

— Ils essaient toujours d'ouvrir, lâcha son aîné. Si on réactive pas le verrouillage régulièrement, ils vont finir par rentrer.

Le jeune homme était occupé à remettre la carte dans la fente à chaque fois qu'un voyant situé juste au-dessus passait du rouge au vert. À ce rythme, ils n'allaient pas tenir bien longtemps. Ils finiraient par avoir un moment de faiblesse et les sentinelles en profiteraient pour rentrer et tous les abattre à bout portant.

— Continuez, dit alors Marta. Je vais rester ici et réactiver le verrouillage à chaque fois qu'ils le désactivent. Comme ça je veille sur mon amie. Vous inquiétez pas pour moi.

Elle esquaissa un sourire espiègle, mais il était évident qu'elle n'était pas sereine. Cependant, ils n'avaient pour le moment aucune autre option.

— On revient dès qu'on trouve quelque chose ! dit Cret.

Et les deux historiens pénétrèrent dans le tunnel.

Quelques secondes plus tard, ils entrèrent dans une nouvelle salle. La lumière s'y alluma automatiquement, ainsi qu'une énorme machine munie d'un écran. Cret se souvint des liseuses électroniques qu'ils avaient trouvées lors de leur premier jour à la Ville. Cet écran-là était encore bien vivant, et bien plus grand. Juste en-dessous, un étrange objet rectangulaire de cinquante centimètres sur dix, muni de dizaines de touches sur lesquelles des lettres avaient été inscrites. Et juste à côté, une petite boîte noire fendue de tout son long. Les mots « *Insérer carte* » s'affichèrent sur l'écran, et Cret voulut passer sans attendre la clé électronique dans la fente avant de se rappeler qu'ils l'avaient laissée derrière eux. Il ressortit donc la carte d'identité de Téodora Saadi en priant pour qu'elle fonctionne. Un doute l'envahit soudain. Et si l'ordinateur les identifiait comme des intrus ? Si c'était le cas, ils étaient condamnés. Il n'y avait aucune autre issue à cet

endroit, et ils n'auraient plus qu'à attendre leur mort derrière cette porte blindée. Il pria de toute son âme et répéta le mouvement. Cette fois-ci, les choses changèrent et une nouvelle voix se fit entendre.

— *Veillez formuler votre requête à l'aide du clavier mécanique.*

Le jeune homme lâcha un long soupir de soulagement.

— Faut faire quoi ? demanda Akept en regardant son cadet avec circonspection.

Cret se pencha sur l'objet rectangulaire, et posa sa main sur les touches. Celles-ci s'enfonçaient. Il retira vivement sa paume, puis s'approcha lentement des lettres. Précautionneusement, il entra le mot « coffre ».

— *Je n'ai pas compris votre requête. Veuillez reformuler.*

Le cadet étouffa son envie de taper rageusement du poing sur le clavier, et essaya « structures d'imposition ». Il ne trouvait pas l'apostrophe.

— *Voici toutes les données que je possède sur les Structures d'Imposition. Veuillez sélectionner votre catégorie via l'écran tactile.*

Au loin, derrière eux, on entendit un grand roulement, quelques tirs, puis à nouveau le silence. Visiblement, Marta avait manqué de se faire avoir mais était parvenue à verrouiller la porte à nouveau.

L'image d'un Coffre s'afficha sur l'écran, accompagnée de deux titres lumineux :

FONCTIONNEMENT DES STRUCTURES DE PERCEPTION

FONCTIONNEMENT DES STRUCTURES DE RÉCEPTION

Cret ne savait trop que faire et, dans le doute, appuya de l'index sur la première option. L'écran changea alors et plusieurs pavés de texte apparurent.

I. 1. Principe fondateur

Les structures de perception prennent la forme de coffres à la forme cubique munis d'une bouche d'entrée et d'une bouche de sortie. La première permettant la perception de l'impôt basique, et la seconde l'envoi d'outils de compensation. Voir la requête Outils de compensation.

Cret effleura du doigt les trois derniers mots, et sans qu'il ne l'eût voulu, de nouvelles images s'affichèrent. Il eut la surprise de reconnaître, parmi elles, les stylos et les faux électroniques qu'ils utilisaient à Inith depuis leur plus tendre enfance. Il y avait aussi des carnets aux couvertures de cuir, des plumes, de grosses jumelles, des lunettes de vue... Tout ce qui était fourni par les Coffres à travers le pays était détaillé ici.

— C'est quoi ce bordel... murmura Akept.

— C'est... C'est ça, répondit son cadet en touchant frénétiquement les endroits soulignés, les images, s'habituant de plus en plus rapidement au fonctionnement de la machine. C'est comme ça qu'ils nous tiennent en laisse.

Revenant à la page précédente en appuyant sur une petite flèche, Cret s'attarda sur la carte qui accompagnait les textes. Vraisemblablement celle du pays entier, tant elle ressemblait à s'y méprendre à celle que le jeune homme avait étudiée une semaine plus tôt, à la différence que des centaines de points, rouges, jaunes et verts, la recouvraient d'un bout à l'autre. Une légende se trouvait en bas à droite de la carte.

Vert – Villages initiaux.

Rouge – Villages perturbateurs.

Jaune – Villages péri-urbains.

Inith. Perteb. Peripith. Il ouvrit grand les yeux, incapable de bouger. Puis, reprenant ses esprits, il entra une nouvelle requête : « composantes des structures d'imposition », et une vue en coupe de l'un des Coffres s'afficha.

Chaque structure d'imposition contient une ogive explosive dont le rayon d'action s'étend sur cinq kilomètres de diamètre. Si l'impôt n'est plus perçu, toute la zone est déclarée abandonnée et la charge s'active.

— Ils sont complètement tarés...

Cret ne comprenait pas comment l'installation des Coffres avait pu être possible sans que personne ne s'y oppose fermement. Jusqu'ici, il n'avait simplement pas pu y croire, mais désormais, tout était clair à ses yeux. Tout prenait sens, et en même temps, cela n'en avait aucun. Cela n'obéissait à aucune raison. Il tapa le mot « désactivation » sur le clavier.

— Là... Regarde, dit-il à son aîné. Ça dit qu'on peut entrer une commande pour désactiver la charge. Ça divise l'ogive en deux et tous les Coffres deviennent inactifs. C'est ça qu'on doit faire.

Il allait taper « désactiver les structures d'imposition », mais il hésita quelques secondes, et finit par entrer à la place : « détruire les structures d'imposition ».

Quelque chose s'afficha bel et bien. L'écran se recouvrit de noir, puis le noir laissa place à une image très nette, et, à la grande surprise de Cret et Akept, en mouvement. Quelqu'un bougeait dans l'écran. Un homme, dans la soixantaine, le crâne dégarni, vêtu d'une blouse blanche ouverte sur une redingote de laine.

— *Bilan final du Plan Structures d'Imposition, à l'intention de madame Saadi. Moi et mes coll... une partie de mes collègues ne pouvons cautionner ce que vous comptez faire. Ce n'est pas seulement amoral : c'est aussi bien trop risqué pour l'avenir de notre pays. Nous ne pouvons pas nous y résoudre pleinement. Alors nous avons mis en place un élément qui pourra vous permettre de faire marche arrière. J'espère sincèrement que vous verrez ce message. Nous avons implanté une solution acide dans tous les Coffres. La production a déjà été lancée, vous ne pouvez plus l'annuler. Elle est programmée pour s'activer à votre commande, et modifiera la réaction de l'ogive*

explosive. Si vous considérez, et je vous en prie, considérez-le... si jamais vous considérez, que vous envisagez de revenir en arrière, il vous suffira d'appuyer sur un bouton. Les Coffres se désintégreront d'eux-mêmes, et tout sera terminé. Nous avons contribué à la mise en place des coffres car nous tous, ici présents, croyons toujours aussi fermement en votre projet. Mais cette fois-ci, nous avons conscience d'être allés trop loin. En souhaitant à nouveau, de tout mon cœur, que vous tomberez sur ce message. Au revoir, madame Saadi.

Le blanc revint alors, et un texte s'afficha, en rouge désormais :

CONFIRMER LA PROCÉDURE DE DESTRUCTION

Un silence de mort s'abattit sur la pièce. Cret déglutit, et serra les points, puis fit un pas en avant. Son aîné lui prit alors la main, le regard empli de détresse, en faisant non de la tête. Il tremblait de tout son corps.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Akept soutint le regard de son cadet et lui dit :

— On peut pas faire ça. Et encore moins comme ça.

— Tu plaisantes ? Tu te fous de ma gueule ?

Il ne s'était jamais énervé ainsi sur son aîné, mais au vu des circonstances, c'était tout le stress des quinze dernières minutes qui se déversait.

— On a la possibilité de mettre fin à tout cette merde ! cria-t-il. Pas de demi-mesure, Akept. On peut pas, pas faire ça.

— Si, on peut, répliqua son ami en lui saisissant les poignets. Imagine le bordel que ça va être si tous les Coffres disparaissent, d'un coup, comme ça ! Rappelle-toi des gens à Inith, putain ! Tu crois qu'ils pourraient continuer à vivre sans les Coffres ? Ils en sont complètement dépendants ! Si on les sèvre maintenant, ça va devenir une révolution ! C'est ce que tu veux ?

— Si c'est le prix pour que la société se remette en marche... oui. Je veux ça.

Cret serrait les dents, désormais. Il ne pouvait pas croire que son meilleur ami, l'épaule sur laquelle il s'était reposé toute sa vie, pût le trahir au dernier moment.

— Non... Non. On désactive les Coffres. On les désactive juste.

Une seconde s'écoula. Elle sembla en durer mille. Puis Cret reporta sa main sur l'écran et lâcha :

— Va te faire foutre.

Il n'eut pas le temps de confirmer. Le poing de son aîné heurta son visage de plein fouet et il tomba à la renverse, les yeux embués de larmes.

— Reprends tes esprits, putain ! Les conneries des Belvillois te sont vraiment rentrées dans le cerveau ou quoi ? Tu crois quoi ? Que t'es un élu, ou un truc du genre ? Je vais te dire un truc, Cret : t'es pas meilleur que les deux filles qui sont en train de nous protéger, là-bas. T'es pas meilleur que le Présidore, t'es pas meilleur que Dalétic, t'es pas meilleur que Friid. On est juste arrivés au bon moment. Et là on peut changer les choses, alors il faut qu'on le fasse bien.

— TA GUEULE !

Cret, les yeux fous, se jeta sur son ami de toutes ses forces et le poussa en arrière. Akept perdit l'équilibre et sa tête heurta le mur. Il laissa échapper un gémissement et sembla s'évanouir. Son cadet émit un rire nerveux, puis, comme libéré d'un sortilège, prit soudainement conscience de ce qu'il venait de faire.

— Je... Je suis désolé, Akept... J'ai... J'ai pas le choix. Je peux pas laisser le monde stagner. Faut que l'histoire de l'humanité reprenne son cours, et c'est le seul moyen pour le faire...

Il n'avait même pas terminé sa phrase que déjà son aîné s'était relevé, le saisissait par le col et cherchait à l'arracher du sol. Cret se débattit comme un beau diable, et attrapa les bras de son ami.

— T'es devenu complètement aveugle ! dit ce dernier. La société continue de bouger, que tu veuilles regarder ou non ! L'engrais spécial qui suffit plus aux cultures, Perteb qui envahit notre village, nous qui arrivons à la Ville, tu crois que c'est des erreurs de parcours ou quoi ?

C'est juste l'histoire qui continue ! Et on peut pas décider pour tout le monde de lancer une révolution.

— Si, Akept ! On l'a déjà fait !

Cret leva le poing, et son aîné fit de même. Chacun chercha à esquiver le coup de l'autre, mais ils se frappèrent mutuellement le ventre. Cret eut le souffle coupé sous l'impact, et s'effondra sur le sol, de même que son aîné. Ils restèrent ainsi là, prostrés, incapables de bouger. Et l'icône de confirmation ne bougeait pas.

De nouveaux coups de feu se firent alors entendre. Un crissement de métal. Puis un hurlement désespéré, suivi d'un bruit spongieux, puis celui de la chute d'un corps.

Tandis que les sentinelles se rapprochaient de leur pièce, Akept fut le premier à se relever. En s'appuyant sur le mur, il jeta à Cret un regard désabusé et se dirigea vers l'écran. Avant d'y appuyer sa paume, il murmura :

— T'as intérêt à assumer.

Épilogue

Si on avait su depuis le début qu'il suffisait de se rendre, on l'aurait fait directement, et ça nous aurait épargné toutes ces souffrances. Ma seule chance a été que mon ami se tienne debout à ce moment-là, ce qui m'a donné un répit. C'est lui qu'ils ont abattu le premier. Et quand ils se sont tournés vers moi pour me sucrer à mon tour, j'ai lâché "Je me rends". L'air de rien, je me suis dit que j'avais plus grand-chose à perdre. Et ils m'ont épargné, m'intimant simplement de les suivre.

J'ai réussi à récupérer Clara au passage. Comme elle était évanouie, ils l'ont pas ciblée et se sont dirigés directement vers moi et mon ami. On a juste été foutus dehors, et basta. On est sortis de la tour en courant, et on s'est assis sur le trottoir. Ça nous a fait super bizarre, d'ailleurs, qu'il fasse plein jour alors qu'on avait passé presque tout ce temps dans le noir ou pas loin. Je sais pas pourquoi mais je pensais qu'il faisait nuit. De toute façon, elle a fini par arriver, la nuit. On a fait que pleurer, les bras l'un dans l'autre. Comment on aurait pu faire autrement ?

Sur le chemin du retour, on parlait pas mais on se quittait jamais d'une semelle. On avait trop besoin de présence humaine après ce qu'on avait vécu. J'ai lu, lu et relu le roman de Pit Agarmen, "La nuit a dévoré le monde", et c'est ce qui m'a poussé à écrire ça. En ce qui me concerne, c'est quelque chose qui

m'est arrivé en vrai et pas une simple fiction, mais n'empêche que j'aurais jamais écrit un truc à la première personne avant de lire ce livre.

Le retour à Peripith m'a fait très bizarre, d'ailleurs. Un type qu'on avait vu à l'entrée nous a reconnus et a demandé où étaient les deux autres, l'air de rien. Je crois que la tête qu'on a faite l'a dissuadé d'en dire plus. De toute façon, je crois pas qu'il avait trop le temps de s'en préoccuper. Les Coffres avaient fondu, comme prévu, et on sentait que tout le monde était hyper paniqué. Des gens pleuraient un peu partout dans le village. J'ai fait ce que je pouvais pour pas regretter mon choix.

De retour à la Ville, moi et Clara étions déjà amourachés l'un de l'autre. Je me suis demandé si ça allait changer et si c'était sincère, mais on s'est plus vraiment quittés depuis. Elle va lire ce livre, d'ailleurs. Je me demande ce que tu en penseras. J'en profite pour te poser une question que j'ai jamais osé te poser avant : si mon ami s'en était sorti, tu nous en aurais voulu ? Je suppose que tu vas me répondre non, et je prie de toute mon âme pour que cela soit sincère.

Tout est déjà en train de changer, et de manière radicale. De nouvelles personnes sont arrivées à la Ville ces derniers jours. Des réfugiés. Ils risquent de bientôt commencer à être nombreux parce que certains ont décidé de repartir pour revenir avec leurs familles. Le Conseil Restreint de la République de Belvil a pas l'air super enjoué à ce

sujet, et quelque part, je les comprends - s'il y a trop de monde, on risque de plus pouvoir se suffire à nous-mêmes, même si ça change radicalement.

Les structures étatiques vont revenir ? Aucune idée. J'espère que non. Mais en fait, je sais pas. Après tout, la Grande Entreprise et la Grande République ont été détruites, donc je suppose que non. Mais vu que l'histoire de l'humanité s'étend sur des milliers d'années, franchement, je serais qui pour juger ce qui va se passer ensuite ?

J'espère que tu vois ce que je suis devenu depuis là où t'es maintenant, mon ami, et même si jusqu'ici j'ai pas cru en une vie après la mort, j'espère qu'on aura l'occasion de se revoir. Je pleure encore, putain. Je suis tellement désolé. Mais je peux rien y changer. Certains partent avant, les autres continuent. Et peu importe les circonstances, faut s'y faire, et comprendre les erreurs qu'on a faites pour pas les reproduire.

Je vais vivre dans ce monde où les Coffres existent plus et je vais me contenter d'observer, maintenant. Avec Clara, on va essayer de voyager pour voir un peu tout ce qui se passe dans les villages, et s'il y a d'autres villes habitées. On essaiera peut-être de sortir du pays, aussi. Qui sait ? Si ça se trouve, chez les voisins, les structures étatiques ont survécu. J'en sais rien. Et j'ai envie de savoir. Parce que c'est pour ça que je suis devenu historien, après tout. Je veux juste en savoir plus, toujours plus, et

de plus en plus. Et c'est un peu ça, aussi, qui me permet de continuer.

C'était Akept d'Inith, habitant de la ville de Paris, capitale de la France, située en Europe. Et j'espère découvrir un jour ce qu'il y a au-delà.

Merci, Cret.

Merci pour tout.